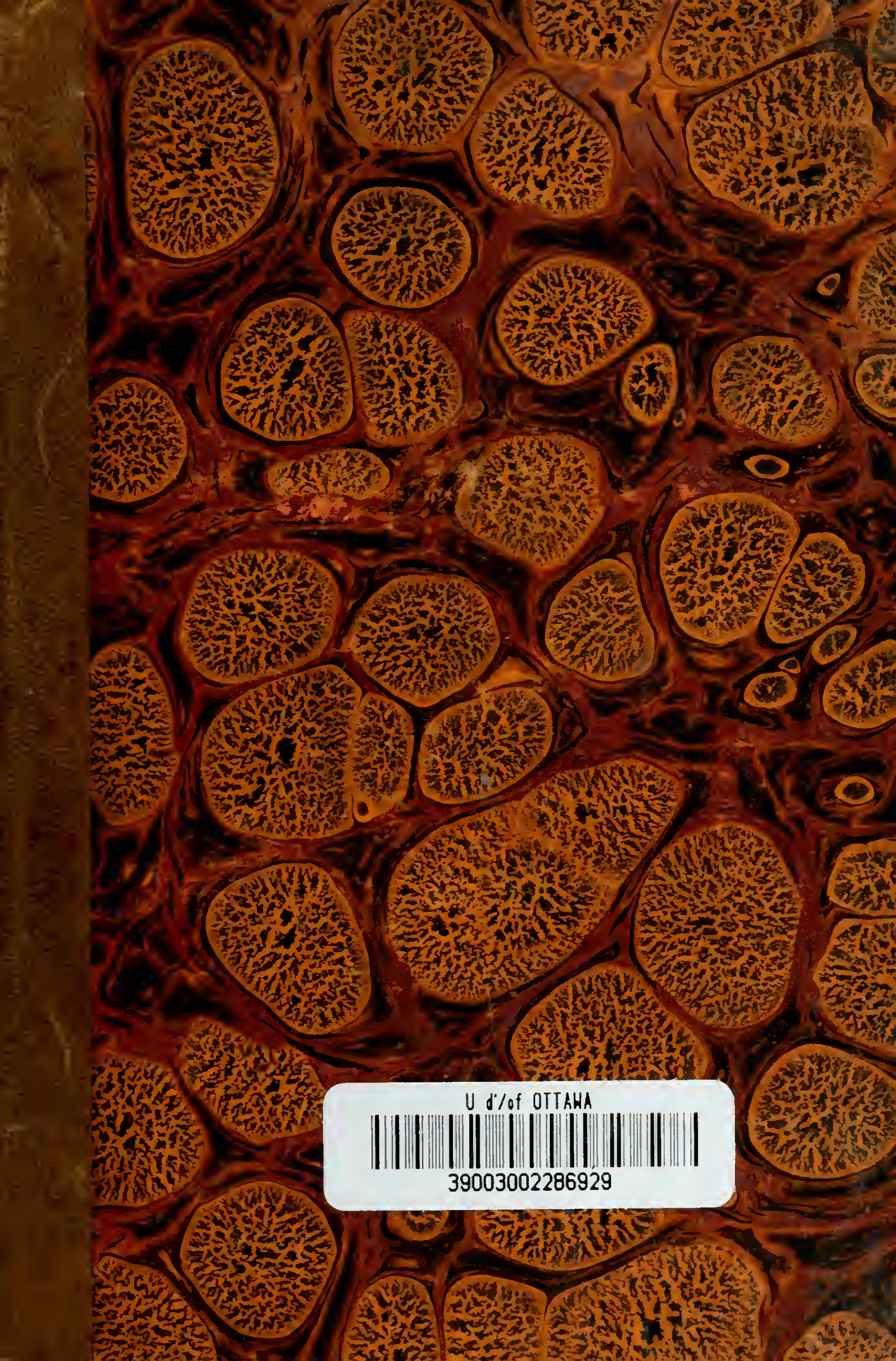


# HEURES DU SOIR.

## LIVRE DES FEMMES.

# HEURES DU SOIR.

LIVRE

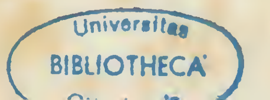
# DES FEMMES.

TOME SIXIÈME.

PARIS,

URBAIN CANEL, 104, Rue du Bac. | ADOLPHE GUYOT, 18, Place du Louvre.

M DCCC XXXIII.



# L'AMANT SINGULIER;

PAR

Mme DE SENILHES.

# L'AMANT SINGULIER.

## I

« Mais, ma chère, est-ce que vous ne vous ennuyez pas à mourir à Cauteretz? disait un jour la comtesse de Surville à son amie madame de Saint-Elme; jamais les eaux n'ont été si tristes..... pas un seul malade qui se porte bien.... pas de quoi

former une contredanse.... c'est mortel! »

Mathilde releva sa douce figure, et, laissant retomber sur ses genoux la légère broderie qui l'occupait : « Et alors, dit-elle avec un sourire, le but de la vie n'est pas atteint, dès qu'on ne s'amuse pas?

— Eh bien! cela est vrai, pourtant, ce que vous dites là, reprit la jeune comtesse d'un air sérieusement approbatif.... rire ou pleurer, voilà toute la vie; je n'en connais et n'en veux connaître que cela. Il y a bien encore quelque autre chose, à ce qu'on prétend; mais cela vaut-il la peine d'en parler? »

Ces mots furent prononcés avec une de ces délicieuses expressions si pleines de finesse et de grâce, qu'elles avaient donné aux flatteurs de madame de Surville le courage de dire qu'elle ressemblait à mademoiselle Mars; et elle était la seule femme peut-être à qui ce compliment ne donnât pas un ridicule.

« Si cela en vaut la peine, ma chère? demandez-le à Edouard ; il résoudra cette question mieux que moi, j'en suis sûre.

— Pauvre Edouard ! que fait-il maintenant? Il pense à moi, je parie; il ne s'occupe que de moi.... et je me désolais tout-à-l'heure de ne pas danser ! c'est bien mal. »

Et des larmes furtives vinrent humecter de grands yeux noirs qui semblaient doucement fixés sur une image chérie.

— Comme il m'aime! Mathilde.... Moi aussi, je l'aime bien, je vous jure! Je suis heureuse d'être jeune, d'être riche, d'être j.... jolie : d'être jeune, je l'aimerai longtemps; d'être riche, car il est pauvre; d'être jolie, pour lui plaire : et puis, lorsque je serai sa femme, lorsqu'il me donnera le bras, on dira : Elle est bien.... elle est jolie.... et il sera content!

— Et vous, chère enfant?

— Et moi?... » Ici elle réfléchit, et puis

dit, avec un soupir d'humble mécontentement : « Et moi aussi, je serai contente!

— Coquette! s'écria Mathilde d'un ton de reproche presque maternel.

— Eh bien! coquette soit, je l'avoue; mais il y a des conquérans, pourquoi n'y aurait-il pas des coquettes?

— La raison est excellente, dit en riant madame de Saint-Elme, et le rapprochement original.

— Il est plus vrai que vous ne le croyez; vous allez voir : on a un beau, un vaste royaume à gouverner, un royaume riche et puissant; on possède plus qu'il ne faut cent fois d'espace, d'hommes et d'argent; mais un peuple grand ou petit occupe tranquillement sa place dans quelque coin de la terre : eh! vite, des soldats, des sabres, des canons; eh! vite, à cheval; et puis on part, on se bat, on triomphe, on a vaincu. Garde-t-on sa conquête?... Non; on ne parle pas la même langue, on ne

s'entend ni ne se convient; un monde vous sépare : les uns restent chez eux, et les autres y retournent; quelque temps s'écoule; la gloire et la honte sont oubliées..... Voilà pour le conquérant. Quant à la coquette.... Mais je ne vous en dirai rien : si je la peignais mal, vous me trouveriez sans excuse; si je la peignais bien, vous ne m'en sauriez pas plus de gré que d'un examen de conscience....

— Ce sera donc moi qui me chargerai du portrait, dit madame de Saint-Elme avec une nuance de sérieux. La coquette, si elle possède le cœur d'un homme bon, tendre, passionné, si cet homme a mis tout son bonheur en elle, s'il lui a abandonné, avec son âme, toute sa destinée présente et future; la coquette jouera ces biens à un jeu cruel qui peut les lui enlever d'un seul coup, et la jeter dans une position où son propre malheur sera le moindre de ses maux, s'il lui

reste un peu d'âme et de conscience.

— Vous vous renfermez dans une spécialité, ma chère, dit négligemment madame de Surville; votre portrait ne vaut pas le mien.

— Tenez, Caroline, parlons franchement; cette manière détournée coûte autant à mon esprit qu'à mon cœur. Parlons de vous.... de vous seulement; je serai sûre de ne pas manquer d'inspirations. N'est-ce pas que vous avez mûrement réfléchi à ce qui nous occupe depuis plusieurs jours, et que vous n'accepterez pas le rôle inconvenant que cette extravagante société rassemblée ici veut vous faire jouer? Votre nom n'est déjà que trop mêlé à tout cela. Songez à ce qu'on vous propose, d'employer vos moyens de séduction pour attirer dans nos réunions un jeune homme inconnu qui les fuit obstinément, et cherche avec affectation la solitude!

— Mais c'est une plaisanterie sans importance.

— Ma chère, cette plaisanterie, inconvenante pour toutes les femmes assez jeunes pour la tenter sans ridicule, l'est surtout pour vous, mon amie; veuve et libre, vous êtes plus enchaînée qu'une autre, car vous supportez seule la responsabilité de vos actions; et puis, songez donc, si Edouard venait à le savoir?

— Si Edouard venait à le savoir, dites-vous? je veux le lui écrire!... Édouard n'est pas encore mon mari, et des airs de maître l'empêcheraient de le devenir jamais.

— Eh bien! ne parlons pas de lui. Mais ce jeune homme! quelle idée aura-t-il le droit de prendre de vous? Si vous échouez, et qu'il conserve sa liberté d'esprit, il vous jugera inconséquente et légère; il aura le droit de le penser et de le dire. Si au contraire il tombe dans le piége que vous

lui tendrez, jeune, ardent, comme il l'est peut-être, vous pouvez lui inspirer une passion sérieuse et terrible. »

Pauvre madame de Saint-Elme! maladroite comme la vertu! Quelle perspective effrayante pour une coquette : une passion sérieuse et terrible!

La comtesse sourit : « Oh! ce n'est pas probable, » dit-elle en jetant négligemment les yeux sur une glace, et en écartant, de ses doigts blancs et déliés, les boucles brunes de sa chevelure.

« Que trop probable, au contraire! Et alors, quelle vengeance vous pouvez exciter contre vous! quels dangers!

— Ah! dit alors la comtesse avec une expression profonde et ardente, ne mettez pas des dangers dans la balance, vous seriez sûre de la faire pencher; la seule objection contre la passion d'Edouard, c'est qu'elle sera sans orages! »

Comme elle achevait ces mots, qui

avaient surpris douloureusement madame de Saint-Elme, la porte s'ouvrit, et quelques personnes entrèrent en causant avec vivacité.

C'étaient : la baronne de Fréminville, qui éprouvait, à la vue des folies et des sottises des autres, la satisfaction d'un vétéran qui compte les jeunes troupes qui le remplaceront au champ d'honneur ; le commandeur d'Harcourt; tous deux chefs du complot contre le jeune étranger, et quelques autres individus destinés là, comme partout ailleurs, à un rôle secondaire. La gaîté triomphante qui les animait ne tarda pas à se refléter sur le visage mobile de la comtesse, et, pendant quelques secondes ses interpellations se confondirent joyeusement avec les réponses bruyantes du commandeur et de madame de Fréminville, qui s'arrachaient la parole : mais la baronne l'emporta ; elle avait de ces poumons robustes, infatigables,

nécessairement victorieux, par la raison toute simple que leurs forces ne s'épuisent jamais, et qu'après une lutte vigoureuse et prolongée, ils accablent encore de leurs sons insolemment retentissans et sonores un interlocuteur exténué, alors que celui-ci, malencontreusement privé de la voix, ne peut plus que protester contre ses vainqueurs de la tête et du geste.

Cette suprématie incontestable, le pauvre commandeur fut obligé de la subir. Lorsqu'elle le vit réduit au silence, la baronne jeta sur lui un regard accablant de supériorité, et, faisant entendre une petite toux, mais une toux si légère qu'en vérité c'était du luxe, elle commença ainsi :

« A présent que M. le commandeur veut bien me permettre de parler, je vais vous conter en détail ce que nous vous disons depuis cinq minutes à bâtons rompus. En questionnant adroitement le mon-

tagnard que le jeune étranger a pris en arrivant ici pour domestique et pour guide, j'ai su qu'il passait presque tous les jours deux ou trois heures dans une certaine grotte qu'il paraît avoir prise en grande affection. Nous avons fait, de cet endroit bien désigné par *Listou*, le but de notre promenade, et cette fois notre peine n'a point été perdue; nous avons réussi à voir enfin ce personnage qui jusqu'à présent avait disparu comme une ombre lorsque nous l'avions rencontré.

» Nous nous sommes approchés doucement d'une des issues de la grotte, et, en écartant avec précaution quelques branches qui l'obstruaient, nous avons vu tout à notre aise.... votre future victime! »

Ces mots s'adressaient particulièrement à la comtesse, qui sourit sans répondre, mais dont la physionomie était animée de tant de curiosité, et même d'intérêt, qu'il n'était pas difficile de voir qu'exciter sa

coquetterie, c'était soulever l'une des passions les plus impérieuses de son âme.

« Nous l'avons donc vu, reprit la baronne, et je vous réponds que notre projet réussira. Avec des traits d'une douceur et d'une délicatesse presque féminine, ce jeune homme a dans la figure quelque chose d'énergique et de passionné, qui, avec les vingt ans qu'il paraît avoir à peine, indique suffisamment que le pauvre garçon ne pourra vous échapper; tandis que la vive intelligence qui brille dans ses regards, et la mobilité de sa physionomie, nous donnent la certitude qu'en l'attirant dans notre société, nous aurons, quoi qu'il arrive, un convive aimable et amusant. Il paraissait fort occupé d'une lecture qui excitait en lui des émotions diverses et multipliées; et je vous réponds, ma chère, que rien n'est plus gracieux que sa figure lorsqu'il sourit....

— Mais, interrompit madame de Saint-

Elme, si ce portrait n'est pas flatté, ce jeune homme est très-intéressant, et mériterait, ce me semble, qu'on lui épargnât le rôle désagréable qui lui est réservé dans cette mystification. »

La remarque fit quelque impression sur l'auditoire; le commandeur s'en aperçut, et s'empressa de prendre la parole.

« Vous êtes dans l'erreur, madame, dit-il vivement; il est beaucoup moins intéressant que vous ne pensez; j'ai eu sur son compte des renseignemens qui vont modifier votre opinion à cet égard. Il ne m'a pas été fort difficile de faire causer le montagnard *Listou*, dont madame la baronne vous parlait tout-à-l'heure; et cet homme, dans sa simplicité naïve, m'a raconté quelque chose de très-singulier. Je vais vous rapporter ses propres paroles; mon récit y gagnera de la couleur.

« J'avais conduit hier, me dit-il, mon jeune monsieur au pont d'Espagne; nous

nous en revenions, lorsque nous avons entendu arriver plusieurs personnes qui riaient et causaient entre elles : c'était vous, monsieur le commandeur, et toute la société; alors M. Ernest (A propos, mesdames, il s'appelle Ernest. ), M. Ernest m'a pris vivement par le bras, et m'a fait cacher avec lui dans un endroit d'où nous pouvions voir sans être vus. « Listou, m'a-t-il tout bas, montre-moi madame de Surville. » Je la lui ai montrée. « C'est bien elle! a-t-il repris; je ne m'étais pas trompé. » Il l'a regardée aussi long-temps qu'il a pu l'apercevoir, en souriant d'un air si singulier, mais si singulier! que jamais je n'avais vu un autre sourire pareil, excepté une seule fois dans ma vie; et voici comment. Un Anglais vint l'année passée ici; il avait pour domestique un gros garçon si rouge et si joufflu que tout le monde riait de le voir; enfin, excités par les jeunes filles, qui se

moquaient sans cesse de lui, nous voulûmes lui jouer un bon tour. Nous lui proposons, moi et mes frères, une promenade dans la montagne : il accepte. Nous le faisons passer par un sentier que nous connaissions, et qui se termine par une fondrière assez large pour arrêter tous ceux qui ne sont pas de bons sauteurs ; nous pensions que le gros garçon ne pourrait pas sauter comme nous, et nous nous divertissions d'avance de la figure qu'il ferait en nous voyant sur l'autre bord, prêts à nous en aller et à le laisser là, lui qui n'aurait jamais pu retrouver son chemin. Quand nous fûmes à cent pas du précipice, il paraît qu'il devina notre projet; car il se mit à sourire; mais d'un air!.... Arrivés à peu de distance, nous prenons notre élan, et nous voilà de l'autre côté. Nous nous retournons en riant.... Mais, monsieur, qui fut étonné lorsque le gros garçon , placé derrière

mon plus jeune frère, qui sautait le dernier, franchit non-seulement la fondrière, mais encore mon frère, qui déjà touchait à l'autre bord, et le frappe si rudement de ses deux pieds derrière la tête, en passant par-dessus lui, qu'il le fait tomber en avant sur les mains, et va tomber lui-même tout debout, aussi loin du précipice que le précipice était large.

» Vous jugez comme nous fûmes reçus lorsque nous racontâmes cette aventure : on en a ri pendant plus de six mois. Le jeune homme nous avoua alors qu'il était de la Suisse, d'un pays où il y a des précipices et des montagnes comme ici, et bien pis encore, et qu'il n'était pas embarrassé de faire un saut, ce que mon frère pouvait assurer.... Eh bien! croiriez-vous que c'est absolument comme lui que M. Ernest s'est mis à sourire en regardant hier madame de Surville? et pourtant il n'y avait là ni bon compagnon pour se mo-

quer de lui, ni précipice à franchir. »

» Je ne sais, mesdames, quelles conséquences vous tirerez des observations de Listou, continua le commandeur; quant à moi, il me paraît clair que notre jeune homme est instruit de nos projets, de la part que madame la comtesse doit y prendre, et que ces projets n'excitent que son dédain. »

A ce mot, le rouge monta au visage de madame de Surville.

« Il me semble, dit-elle, qu'il faut être d'une insoutenable présomption pour avoir cru si facilement, sur le rapport de quelque domestique, curieux et bavard sans doute, que nous consentirions tous à nous occuper de lui.

— Il a pu penser, reprit le commandeur, que nous voulions seulement nous divertir à ses dépens : la présomption est de croire que, même avec ce préservatif, il puisse vous échapper, madame.

— Eh bien! tant mieux, qu'il sache

tout! s'écria la baronne, craignant horriblement que cette circonstance ne portât madame de Surville à changer d'avis; la chose en est d'autant plus piquante : on ne l'aura pas pris en traître, et la victoire n'en sera que plus glorieuse.

— Madame de Saint-Elme ne dit rien? » interrompit le commandeur, qui sentit qu'il ne fallait plus qu'un peu d'opposition pour décider madame de Surville.

Mais madame de Saint-Elme connaissait bien son amie ; aussi se contenta-t-elle de répondre doucement :

« Caroline sait quelle est ma façon de penser sur ce projet; je ne pourrais rien ajouter à ce que je lui ai déjà dit. »

La comtesse se sentit vivement émue par l'accent que Mathilde avait mis à ces paroles; mais, mobile et légère comme elle l'était, cette impression ne pouvait durer assez long-temps pour détruire la

double influence du commandeur et de la coquetterie; cependant celui-ci était sur les épines.

« Il serait pourtant odieux, dit-il d'un air contrarié, que ce petit sot pût dire que madame de Surville a reculé de peur d'échouer. »

Toutes les femmes, excepté madame de Saint-Elme, s'écrièrent que ce serait intolérable.

« Et cet impertinent sourire ! ajouta la baronne, qui comprenait la tactique du commandeur.

— Décidément, reprit celui-ci d'un ton péremptoire, il est impossible de laisser les choses où elles en sont; il faut réussir à attirer ce jeune homme dans notre société, ne fût-ce que pour lui expliquer plus tard une innocente plaisanterie...... » Et, comme s'il ne se souciait pas de livrer à un plus long examen le subterfuge qu'il fournissait à la comtesse, il continua avec

volubilité : « Voici mon plan : demain nous irons tous nous promener du côté de la grotte, puis nous nous séparerons de madame de Surville. Dans ces montagnes couvertes de bois et de rochers, il nous sera très-facile de la laisser seule en apparence, sans être très-éloignés d'elle. Il est plus que probable, d'après les habitudes que je connais à notre jeune homme, qu'il reviendra par le sentier qui mène au pont d'Espagne; nous nous arrangerons pour que madame la comtesse le rencontre. Voyant une femme seule dans ce lieu désert, il est impossible, pour peu qu'il ait quelque usage du monde, qu'il n'imagine pas qu'une circonstance fortuite l'a séparée de sa société, et qu'il ne vienne respectueusement lui offrir ses services pour la tirer de cet embarras momentané; enfin si, comme cela me paraît peu probable, cette combinaison se trouvait déjouée, madame de Surville lui demanderait s'il

ne nous a pas rencontrés, en lui disant qu'elle s'est éloignée insensiblement en cherchant une plante, et qu'elle n'a pu nous retrouver. Le jeune homme sollicitera la permission de protéger son retour à Cauteretz. Nous aurons soin de nous trouver près des bains de *la Raillière*, afin qu'elle n'ait pas à rentrer seule avec lui dans la ville. La conséquence inévitable de cette rencontre sera d'attirer l'inconnu dans notre société, dont il aura été à même d'apprécier le plus grand charme.

« Et ce sera pour moi, ajouta madame de Surville, une occasion que je ne négligerai pas de lui prouver que je me mets peu en frais pour tenter sa conquête. S'il me trouve aimable, à coup sûr il ne sera pas difficile. Je veux qu'après notre entrevue il ne croie plus un mot de tout ce qu'il croyait savoir de nos projets, et c'est ce qui me décide. »

La comtesse était-elle de bonne foi en

donnant ce motif à son inconvenante résolution ? Etait-ce à son insu qu'elle obéissait alors à la coquetterie et à la légèreté de son caractère ? Je laisse cette question à décider à ceux qui ont apprécié le degré d'illusion qu'on peut se faire à soi-même.... Je raconte et n'analyse pas, c'est plus commode.

Le commandeur, la baronne, et le reste de l'auditoire, approuvèrent vivement cette sage résolution qui leur promettait quelques instans de plaisir et d'amusement, peut-être aux dépens de la réputation de madame de Surville, du bonheur d'un jeune homme tranquille et confiant qu'on allait jeter dans un avenir de tourmens et de désespoir, au prix des incalculables infortunes qui pouvaient découler de celle-là ; car c'est ainsi qu'est fait notre pauvre monde : le bonheur n'a presque jamais de ricochets ; il s'arrête là où il tombe ; mais le malheur en a toujours ; il accable et

puis va frapper plus loin. Les destinées humaines ne semblent bien unies que pour cette triste solidarité.

Madame de Saint-Elme ne fit aucun effort pour combattre les projets de son amie; elle sentait trop qu'en ce moment ce serait inutile; mais elle résolut de renouveler ses observations, et de pressantes instances, lorsqu'elle se trouverait seule avec son imprudente amie.

Caroline alla passer la soirée chez la baronne, et madame de Saint-Elme, qui n'avait pas voulu l'accompagner, réfléchissait tristement aux conséquences de ce qui se tramait pour le lendemain, et cherchait ce qu'elle pourrait faire pour l'empêcher, sans irriter la comtesse, lorsque son domestique entra, et lui remit un billet dont on attendait la réponse.

Mathilde lut ce qui suit avec étonnement :

« Une personne qui voudrait communi-

» quer à madame de Saint-Elme des » choses qui intéressent ses plus vives » affections et ses plus profondes sym» pathies, sollicite l'honneur d'une en» trevue. »

Madame de Saint-Elme lut et relut ce laconique billet, pour y chercher quelques explications à ce langage mystérieux, interrogea le domestique, et enfin se décida à donner l'ordre d'introduire l'individu qui annonçait avoir de si bonnes raisons pour légitimer sa singulière démarche.

Comme la porte se referma sur lui dès qu'il fut entré, je n'ai aucun moyen de savoir ce qui se passa dans cette conversation de plus d'une heure. Enfin l'étranger sortit. Un instant après, madame de Saint-Elme sonna.

« La femme-de-chambre de madame de Surville est-elle ici? demanda-t-elle au domestique qui entrait.

— Madame lui a permis d'aller voir sa cousine, qui est arrivée hier; elle a été dehors toute la soirée.

— Vous étiez donc seul en bas ?

— Oui, madame.

— Eh bien ! Jean, dit Mathilde en rougissant un peu, ayez soin que *personne*, vous entendez, *personne*, ne sache que quelqu'un est venu ce soir. »

Jean regarda sa maîtresse avec un étonnement comique. C'était un vieux serviteur de son mari, plein de dévoûment et de respect pour elle, et qui ne comprenait rien à cet ordre inaccoutumé.

L'expression de sa physionomie arracha un sourire à madame de Saint-Elme; mais sentant la nécessité d'empêcher *l'imagination de Jean* d'aller plus loin :

« Quelque singulier que vous paraisse cet ordre, mon ami, lui dit-elle d'un ton rempli tout à la fois de calme et de bonté, conformez-vous-y avec soin,

et soyez sûr que j'ai de bonnes raisons pour vous le donner. »

Jean, complètement rassuré, regarda sa maîtresse d'un air de respectueuse confiance, où perçait en même temps une certaine satisfaction d'avoir un secret à garder.

Peu de temps après, la comtesse rentra; elle s'était beaucoup monté la tête contre les nouvelles remontrances qu'allait lui faire sans doute madame de Saint-Elme; aussi arriva-t-elle avec un air de résolution positive. Mais à son grand étonnement, Mathilde ne renouvela ni ses observations ni ses prières; et comme madame de Surville, étonnée, voulant voir si c'était en effet un parti pris, commençait à parler de ce qu'elle ferait le lendemain :

« Ma chère, lui dit madame de Saint-Elme, tandis qu'un demi-sourire se jouait sur sa douce physionomie, de grâce ne

parlons plus de cela; vous avèz préféré les conseils de ces extravagans à ceux de votre amie : je ne m'oppose plus à vos projets; vous me reviendrez bientôt, car je vous attends à l'heure des chagrins. »

En achevant ces paroles, elle embrassa Caroline, et la laissa ne comprenant rien à ce changement de manières, et vivement piquée du peu d'intérêt que son amie paraissait prendre aux peines dont elle la menaçait.

## II

Qui n'a pas vu un orage dans les montagnes ne sait pas ce que c'est que l'orage.

D'abord des nuages épais s'abaissent et enveloppent la terre de ténèbres, que quelques pâles rayons du soleil ne percent

plus que par intervalle; toute la nature est plongée dans un imposant silence; l'instinct de la conservation, qui agit sur tous les êtres, a fait disparaître, comme par magie, ce qu'il y avait de créatures animées dans les bois et sur les rochers. L'homme, que sa raison rassure, ne se cache pas, lui; mais il se tait, parce qu'il attend un grand spectacle pour son âme. J'ai vu deux cents personnes rassemblées sur une place, dans une petite ville des Pyrénées, tout entourée de hautes montagnes, dont les cimes, élevées et terminées en pointe, formaient autant de paratonnerres qui préservaient sûrement la ville. L'orage se formait, et pas un son, pas un murmure ne s'élevait de cette multitude attendant l'orage, l'attendant sans crainte, mais comme un spectacle sublime dont l'idée remplissait d'avance tous les cœurs d'une impression silencieuse d'admiration et de respect.

De quels élémens était donc composée cette réunion si intelligente et si vraie dans ses impressions? De femmes légères, de jeunes gens insoucians et frivoles, de peuple, de montagnards simples et ignorans. Il n'y avait pas là vingt personnes peut-être en état d'analyser leurs sensations et d'en rendre compte. Oh! c'est alors que l'âme humaine se révèle quand un même sentiment s'empare de tous les cœurs et devient commun à tous; quand toutes les intelligences sentent au même degré, et que l'inégalité des facultés intellectuelles disparaît pour un moment; quand tous ces êtres si inégaux en esprit, en raisonnement, en éducation, en organisation physique même, sont dominés par une sensation égale et sympathique. Qu'ont-ils donc de commun pour qu'il en puisse être ainsi? uneâme d'origine divine.

Mais bientôt l'orage éclate sur quinze ou vingt points à la fois; les pics élevés

des montagnes sont à chaque instant frappés de la foudre, et les éclairs, partant de tous côtés, tantôt simultanément, tantôt se succédant sans intervalle, embrasent toute la contrée d'une clarté blanche qui se prolonge souvent près d'une minute, et permet de saisir à la fois l'ensemble et les détails de cette scène sublime, pendant que le fracas majestueux du tonnerre, qui gronde sans interruption, absorbe, dans sa terrible harmonie, le bruit du torrent, celui de la chute des pins et des rochers frappés de la foudre.

Non, qui n'a pas vu un orage dans les montagnes ne sait pas ce que c'est que l'orage. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
La première fois qu'après mon retour des Pyrénées j'ai entendu tonner dans nos plaines, j'ai cru assister à une expérience de physique de M. Comte.

C'était au milieu de ce grand désordre de la nature qu'un jeune homme, sur le

bras duquel s'appuyait une femme tremblante, marchait rapidement dans une des parties les plus sauvages de la montagne. L'orage était dans toute sa fureur, et des momens d'obscurité totale succédaient à de vives et éblouissantes clartés. La pluie commençait à tomber par torrens, et rendait glissantes et difficiles à traverser sans péril ces larges pierres plates et unies qu'on rencontre souvent sous ses pas.

Le projet de la comtesse avait d'abord complètement réussi : le jeune étranger s'était trouvé là à point nommé; tout s'était passé comme l'avait prévu le commandeur. Madame de Surville avait accueilli avec une dignité froide des offres respectueuses de service. Lorsqu'elle s'était vue ainsi seule dans ce lieu désert, avec un homme qu'elle ne connaissait pas, elle avait senti clairement l'inconvenance de sa conduite; il en était résulté un sen-

timent d'humeur contre elle-même, et d'embarras avec son guide, qui paralysait toutes ses facultés et lui rendait très-naturelle cette attitude de raideur maussade qu'elle avait promis à ses complices de prendre avec le jeune Ernest. Celui-ci, de son côté, ne paraissait pas avoir envie de tenter aucun effort pour modifier ces dispositions défavorables à son égard ; à peine marchait-il sur la même ligne que la comtesse; le plus souvent il la suivait négligemment à quelques pas; et lorsque celle-ci, pour sauver l'embarras d'un silence trop prolongé, se retournait en lui adressant quelques paroles insignifiantes, elle rencontrait un regard froid et glacé qui lui causait un sentiment de malaise insupportable. Jamais elle ne s'était sentie si humble et si humiliée; elle entrevoyait confusément que ses grâces, ses charmes, sa beauté, échoueraient devant cet être calme et impassible, et que rien de ce

qu'elle était accoutumée à croire irrésistible n'adoucirait la froideur rigide de ce regard.

Son amour-propre blessé avait cherché d'abord la raison de ce phénomène, dans ce qu'Ernest pouvait savoir de ses projets; mais un coup d'œil jeté sur la figure de son guide lui avait enlevé cette consolation. Il n'y avait, dans cette bouche légèrement dédaigneuse, dans ces yeux bleus et transparens, aucune trace de ressentiment, mais une expression remarquable de domination et de conviction intime de son invulnérable supériorité.

L'impression que la comtesse recevait de ce regard était vive et poignante; il lui donnait le premier sentiment de défiance d'elle-même qu'elle eût éprouvé. Les blessures qu'il faisait ainsi à son amour-propre la mirent bientôt dans un état de souffrance si intolérable que, sans pouvoir s'en défendre, elle se sentit entraînée à

désirer avec passion de faire sur l'esprit de ce jeune homme une impression qui modifiât cet odieux regard ; mais en même temps un profond sentiment de découragement s'empara d'elle, et répandit sur tout son être son glacial embarras. Le besoin de plaire et d'exercer sur les autres l'influence qui est le résultat de ce qu'on leur inspire, était une passion sérieuse chez madame de Surville; aussi éprouvait-elle, en se voyant refuser si impitoyablement l'hommage qui lui était dû, quelque chose d'analogue à ce que ressent l'infortunée qui ne peut obtenir l'amour que son amour mériterait, et dont le regard douloureux et timide, car il n'ose être alors que cela, ne rencontre qu'un regard distrait et glacé.

Mais si la pensée d'une telle douleur saisit l'imagination de tout ce qui sait et comprendre et sentir, celle qu'éprouvait madame de Surville ne peut exciter qu'un

sourire d'amère ironie, ou tout au plus d'indulgente pitié.

Ces diverses sensations se peignaient avec rapidité sur l'expressive figure de la comtesse, et Ernest, qui s'était un peu rapproché d'elle, semblait en étudier les différentes phases avec une sérieuse attention toutes les fois que leur position respective le lui permettait. Il paraissait suivre les progrès de la torture morale qu'il imposait à la coquette, comme on suit les progrès d'une expérience dont le résultat est tout, et sans s'inquiéter de ce qu'éprouvent ceux qui la subissent, à moins que ce ne soit dans le rapport de leurs sensations avec l'expérience même.

Ils marchaient ainsi depuis long-temps, et madame de Surville, dominée par ses impressions, était étrangère à tout ce qui l'entourait, lorsque, son pied portant à faux sur une pierre roulante, elle chancela et laissa échapper un cri de douleur.

Ernest la saisit vivement dans ses bras ; et l'accent avec lequel il s'écria : « Est-ce que vous êtes blessée? » la fit tressaillir !....... Il y avait un tel désaccord entre cet accent et la physionomie glacée qui la poursuivait depuis près d'une heure, qu'elle ne put s'empêcher de le regarder avec surprise..... Il était pâle et tremblant, et ses yeux étaient fixés sur elle avec une indicible expression de tendresse et d'anxiété......

Elle sourit doucement comme pour le rassurer; mais ce sourire lui était arraché par le sentiment de triomphe qui commençait à se glisser dans son âme.

Elle voulut plaisanter; Ernest ne le souffrit pas. Il s'informa sérieusement, et avec chaleur, du mal qu'elle avait pu se faire, et ne lui permit d'essayer de marcher que lorsqu'elle lui eut assuré qu'elle le pourrait sans douleur.

Pendant ce temps, le jeune homme avait conservé la position qu'il avait prise

au moment de l'accident; un de ses bras soutenait le bras de la comtesse, tandis que l'autre, qu'il avait passé vivement autour de sa taille, à l'instant où elle allait tomber, la serrait encore.

Madame de Surville s'en aperçut tout-à-coup, et fit un léger effort pour se dégager.... Ernest la regarda, comme pour lui demander la cause de ce subit mouvement....; puis il fit le geste de tête de quelqu'un qui retrouve une pensée oubliée, laissa retomber le bras qui entourait la taille légère de la comtesse, et se recula doucement en souriant avec une malicieuse gaîté.

Madame de Surville ne vit pas ce sourire, car, en se dégageant des bras d'Ernest, elle avait dirigé ses regards d'un autre côté, comme lorsque l'on fait une action indifférente.

Elle voulut essayer quelques pas : sa marche trahissait encore un peu de fai-

blesse dans le pied blessé. Ernest lui offrit son bras, mais avec un ton si simple de politesse obligeante, qu'en dépit de l'amour-propre dont elle était abondamment pourvue, madame de Surville fut obligée de s'avouer qu'il offrait un service et ne sollicitait pas une faveur; aussi se hâta-t-elle de l'accepter, de peur d'être soupçonnée d'avoir pris le change.

Au bout de dix minutes, il ne semblait plus rester aucune trace de son accident. Ernest s'en informa par une question pleine d'un intérêt tranquille; et, lorsqu'elle lui eut assuré qu'en effet elle ne souffrait plus :

« Alors, madame, dit-il d'un ton plein de calme et de douceur, vous n'avez plus besoin de mon bras.....; » il le dégagea doucement de celui de madame de Surville, et continua de marcher tranquillement auprès d'elle.

Caroline rougit d'un dépit secret : il y

avait là toute une explication du changement instantané survenu dans les manières du jeune homme; c'était de la pitié!.... pas autre chose. Il lui fut inutile de le regarder, pour être certaine que sa physionomie avait repris la cruelle expression de froideur dédaigneuse qui l'avait déjà torturée.

Cependant la comtesse s'étonnait de ne pas avoir atteint encore les environs de la ville, qu'elle connaissait bien; il lui semblait qu'elle avait marché assez longtemps pour approcher des sources du Petit-Saint-Sauveur et de Mahourat, et pourtant l'aspect de la contrée lui était complètement étranger; elle ne reconnaissait aucun des sites qu'elle avait parcourus et admirés.

En regardant autour d'elle avec inquiétude, elle s'aperçut que le ciel devenait sombre; des nuages épais s'amoncelaient et présageaient un violent orage; déjà

même on l'entendait sourdement gronder. Elle s'arrêta tout-à-coup, et, s'adressant à son guide :

« Monsieur, lui demanda-t-elle, sommes-nous encore loin de Cauteretz?

— Très-loin, madame.

— Mais comment cela se fait-il? Depuis que nous marchons nous devrions être arrivés?

— Oui, sans doute ; mais je me suis trompé de chemin : nous sommes complètement égarés. » Ceci fut dit avec le plus grand flegme.

« Ah! mon Dieu, égarés! s'écria Caroline.... Mais qu'allons-nous devenir?.... Et cet orage qui se prépare!

— Il paraît, madame, reprit Ernest d'un ton ironique, que l'orage n'entrait pas dans vos combinaisons de la journée? »

Ce sarcasme n'arriva pas jusqu'à madame de Surville; elle l'entendit sans le

comprendre, car au même instant de violens coups de tonnerre vinrent remplir son âme de terreur. Bientôt la pluie tomba par torrens.... Ernest s'empara du bras de sa tremblante compagne, et, l'entraînant aussi vite qu'elle pouvait le suivre, il lui proposa de gagner promptement une chaumière abandonnée qu'il avait remarquée dans les environs.

Battue par la tempête, effrayée de l'orage, inquiète de sa position, dont elle sentait, sans l'analyser, toute l'inconvenance, Caroline ne répondit rien, mais se laissa conduire sans résistance.

Au bout de quelques instans le jeune Ernest aperçut, avec ses yeux de lynx, un homme qui descendait rapidement la montagne à gauche du sentier qu'ils parcouraient. Cet homme paraissait venir à eux; mais, avant que madame de Surville eût pu le voir, Ernest porta vivement son doigt sur ses lèvres, et, d'un geste contenu,

lui fit signe de se taire et de le suivre. L'homme parut comprendre ce langage mystérieux, car à l'instant même il se blottit derrière un quartier de roche, en sortit doucement lorsqu'il se vit dépassé de cent pas, et se mit à suivre sans bruit le jeune étranger.

Quelques instans après, ils arrivèrent enfin à la chaumière abandonnée; madame de Surville y entra comme dans un port de salut, tant elle était épouvantée de l'orage, et s'assit, à demi mourante, sur un mauvais banc de bois grossier qui se trouvait là.

Cependant ses légers vêtemens, et le schall qui l'enveloppait, étaient pénétrés d'eau; quelques frissons témoignaient qu'elle en ressentait déjà la fâcheuse influence : Ernest, qui paraissait rempli d'inquiétude que cela ne lui fît mal, dit qu'il allait chercher le moyen d'allumer du feu; et, ouvrant une petite porte dans

une des parties latérales de la chaumière, il se trouva au milieu d'une seconde pièce qui n'avait d'autre ouverture qu'une étroite fenêtre.

Il tira la porte sur lui en sortant, et la ferma sans bruit au moyen d'un crochet de fer neuf et brillant, qui contrastait avec la vétusté de la chaumière, et qu'il laissa retomber doucement dans un anneau fraîchement scellé.

## III

Ernest ouvrit avec précaution la fenêtre qui donnait sur la campagne, et un homme s'introduisit dans la chambre, en se glissant comme un serpent par cette étroite ouverture.

« Parle tout bas, Listou, dit Ernest; il ne faut pas qu'elle se doute que tu es là.... Mais qu'as-tu donc?.... » ajouta-t-il en remarquant l'air de consternation du jeune montagnard.

« Ce que j'ai, monsieur, répondit l'autre en se grattant la tête avec embarras; c'est que tout cela ne me paraît pas clair. Si j'avais su ce que vous vouliez faire de ma pauvre cabane abandonnée, je ne vous l'aurais pas prêtée, bien sûr, et je ne me serais pas chargé de vous raconter tous les complots qu'on faisait contre vous.

— Oui? dit froidement Ernest; mais alors tu n'épouserais pas ton Annette, car je ne te donnerais pas la dot que je t'ai promise, et son père la marierait à un garçon plus riche que toi. D'ailleurs... » et, s'approchant du montagnard, il lui dit quelques mots à l'oreille.... Celui-ci fit un mouvement de surprise.

« Bah! vraiment! s'écria-t-il; elle a

bien voulu venir!.... Oh! alors, je ne dis plus rien.

— Allons, reprit Ernest, à présent que te voilà tranquille, va-t'en, tu ne peux pas rester là cette nuit; le moindre bruit trahirait ta présence; il faut d'ailleurs que tu portes ce billet à la ville : c'est pour cela que je t'ai donné rendez-vous ici; » et, tirant de sa poche un crayon et du papier, il traça quelques mots à la hâte. « Remets ce billet à son adresse aussitôt que tu seras arrivé à Cauteretz, entends-tu?... Au reste, je n'ai pas besoin de toi; le pays est sûr, la maison ferme bien, et j'ai là, ajouta-t-il en tirant à demi un pistolet de sa poche, deux bons porte-respect.... Ah! à propos.... » et, comme Listou s'approchait déjà de la fenêtre pour sortir :

« As-tu mis ici du bois sec et des torches? nous aurons besoin de feu et de lumière. »

Listou lui montra quelques-uns de ces flambeaux résineux dont on se sert dans les montagnes, et un tas considérable de broussailles et de branches de pin, dont le bois, résineux aussi, devait s'enflammer facilement, et sortit comme il était entré.

Ernest referma la porte avec soin, prit une brassée de bois sec, et revint dans la pièce où était madame de Surville.

Il la trouva dans un état vraiment alarmant : elle était pâle et tremblante de froid, de terreur et d'embarras de sa position. La pluie tombait encore par torrens; le tonnerre se faisait toujours entendre, bien que ses éclats fussent un peu diminués, et la nuit s'approchait!

Ernest ne paraissait ni comprendre ni éprouver aucune des impressions de la comtesse; il avait, au contraire, un air de gaîté et de bonne humeur qui, à l'insu de celle-ci, diminua un peu le malaise qu'elle éprouvait de sa situation. Il jeta

sa charge de bois à terre, se mit à genoux devant le foyer, tira un briquet phosphorique de sa poche, et raconta en riant que depuis qu'il avait failli mourir de froid, une nuit qu'il s'était égaré à la chasse, il portait toujours sur lui ce meuble utile. Il alluma en peu d'instans un feu vif et pénétrant, et s'acquitta de tous ces soins avec tant de grâce, d'aisance et de gaîté, que la comtesse le regardait avec étonnement, et ne pouvait croire à une si complète et si subite métamorphose.

Il lui ôta le schall mouillé qui l'enveloppait, et cela sans qu'elle le lui eût dit, sans qu'elle le lui eût permis, mais d'une manière si simple, si gracieuse, et si adroite, qu'il aurait été impossible de s'en fâcher. Il semblait lui rendre ces petits soins pour obéir à une disposition naturelle et à une douce habitude de manières, et non pour prendre une familiarité ou exercer un droit.

Toujours agenouillé devant le foyer, il étendit le moelleux tissu de cachemire, dont les reflets pourpres coloraient vivement son jeune et gracieux visage, pendant que les tourbillons de vapeur humide qui s'en échappaient enveloppaient comme d'un nuage la forme légère de la charmante comtesse.

Cependant madame de Surville, ranimée par la vive chaleur du foyer, délivrée de sa frayeur, car l'orage ne grondait plus que sourdement, n'en sentit que plus vivement l'inquiétude de son étrange position et l'impatience extrême d'en sortir.

« Je crois, dit-elle en jetant un coup-d'œil sur l'étroite fenêtre, que nous pouvons partir maintenant; il ne pleut presque plus, et je me sens tout-à-fait remise et reposée.

— Il n'y a qu'une petite difficulté, madame, c'est que je sais à peine où nous sommes, et qu'il reste tout au plus une

demi-heure de jour.... Or, comme on ne peut s'exposer à être surpris par la nuit, dans la montagne, au milieu des ravins et des précipices, il faut, ajouta-t-il négligemment, en froissant le schall de sa main, comme pour s'assurer s'il était sec, se résigner à passer la nuit ici.

— Passer la nuit ici? mais c'est impossible! s'écria Caroline en se levant.

— Ce qui est indispensable n'est jamais impossible, dit Ernest avec sang-froid.

— Je veux partir à l'instant même, monsieur.....

— Je ne vous le conseille pas, madame; vous ne pourriez faire cinquante pas seule au milieu de ces ravins creusés par l'orage, de ces sentiers détruits, de ces pierres glissantes... D'ailleurs, de quel côté vous diriger? vous ne savez pas le chemin. »

La comtesse demeura saisie de la réalité renfermée dans ces paroles froides et po-

sitives.... Elle hésita ; car ce jeune homme au regard puissant et glacé la dominait, elle!.... Cette femme si impérieuse et si gâtée par des succès dans le monde, il la dominait, parce qu'il était le premier homme qui, auprès d'elle, conservât toute son indépendance ; et cette particularité lui donnait une haute idée de la supériorité de nature d'Ernest, et lui inspirait, sur son propre compte, une certaine humilité. Cependant, faisant un effort sur elle-même :

« Mais si je vous priais de m'accompagner? dit-elle d'un ton timide.

— Je vous refuserais, madame, par l'impossibilité de vous obéir, répondit Ernest ; c'est tout ce que je pourrai faire demain au grand jour que de vous guider dans ces sentiers que je connais à peine. D'ailleurs.... ajouta-t-il en la regardant fixement, à quoi bon se débattre contre une fatalité à laquelle on ne peut échap-

per? Nous sommes entrés tous deux, madame, dans une route dont nous ne pouvons plus sortir.... Ce n'est pas volontairement que j'y ai fait les premiers pas...Vous m'y avez entraîné... Mais, maintenant, j'y marcherais.... plus vite que vous..., si je ne savais en même temps vous forcer de me suivre.

— Grand Dieu! que voulez-vous dire? s'écria la comtesse effrayée de sa véhémence.

— Ce que je veux dire, madame, reprit-il lentement et en la regardant avec une énergique attention, c'est que je vous aime!... Vous savez bien que vous l'avez voulu.

— Vous abusez de ma situation, monsieur, répondit madame de Surville avec une émotion qu'elle s'efforçait de cacher sous un calme méprisant, mais que trahissait le tremblement de sa voix et la pâleur de son visage; quand je devrais être

engloutie dans un précipice, je ne resterai pas une minute de plus ici. »

Et elle s'avança vers la porte pour sortir ; mais Ernest, qui en était beaucoup plus près, tourna rapidement la clé dans la serrure.

« J'ai toujours vu, dit-il avec sang-froid, qu'on prenait son parti des choses irremédiables ; » et il mit la clé dans sa poche.

« Cette conduite est infâme ! s'écria la comtesse, partagée entre la terreur et la colère ; vous n'avez pas le droit de me retenir ici.

— Je dois employer tous les moyens possibles, madame, dit-il avec une extrême douceur, pour vous empêcher d'exposer votre vie ; et ce serait l'exposer sûrement que de fuir à cette heure dans la montagne. »

Il s'était approché d'elle en prononçant ces mots ; la comtesse se recula avec un

mouvement d'horreur et d'effroi.... Ernest s'en aperçut, et, s'arrêtant sur-le-champ :

« Madame, lui dit-il d'un ton plein de noblesse et de franchise, le visage d'un homme ne ment pas, ce sont les paroles qui trompent. Regardez-moi, je vous en supplie, pendant que je vais vous jurer, par tout ce qu'il y a de sacré sur la terre, de vous respecter comme une sœur. »

L'accent avec lequel ces paroles furent prononcées fit tressaillir la comtesse; elle avait obéi comme malgré elle, et un regard jeté sur la physionomie d'Ernest avait suffi pour dissiper ses plus terribles craintes.

« Oh! oui, croyez-moi, répéta-t-il, vous n'avez rien à redouter.... D'ailleurs n'êtes-vous pas destinée à être l'amie, la compagne de toute ma vie?...Oui, continua-t-il, en s'apercevant que madame de Surville allait l'interrompre, je l'ai compris ainsi lorsque je vous ai vue consentir à vous servir de

vos grâces, de vos charmes pour m'arracher à ma solitude et pour m'attirer près de vous; j'ai compris alors que, par un de ces rapports secrets et inexplicables, vous aviez deviné mon âme; que vous la jugiez digne de l'associer à la vôtre; que vous vouliez m'inspirer enfin tout l'amour que vous vous sentiez capable de me donner un jour. Sans cela seriez-vous venue me chercher, moi, pauvre jeune homme si calme, si heureux de ma jeunesse et de mon indifférence, si vous n'aviez eu à m'offrir quelque chose qui valût mieux?... Oh! comme je vous admire, d'avoir su dépouiller ainsi les préjugés de votre sexe pour m'apporter l'immense bonheur de vous aimer et d'être aimé de vous!..... »

Et comme madame de Surville, accablée de honte et de regrets, couvrait son visage de ses deux mains, sans répondre :

« Parlez donc, madame, dit Ernest après quelques instans de silence. Est-ce

que par hasard il n'en serait pas ainsi?... Est-ce que vous auriez voulu jouer avec mon bonheur, avec mon avenir, avec ma vie?... Est-ce que vous auriez compté bouleverser tout cela, et dire seulement, en haussant les épaules : Pauvre jeune homme! quand le désespoir m'aurait fait perdre l'existence et la raison?... Comptiez-vous faire pis encore?... m'ôter mes belles et douces illusions, mettre en mon cœur la défiance et le mépris de votre sexe à la place du culte et de l'amour que tout homme de mon âge a pour lui; et lorsque vous m'auriez eu ainsi arraché du cœur les croyances qui seules pouvaient faire mon bonheur et mon soutien, me jeter sans défense dans un monde dont je devrais alors prendre tous les vices, éprouver toutes les douleurs?... Non, non, madame, il n'en sera pas ainsi : à la place du repos, de la tranquillité d'âme, de l'indifférence, vous m'avez donné l'amour;

je ne me plains pas!... Seulement, je veux qu'il serve à mon bonheur; je ne veux pas être obligé de l'arracher du cœur où vous l'avez fait naître..... volontairement; je veux me livrer sans réserve à toute la félicité qu'il me promet...; je veux vous aimer avec passion, avec idolâtrie. Si c'est un amour fatal qu'un pareil amour, ne vous en prenez qu'à vous, madame; c'est vous qui l'avez fait naître.... Mais non, continua-t-il du ton le plus doux et le plus tendre; pourquoi serait-il fatal? pourquoi ne servirait-il pas à notre commun bonheur? Ne puis-je vous aimer assez pour vous forcer à m'aimer aussi?.... Ce sera désormais le but de mon existence, l'occupation de tous mes instans.... Dites-moi! oh! dites-moi que je ne vous aimerai pas sans espoir....

— Monsieur, interrompit madame de Surville avec dignité, je ne comprends pas qu'on parle d'amour à une femme

qui n'est pas libre de ne pas écouter, car sa complaisance forcée n'est alors flatteuse ni pour le cœur ni pour l'amour-propre.... Laissez-moi vous rappeler à ce sentiment que je vous crois digne d'éprouver, et soyez assez généreux pour m'épargner en ce moment des reproches qu'il est au-dessus de mes forces d'entendre plus longtemps. »

Elle disait vrai, à en juger par la pâleur mortelle de son visage et le tremblement de ses lèvres décolorées : elle était adossée au mur contre lequel elle semblait s'appuyer pour ne pas tomber, et demeurait accablée par le présent et par l'avenir.

Ernest parut frappé de cet état; il y eut sur sa propre physionomie et dans toute sa contenance un changement complet; l'expression passionnée qui animait son visage disparut soudain, et fit place à un sentiment plus tranquille d'affection et de sympathie. Il s'approcha, prit les mains

de la jeune comtesse, comme l'aurait pu faire une amie ou une sœur, et, les trouvant glacées, il les serra doucement dans les siennes pour les réchauffer.

Cette action rappela quelques faibles couleurs sur les joues de madame de Surville, qui fit un mouvement pour retirer ses mains.

Ernest les retint un moment. « Ah! madame, dit-il d'un ton de reproche, n'ayez pas peur de moi! » Et puis tout de suite il abandonna les mains délicates qu'il serrait dans les siennes; mais il s'empara du bras de sa tremblante compagne, et la conduisit, en la soutenant doucement, jusqu'au foyer, la fit asseoir, lui demanda comment elle se trouvait d'un ton plein d'intérêt, mais de cet intérêt sans trouble et sans passion qui résulte d'une bonne et tendre amitié; puis, lorsqu'il la vit un peu remise de cette violente secousse, il alluma une espèce de torche résineuse

qu'il avait trouvée, dit-il, oubliée dans un coin de la cabane, avec quelques autres objets d'aussi mince valeur, et lui proposa d'abréger la longueur de la nuit par une lecture.

Madame de Surville accueillit avec empressement cette possibilité d'éloigner le retour de toute orageuse explication, et de se distraire un peu elle-même du tourment que lui causaient son aventure et la pensée de l'horrible inquiétude où devait être sa pauvre amie.

Le jeune homme commença, d'une voix douce et sonore, à faire entendre à la comtesse la plus ravissante des créations poétiques : *Marie.*

Madame de Surville, entraînée par le charme enivrant de ces vers si pleins de pensées touchantes, d'idées simples et élevées, d'une sensibilité si naïve et si vraie, de ces vers qui vont réveiller dans le cœur tout ce que le monde y a laissé de senti-

mens nobles et purs, de ces vers qui reposent de tout ce qui n'est pas eux, car on ne pense qu'à eux, on ne vit que par eux; en les lisant, madame de Surville oubliait sa position et laissait de douces larmes couler sur son visage, sans s'inquiéter de les cacher ou de les faire voir, tandis qu'un ravissant sourire se jouait sur ses lèvres : c'est que cette délicieuse création, qui peint si bien toutes les émotions de la jeunesse, sait aussi les exciter ces émotions qui s'expriment par un sourire et des larmes.

La nuit presque tout entière fut employée à cette captivante occupation et aux réflexions qu'elle faisait naître. Cependant, malgré le charme de la lecture, madame de Surville, accablée de la fatigue de la journée et de ses violentes émotions, sentit, vers la fin de la nuit, ses yeux s'appesantir; c'était en vain qu'elle luttait contre un impérieux besoin de

sommeil ; ses paupières s'abaissaient à chaque instant ; ses idées se perdaient dans un vague délicieux ; la poésie de *Marie* résonnait toujours à son oreille comme une musique céleste, mais ne frappant plus son entendement. Bientôt sa tête fatiguée vint doucement chercher un appui contre le dur pilier de la cheminée, et, succombant malgré elle à l'épuisement et à la fatigue, elle s'endormit.

Ernest, qui s'en aperçut, continua pourtant à lire, de peur qu'une subite interruption ne la réveillât ; puis il diminua peu à peu l'étendue de sa voix. Il lisait un des morceaux les plus charmans de cette œuvre délicieuse, qui se termine par ces vers :

. . . . . . . . . . . . . . . La jeune femme,
Tranquille et sans rougir, dans la paix de son âme
Accepta mon présent ; ce modeste trésor
Aux yeux de son époux elle le porte encor.
L'époux est sans soupçon, la femme sans mystère,
L'un n'a rien à savoir, l'autre n'a rien à taire.

Laissant alors retomber son livre, il attacha sur sa charmante compagne endormie un regard plein d'une tendre affection, et murmura ces mots avec un sourire de douce pitié :

« Pauvre enfant, quelle scène! »

Il se leva sans bruit, s'approcha de madame de Surville, et, se baissant vers elle, déposa sur son front pur et gracieux le plus tendre, mais le plus chaste de tous les baisers.

La comtesse tressaillit et s'éveilla..... En ouvrant les yeux, elle vit Ernest tout près d'elle, qui la regardait en souriant, mais d'un sourire de frère ou d'amie.

« Qu'avez-vous donc, madame? » lui dit-il, en remarquant l'expression de son visage et le tressaillement qui l'avait précédée.

Cette question fut faite d'un ton si simple et si naturel qu'il devenait très-difficile d'y répondre....

Aussi la comtesse n'y répondit-elle pas, et une nuance d'étonnement et de doute vint se mêler, sur sa mobile physionomie, à l'expression bien tranchée qui s'y était peinte d'abord.

« Est-ce que vous rêviez.... déjà? » continua le jeune homme avec une indicible finesse.

Que dire à cela? C'était à la fois la plus confiante des impertinences ou l'explication la plus naturelle de ce qui paraissait occuper la comtesse à son réveil; auquel des deux sens s'attacher dans la réponse?... au plus simple? mais l'irritation que lui causait ce qu'il y avait d'équivoque dans cette question ne lui permettait pas de le faire sans gaucherie..... à celui qui renfermait une impertinence provocante : supposer qu'elle rêvait de lui! Mais comment, sans entamer une ridicule explication sans se mettre sur un terrain difficile et glissant, d'où votre adversaire pourrait

toujours vous forcer à sortir, par une dénégation des intentions que vous lui prêtiez; allons donc, ce n'était pas possible.....

Aussi la comtesse prit-elle le parti de se taire; mais le regard qu'elle lança au jeune homme valait tout une réponse.

« Mon Dieu! pourquoi me regardez-vous ainsi? s'écria-t-il en se reculant par un geste plein de grâce et de naïveté; qu'est-ce que j'ai donc fait pour exciter votre colère?

— Rien, monsieur, dit sèchement madame de Surville; mais le jour paraît; il est temps de partir....

— Non, interrompit Ernest d'un ton déterminé, nous ne partirons pas que vous ne m'ayez dit pourquoi vous êtes irritée contre moi.

— En vérité, monsieur, reprit la comtesse avec ironie, ne pouvez-vous admettre que j'aie une impression qui vous soit étrangère?

— Oh ! sans doute, répondit-il d'un ton de consentement approbatif; cela est impossible autrement pendant quelque temps encore.

— Vraiment, vous me faites cette concession ! s'écria Caroline avec une raillerie mordante.

— Il le faut bien, dit Ernest sans paraître remarquer l'accent qui accompagnait ces paroles ; mais plus tard, je l'espère, toutes vos impressions viendront de moi comme toutes les miennes viendront de vous.

— Il y a des gens que cela n'arrangerait pas, » dit étourdiment madame de Surville.

Ernest tressaillit comme s'il apercevait tout-à-coup un abîme à ses pieds.

« Ah ! ah ! » dit-il en attachant sur elle un regard dont il lui fut impossible de supporter l'inquisitive profondeur. Elle se sentit pâlir et trembler sous ce terrible

regard; il lui semblait que cet être puissant et incompréhensible allait lire dans son cœur l'amour qui l'attachait à Edouard, et instinctivement elle redoutait l'impression que lui ferait cette découverte.

« J'entrevois la vérité, dit-il enfin d'une voix basse et menaçante; je la saurai tout entière..... et alors malheur à vous et à moi si je ne me suis pas trompé.... Malheur surtout, ajouta-t-il avec violence, à celui qui oserait se mettre entre vous et moi!... A présent, partons madame; » et, plaçant avec autorité le bras de la tremblante Caroline sous le sien, il l'entraîna hors de la cabane.

Ils marchèrent long-temps sans proférer une parole. Ernest était sombre et agité, et madame de Surville, à peine remise de la terreur que lui avaient causée les menaces du jeune homme et leur énergique expression, était glacée par la crainte de l'irriter encore; elle tremblait à la fois

pour le présent et pour l'avenir. Bien qu'elle souffrît avec toute l'énergie d'un caractère plein de fierté de l'espèce de domination à laquelle Ernest l'avait en quelque sorte soumise, elle n'osait essayer de reprendre l'attitude qu'une seule imprudence lui avait fait perdre.

C'est qu'évidemment l'avantage n'était pas de son côté dans ses luttes avec l'être inconcevable dont elle avait eu le malheur d'aller troubler la solitude. Il n'avait pas cette susceptibilité passionnée d'un jeune homme, qui le met entièrement à la disposition de celle qu'il aime, et la rend maîtresse de lui faire éprouver telle impression qu'il lui plaît.

Il n'avait pas non plus l'amour-propre qui succède dans le cœur des hommes d'un âge mur aux sentimens tout de passion et de dévoûment de la jeunesse, cet amour-propre également facile à blesser comme à satisfaire, et que toute femme,

pour peu qu'elle veuille s'en donner la peine, sait si bien employer à établir son empire.

Avec tout autre homme, madame de Surville savait d'avance l'effet qu'allait produire un mot, un regard, une expression flatteuse, ironique ou provocante ; mais avec celui-là il était impossible de rien prévoir ou de rien deviner : doué d'une habileté et d'une finesse qui ne se démentaient jamais, il prenait toujours les choses qu'on lui adressait dans le sens qui pouvait lui donner un avantage sur son interlocuteur, et il en profitait avec adresse pour l'accabler de toute la supériorité dont il s'était emparé par surprise.

Aussi, comme dans ces brillantes fictions d'un âge reculé du nôtre, où l'on nous dit qu'une puissante fée en devinait une plus puissante encore lorsqu'elle voyait la baguette d'or s'échapper de ses

mains, les prestiges qu'elle avait créés s'incliner et disparaître devant des prestiges d'un ordre supérieur; de même madame de Surville sentait chez ce jeune homme au visage féminin, mais à la physionomie énergique, une puissance occulte devant laquelle pâlissait sa puissance de femme jolie, coquette et spirituelle.... Mais cette puissance, quelle pouvait-elle être, bon Dieu?... Quant à moi, je n'en connais qu'une qui puisse soutenir la lutte.

Quoi qu'il en soit, la comtesse s'avouait son infériorité; elle en était humiliée, découragée, et une souffrance d'amour-propre se joignait à toutes les graves inquiétudes que lui inspiraient les suites d'une plaisanterie qu'elle commençait à ne pas trouver innocente.

Tant d'émotions diverses et douloureuses, jointes à la fatigue d'une nuit sans sommeil et à la privation de toute nour-

riture, car depuis plus de dix-huit heures la comtesse n'avait pris qu'un peu de chocolat que lui avait donné Ernest, et de l'eau d'une source limpide, l'avaient réduite à un état complet d'épuisement; elle sentait ses forces prêtes à l'abandonner, sa marche se ralentir malgré elle, et voyait avec désespoir le soleil s'élever au-dessus des montagnes, l'heure s'avancer, et s'évanouir la possibilité de rentrer à Cauteretz assez tôt pour n'être aperçue d'aucune des personnes de sa société. Elle ne savait comment faire part de ses craintes à Ernest, qui ne sortait de sa sombre rêverie que pour s'occuper d'elle avec une sollicitude pressante qui l'aurait touchée dans tout autre moment. Enfin, elle se hasarda à lui demander s'il n'y avait pas pour revenir à la ville un autre chemin que celui des bains de la Raillière : c'était précisément le point de réunion des baigneurs. Ernest répondit qu'il y en avait probable-

ment un autre ; mais qu'il ne connaissait pas assez le pays pour oser s'écarter de la route qui lui était familière et qu'il avait retrouvée avec assez de peine.

Comme il dit ces mots simplement et sans paraître avoir compris à quoi se rapportait cette question de la comtesse, elle n'osa en dire davantage et se tut.

Bientôt ils arrivèrent à la Raillière; plusieurs personnes y étaient déjà : le commandeur, madame de Fréminville, se faisaient remarquer au milieu d'un groupe assez nombreux où l'on paraissait causer avec vivacité. Dès qu'on aperçut madame de Surville, on accourut à elle avec de grandes démonstrations d'intérêt et d'inquiétude, où perçait pourtant une ardente curiosité de connaître les détails de sa course aventureuse. Les femmes regardaient la délicate et élégante figure d'Ernest, tandis que quelques hommes, qui n'avaient jamais vu avec grande satisfac-

tion l'attention générale, et en particulier celle de la comtesse, exclusivement dirigée sur le jeune inconnu, se tenaient à quelques pas du groupe et murmuraient entre eux à voix basse des mots rapides, mais significatifs, et d'imperceptibles sourires.

Madame de Surville s'en aperçut et sentit la nécessité d'imposer silence à d'impertinentes conjectures. Se retournant à demi et sans affectation, elle fixa quelques instans, d'un air de calme et de dignité, ses yeux expressifs sur ceux qui l'offensaient sans doute par d'injurieuses réflexions, et raconta son aventure d'un ton simple, mais plein d'assurance; elle se loua beaucoup du dévoûment chevaleresque d'Ernest, qui l'avait protégée comme l'aurait pu faire un ami ou un frère. Elle dit tout cela sans que rien dans le son de sa voix ferme et douce ou dans l'expression de son visage trahît la moindre émotion : elle était admirable de pureté en faisant ce

récit. Soit que chacun demeurât convaincu de la vérité de ses paroles, on crut à la conviction des autres : ce qu'il y a de certain c'est que l'on eut honte de laisser voir ce qu'on avait pensé, ce qu'on pensait peut-être encore, du moment que cette croyance malveillante ne trouvait plus d'écho. C'est que rien n'arrête l'expression de la méchanceté comme la peur de faire tort à son jugement ou à son esprit en blessant les convictions des autres. Si l'on pouvait une fois persuader au monde que les sots seuls sont méchans, le monde serait corrigé.

Après avoir donné quelques momens au soin de ce qu'elle appréciait alors de toute l'énergie de son âme, sa réputation, madame de Surville revint à la pensée qui l'avait torturée tant de fois depuis la veille, celle de l'inquiétude extrême où devait être son amie, et, ne voulant pas s'arrêter plus long-temps, elle jeta les yeux sur

Ernest pour lui donner le signal du départ.

Il était à deux ou trois pas d'elle, l'un de ses bras appuyé sur l'autre, la regardant parler avec l'attention qu'on accorde à quelque chose de particulièrement étrange, tandis qu'un sourire de la plus élégante fatuité se jouait sur ses lèvres.

La comtesse sentit le rouge lui monter au visage à ce démenti formel donné à ses paroles; elle lui lança un regard plein d'indignation, auquel Ernest répondit par un geste d'humilité qui semblait confesser un tort d'inadvertance et en demander pardon; puis, s'approchant d'elle comme pour abréger une scène difficile à jouer, il lui offrit son bras : mais Caroline était trop vivement blessée pour conserver de la prudence; elle se recula comme d'un serpent, et dit, avec une voix altérée par l'émotion et la colère, qu'il était inutile qu'il prît la peine de l'accompagner plus loin; qu'elle irait bien seule jusqu'à Cauteretz.

« Mais, madame, reprit Ernest avec intention, puisque vous avez la bonté d'être reconnaissante des soins que j'ai pu vous rendre, il ne serait pas juste de me priver du bonheur de vous ramener à votre amie. »

Madame de Surville comprit quelle logique il y aurait pour les autres dans cet argument perfide; d'ailleurs elle avait appris à connaître la tenacité d'Ernest, et, voulant en finir, elle prit son bras et s'éloigna les yeux pleins de larmes qu'elle ne pouvait plus retenir.

« Il paraît, dit la baronne aussitôt que Caroline fut à quelque distance, que notre petite comtesse est très-irritée contre son chevalier. Avez-vous remarqué quel regard elle lui a lancé ?

— Mais, écoutez donc, répondit le commandeur d'un ton de bonhomie, si ce qu'elle raconte est vrai..... »

Les femmes baissèrent les yeux en sou-

riant; les hommes accueillirent cette épigramme avec une approbation pleine d'une maligne gaîté, et la baronne fit un bruyant éclat de rire.

L'écho l'apporta d'une manière faible, mais distincte, à la comtesse, qui s'éloignait. Ernest s'arrêta.....

« Entendez-vous, madame ? lui dit-il d'une voix grave et presque solennelle; c'est de vous et de moi qu'ils rient, vos complices..... Pour vous c'est une tache..., une première tache que cet éclat de rire.... Hier il n'y en avait pas encore sur vous.... Oh ! c'est un grand, un immense malheur que vous vous êtes attiré là !... » Et comme il vit des pleurs amers jaillir des yeux de sa tremblante compagne :

« Ne pleurez pas, lui dit-il d'un ton plein d'une indicible tendresse, celle-là peut s'effacer; mais, je vous en conjure, que le souvenir de ce que vous souffrez en ce moment vous préserve, et pour toute la vie,

d'une semblable douleur, ma Caroline ! »

Madame de Surville, qui l'avait écouté avec une surprise qui confondait toutes ses idées, tressaillit à cette familiarité inattendue, et retira vivement sa main qu'Ernest avait saisie dans la profonde émotion qui le dominait, et qu'il serrait avec ardeur dans la sienne, tandis que des larmes sympathiques humectaient ses yeux expressifs.

Mais, madame de Surville, loin d'être désarmée par ce qu'il y avait de profond et de sincère dans ce mouvement, en sentit redoubler son irritation.

« A quoi bon, dit-elle avec amertume, ces ridicules protestations et ce semblant de pitié? N'est-ce pas vous qui m'avez fait, qui me faites encore tout le mal dont vous avez l'air de me plaindre?

— Madame, répondit Ernest avec douceur, ce n'est pas moi qui suis allé vous chercher !

— Eh bien! soit, monsieur, interrompit-elle avec impatience, j'ai eu tort, je l'avoue, je l'avouerai cent fois, de me prêter à une plaisanterie dont je n'avais pas calculé le sérieux.... ; mais vous conviendrez que j'en suis assez punie, puisque, comme vous le disiez tout-à-l'heure avec tant de générosité, c'est pour moi une première tache!...Ainsi, n'en parlons plus, et redevenons ce que nous étions hier, étrangers l'un à l'autre.

— Et moi, madame, qu'avais-je fait pour être de moitié dans la punition? Cette journée, cette nuit que vous voulez que je retranche de mon existence, ne peuvent-elles avoir créé dans mon cœur des impressions qui gâtent le reste de ma vie?... Il faut donc que je sois malheureux, moi! parce que vous avez eu un quart d'heure de vide à remplir?.... Au reste, soyez tranquille, ajouta-t-il avec une ironie calme et pénétrante, ne vous faites pas

de reproches, ce ne sera pas moi qui souffrirai, ou je ne souffrirai pas seul : nos destinées sont inséparables.

— Je ne le souhaiterais pas pour vous, dit la comtesse un peu pâle, mais cachant son émotion et sa colère sous une froideur énergique.

— Pourquoi cela? demanda-t-il avec une simplicité affectée.

— Parce qu'il doit être dur, répliqua madame de Surville avec un regard qui ne démentait pas ses paroles, de ne recevoir que de la haine pour de l'amour. »

Ernest la regarda un moment en souriant.

« Hé bien! dit-il d'un ton plein d'une douce gaîté, je parie que vous ne me haïrez pas toujours.

— Vous perdriez votre pari, je vous le jure, reprit la comtesse. Je vous félicite, au reste, d'avoir un amour-propre si robuste et si confiant ; c'est un bien réel que cela.

— De l'amour-propre, madame! c'est vous qui m'en avez donné; j'ai dû en avoir dès que vous me jugiez digne d'exercer même votre coquetterie, car je ne pouvais la supposer banale. »

La comtesse rougit et ne répliqua pas. Ils arrivèrent, sans s'être dit un mot de plus, à la porte de madame de Saint-Elme.

## IV.

Quelques jours s'étaient écoulés, et la position de la comtesse n'en était devenue que plus difficile. Ernest, maintenant, de toutes les parties, de toutes les réunions,

s'attachait à ses pas et trahissait à chaque instant la violente passion qu'elle lui avait inspirée : elle le rencontrait partout ; il l'obsédait, la tyrannisait, et savait la contraindre à céder souvent à son exigence et à le supporter près d'elle par la crainte que lui inspirait un éclat qu'il semblait toujours prêt à faire. Pour se soustraire à cette intolérable persécution, elle avait essayé de rester chez elle, un jour qu'une longue promenade avait été arrangée d'avance. Ernest arriva au rendez-vous commun. Ne trouvant pas la comtesse au milieu de sa société ordinaire, il demanda tout simplement où elle était; et lorsqu'il apprit qu'elle ne serait pas de la partie projetée, il quitta sans façon les autres personnes, et vint comme un fou lui faire chez elle une scène de reproches et de dépit furieux.

Toute la société se divertissait beaucoup de ces extravagances, qui mettaient ma-

dame de Surville au supplice; enfin, elle résolut de se priver complètement de sortir s'il le fallait, et pria madame de Saint-Elme de faire défendre sa porte à Ernest. Mais celle-ci lui fit observer tranquillement qu'une pareille mesure exaspèrerait au dernier degré ce jeune homme, qui semblait ne connaître aucun frein, et amènerait immanquablement l'éclat qu'elle voulait éviter.

« Du reste, ajouta-t-elle, si la malheureuse passion qu'il a conçue pour vous est aussi tenace qu'elle est violente, je ne vois pas comment vous soustraire aux malheurs qu'elle vous présage, ma pauvre amie. »

La comtesse fut vivement blessée du calme avec lequel madame de Saint-Elme semblait prendre cette affaire; elle ne reconnaissait là ni son inquiète amitié ni sa tendre indulgence.

« Il est certain, dit-elle avec amertume,

que vous ne vous serez pas épuisée en efforts inutiles pour les détourner de moi, ces malheurs que vous prévoyez si sûrement.

— Ma chère Caroline, reprit madame de Saint-Elme, que vos torts ne vous rendent pas injuste....; rappelez-vous tout ce que j'ai dit pour vous détourner du malheureux projet dont la réussite fait aujourd'hui votre tourment. A présent je ne suis pas indifférente, je suis découragée. Je vois plus loin que vous; je vous vois sur le bord d'un abîme; je crains que le moindre effort de ma part, s'il est maladroit, ne vous y pousse. Voilà le secret du calme apparent qui vous blesse. Mais au lieu de m'accuser, Caroline..., continua-t-elle en faisant un effort sur elle-même, pourquoi ne songez-vous pas que c'est votre coquetterie..., oui! votre coquetterie seule qui a tout fait? Voilà ce que je voudrais vous voir et sentir et regretter.»

Des paroles sévères étaient chose si rare dans la bouche de la bonne et indulgente Mathilde, que celles-ci donnèrent à la jeune comtesse un sentiment plus intime de ses torts que tout ce qu'ils lui avaient déjà causé de chagrins; elle garda le silence, parut réfléchir profondément, et dit d'une voix basse et tristement résignée :

« Oui, vous avez raison ; c'est moi qui ai tout fait ; c'est ce fatal besoin de plaire et d'occuper.... Mais, mon Dieu, ajouta-t-elle plus faiblement, pendant que des larmes coulaient sur son visage altéré, comment tout cela finira-t-il ? »

Madame de Saint-Elme la serra dans ses bras, et, tout en embrassant avec la tendresse d'une mère ses joues et ses yeux humides :

« Courage ! » ne put-elle s'empêcher de lui dire; et puis tout-à-coup, comme si elle se repentait du mot qui lui était échappé ou qu'elle craignît d'en laisser

échapper d'autres, elle s'enfuit précipitamment, et laissa la comtesse livrée à ses réflexions et à la surprise que lui causait l'inexplicable conduite de son amie.

Elle était là, assise à cette même place où elle s'occupait si gaîment naguère du fatal complot contre le jeune étranger ; quinze jours avaient passé à peine, et sa joie était changée en une amère tristesse, en une inquiétude poignante ; elle était là, et sa tête, fatiguée du présent et de l'avenir, s'appuyait péniblement sur une de ses mains, lorsque la porte s'ouvrit et elle vit entrer Ernest.....

Il s'efforçait de paraître calme ; mais toute sa personne trahissait une agitation mal contenue.

« Pardon, madame, dit-il avant que la comtesse fût remise de l'émotion que lui avait causée sa présence inattendue...., pardon si je trouble votre solitude ; vous allez voir que cela en vaut la peine.... Je

vous avais bien dit que je saurais tout.... Vous aimez, madame! c'est très-bien..... Vous êtes aimée, cela va s'en dire....Vous avez engagé votre cœur, votre main: quoi de plus naturel?.... Il y a, de par le monde, un heureux personnage qui compte sur votre parole et s'endort chaque soir en souriant à une suite de jours heureux passés près de vous.... : quoi de plus simple et de plus doux que tout cela?...

— En vérité, monsieur, interrompit madame de Surville troublée, je trouve fort extraordinaire que vous vous permettiez.....

— Un moment, de grâce, madame, je n'ai pas tout dit. Je sais aussi qu'il existe de plus un pauvre jeune homme qui avait droit comme les autres à sa part de bonheur, qui méritait au moins qu'on ne dérangeât pas sa vie, si l'on ne pouvait rien pour sa félicité....; qui vlaait bien, ce me semble, qu'on songeât un instant à ce que

le cœur d'un homme peut renfermer de douleur et de passion, avant d'en faire le but d'un jeu cruel.

— Monsieur, ayez pitié de....

— Pitié! c'est ce que je disais, madame; il fallait avoir pitié de lui!.... Mais, non, celui-là, on l'a voué au malheur...; le doigt d'une coquette l'a désigné en souriant... : qu'il subisse sa destinée...; qu'il se taise...; qu'il s'en aille...; qu'il aille souffrir plus loin.... Cela trouble peut-être le bonheur, la vue du mal qu'on a fait..., qui sait? On est quelquefois si faible dans le monde! n'est-ce pas, madame?

— Vous m'accablez, monsieur, dit madame de Surville avec émotion; je puis avoir des torts avec vous, mais je ne mérite pas ces terribles paroles.

— Non, madame, vous ne les mériterez pas, en effet; car, moi, je ne suis pas ce pauvre et simple jeune homme qui sau-

rait souffrir et se taire. Je suis un être énergique et puissant de volonté au moins, qui veux diriger ma vie, même dans la carrière où l'on m'a fait entrer malgré moi.... Le rôle de victime ne me va pas et ne sera non plus le mien, je vous jure, ou d'autres le joueront avec moi.... Heureuse ou malheureuse, ma destinée sera mon ouvrage.... Bonheur ou malheur, c'est moi qui donnerai le signal qui devra l'attirer sur ma tête.... Ce ne sont pas là des mots; vous allez voir.... Je vous aime de toutes les forces de mon âme; ne semblerait-il pas que mon sort dût être entre vos mains et que je ne pusse faire autre chose que d'attendre à vos pieds, en suppliant, qu'il vous plût ordonner de mon avenir?... Non, non, il faut qu'il se décide, sinon comme je le souhaite, au moins *quand* je le veux, et je saurai peut-être aussi faire pencher la balance.....

— Mais, mon Dieu! que voulez-vous

dire? interrompit la comtesse le cœur serré d'une terreur instinctive.

— Que j'ai écrit à M. Edouard de Lucenay, et.....

— Grand Dieu! s'écria madame de Surville en pâlissant.

— N'est-ce pas ainsi qu'il s'appelle? » demanda le cruel jeune homme avec une froide ironie.

La comtesse laissa retomber sa tête sur sa main tremblante pour ne pas voir au moins la figure de son bourreau.

« Je lui ai donc écrit, reprit-il lentement, et voilà sa réponse. »

Madame de Surville prit la lettre sans prononcer un mot, et lut ce qui suit au milieu du nuage qui couvrait ses yeux :

« *A monsieur Ernest de Morans.*

» Je ne sais qui vous êtes, monsieur, ni » ce que vous me voulez; mais vous dites » que je suis un lâche si je n'arrive pas » le 15 à Cauteretz; j'y serai la veille....

» Si j'en crois de vagues expressions, je
» suis menacé dans ce que j'ai de plus cher
» au monde, l'amour de la femme adorée
» qui doit m'appartenir un jour.... Cela,
» monsieur, je ne le crois pas; et, quoi
» qu'il en puisse être, je vous défends de
» prononcer son nom....

» Vous exigez de mon honneur que je
» laisse ignorer *à tout le monde, sans ex-*
» *ception,* mon arrivée à Cauteretz.... J'y
» consens; non que je vous reconnaisse en
» aucune manière le droit d'influencer
» mes décisions à cet égard, mais parce
» que je veux savoir ce que j'ai *à faire*
» à Cauteretz avant que les êtres qui s'y
» intéressent à moi puissent concevoir
» de l'inquiétude de ma brusque arrivée.

» Je serai le 14, à deux heures au plus
» tard, à l'endroit où s'arrêtent les voitures;
» je vous y attendrai, puisque je ne sais où
» vous prendre; et alors malheur à vous....
» ou à moi, si ce que je soupçonne est vrai :

» il y a des biens qu'on ne peut perdre
» qu'avec la vie.

» Edouard DE LUCENAY. »

Madame de Surville laissa retomber sur ses genoux la main glacée qui tenait la fatale lettre, et demeura comme accablée sous le poids d'un malheur sans espoir.

« C'est aujourd'hui le 14, » dit Ernest.

Elle frissonna comme un mourant à qui l'on fait une dernière blessure, et ne répondit pas.

« J'ai mis à l'hôtel un billet pour M. Lucenay... : je l'y engage à passer ici.... Il est trop juste que vous le voyiez avant moi, madame... ; et, ajouta-t-il en tirant froidement sa montre, s'il est exact, il ne peut tarder à venir. »

La comtesse se leva, et, s'appuyant sur un meuble, car ses jambes la soutenaient à peine :

« Monsieur, dit-elle avec une résignation pleine de dignité, je n'ai plus rien à dire

sur une affaire où vous avez intéressé l'honneur de M. de Lucenay; il m'est trop cher pour le compromettre par un mot ou une supplication. Allez; faites ce que vous voudrez...; ma destinée suivra la sienne; dans cette conviction est tout mon courage : avec elle je n'en manquerai pas..... Maintenant laissez-moi, j'ai besoin d'être seule. »

Ernest obéit et se retira.

Dès qu'il fut parti, la malheureuse comtesse serra ses deux mains contre son front avec une inexprimable angoisse, et demeura livrée à l'une de ces tortures morales qu'on tenterait inutilement de décrire. A quoi bon l'essayer d'ailleurs? Ceux qui les ont éprouvées ne les oublient jamais; ceux qui ne les connaissent pas ne peuvent les comprendre.

Elle était là, depuis long-temps peut-être, accablée sous le poids d'une horrible souffrance, lorsqu'un bruit de pas pressés



se fit entendre, et la femme-de-chambre, ouvrant précipitamment la porte, annonça d'une voix troublée M. de Lucenay.

Son état expliquait l'émotion de la jeune fille : il était pâle et tremblant; ses traits étaient bouleversés par une violente agitation. La comtesse voulut se lever; mais elle retomba sur le sopha aussi pâle, aussi tremblante que lui, et ne put que tendre une main glacée qu'il prit dans les siennes sans savoir à peine ce qu'il faisait. Il s'assit près d'elle, car lui non plus ne pouvait plus se soutenir, et s'écria en regardant avec effroi ses traits décomposés :

« Mais, au nom du ciel, qu'est-il arrivé?... Caroline, est-ce que tu ne m'aimes plus ? »

Elle ne répondit qu'en se jetant dans ses bras.

« Eh bien! alors, dit-il en la serrant avec passion contre son cœur, qu'importe

le reste? il n'y a pas de malheur possible. »

Et la noble et belle figure d'Edouard n'exprima plus que la confiance, l'amour et le bonheur de se retrouver près d'elle.

La comtesse se recula doucement en arrière, et le regarda avec un sentiment profond de douleur et de regret déchirant, pendant que deux larmes silencieuses coulaient le long de ses joues décolorées; puis elle couvrit son visage de ses deux mains en s'écriant :

« Edouard, je suis bien coupable! »

Edouard tressaillit; il y eut un moment de silence....

« Mon amie, reprit-il enfin, quelque chose vous afflige et trouble vos idées. Vous n'êtes pas coupable, puisque vous m'aimez; vous ne l'êtes pas au moins du seul tort dont je ne pourrais vous absoudre; parlez-moi donc avec confiance, comme à votre plus tendre, à votre meilleur ami. »

La comtesse ne pouvait répondre à tant d'indulgence et d'amour que par une entière franchise; elle fit donc scrupuleusement le récit de ce qui s'était passé, et s'accusa de ses torts avec une profonde amertume. Plus d'une fois, au nom d'Ernest, le jeune homme rougit d'indignation et de colère; mais il sut se contenir, et écouta madame de Surville sans l'interrompre autrement que par des paroles d'encouragement et de pardon..... Où trouver la force de lui adresser des reproches, quand il présageait les suites fatales de l'imprudence qu'elle avait commise, et que cette imprudence il allait la payer de sa vie, lui, peut-être! Que faire autre chose alors que la regarder avec amour et la plaindre, en songeant à l'horrible malheur qui la menaçait? Il voulut lui en épargner au moins l'affreuse anxiété, et mit ses soins à détourner d'elle toute pensée sinistre. Ce fut donc avec un calme bien joué qu'il lui

dit en se levant, lorsqu'elle eut achevé son récit :

« Ce jeune homme m'aura écrit dans un moment d'exaltation qui aura fait place à des idées plus saines; il comprendra que ses prétentions doivent céder à notre tendresse mutuelle.

— Vous ne le connaissez pas, dit la comtesse avec effroi; il ne comprendra rien.

— Soyez sûre que si, » reprit tranquillement Edouard, tandis qu'une douleur poignante déchirait son âme; car cette femme si chérie, si adorée, il allait la quitter pour ne plus la revoir peut-être !...

« Vous sentez, mon amie, continua-t-il, qu'il n'est pas convenable que je l'attende ici; il sera plus traitable, d'ailleurs, lorsque nous serons seuls. Je vais me faire indiquer son logement; » et il fit un mouvement pour sortir.

La comtesse saisit son bras :

« Edouard, dit-elle d'une voix si basse et si tremblante qu'on l'entendait à peine..., n'y va pas, je t'en conjure ; il te tuerait! »

Le jeune homme tressaillit de l'accent qu'elle avait mis à ses paroles, puis il essaya de rire de ses craintes; mais un coup d'œil jeté sur le visage pâle et décomposé de madame de Surville lui en ôta le courage ; il sentit que tous ses efforts ne parviendraient pas à chasser du cœur de l'infortunée les craintes qui le déchiraient.

« Je ne puis me dispenser de le voir, reprit-il pourtant d'un ton qu'il s'efforçait de rendre calme ; mais je mettrai dans cette entrevue une extrême modération, et je vous promets d'être de retour avant une heure.

— Non, non, dit la comtesse d'une voix sombre, n'essayez pas de me tromper, vous ne pourriez y réussir.... Je vois, je

sais tout ce qui arrivera; je le connais, moi, cet homme, son inflexibilité, sa violence; et vous pouvez croire que moi, qui suis la cause de l'horrible malheur qui nous menace, je l'attendrai tranquillement!... Non.... non! allez le trouver...; faites ce qu'il vous plaira, je ne m'oppose à rien...; je subirai mon sort.

— Grand Dieu! que voulez-vous dire? vous m'épouvantez.

—Qu'il y a telles craintes, dit la comtesse avec égarement, qui ne peuvent laisser vivre une heure!.... Mais écoute, continua-t-elle rapidement et comme frappée d'une pensée subite qui colora son visage, pourquoi mourir quand nous sommes si jeunes, si heureux, quand nous nous aimons tant? pourquoi sacrifier notre vie, notre bonheur que nous pouvons encore sauver? Partons à l'instant même; quittons la France, allons vivre en Amérique, où tu voudras; partout où je serai ta

femme, je serai bien! Que t'importe ce qu'on pourra dire de toi dans un pays où tu ne reviendras plus, où sitôt l'on t'aura oublié!... Oh! dit-elle en joignant les mains avec force, pendant que ses yeux pleins d'une ardeur suppliante étaient fixés sur Edouard éperdu, sauve-moi la vie, je t'en conjure, cette vie que je dois passer près de toi; si tu savais comme j'y tiens!.... comme j'ai peur de mourir!... Et pourtant, non, je ne puis vivre si tu vas trouver cet homme; partons.... oh! partons....

— Vous aurez pourtant la bonté de nous attendre, dit une voix qui fit tressaillir Edouard et que la comtesse reconnut aussitôt pour celle d'Ernest.

— O mon Dieu, le voilà! » s'écria-t-elle au comble de l'effroi et en se jetant dans les bras d'Edouard comme pour le défendre.

Au même instant la porte s'ouvrit tout-à-fait, et elle vit entrer madame de Saint-

Elme donnant le bras à une fort jolie femme à la physionomie spirituelle, à la taille svelte et élégante.

« Ma sœur ! s'écria Edouard au comble de la surprise.

— Elle-même, mon ami, répondit la jeune dame d'une voix douce, mais un peu trop mâle sous ses vêtemens féminins ; votre sœur en personne, qui a voulu corriger votre Caroline du seul défaut qui vous alarmât pour l'avenir.... La leçon a été forte ; j'espère qu'elle me la pardonnera...... »

Et, s'avançant vers la comtesse immobile d'étonnement, elle l'embrassa avec autant de vivacité que de grâce.

Caroline rougit et fit un léger mouvement en arrière.

« Mais je ne suis plus *Ernest*, chère petite sœur, dit en riant la jeune femme, qui comprit ce mouvement. Il faut que vous me rendiez les priviléges d'une bonne et

tendre amie. Quelle frayeur je vous ai faite! et comme vous me détestiez, n'est-ce pas?.... Quant à monsieur mon frère, il ne voulait rien moins que mettre à mort son insolent rival, je suppose!

— Mais, demanda Edouard un peu revenu de sa surprise...., expliquez-moi....

— Je vous raconterai tout cela plus tard; laissez-moi m'assurer d'abord que madame de Surville ne m'en veut plus; et puis je me vanterai ensuite tout à mon aise d'avoir eu l'esprit de guérir une femme de sa coquetterie....

— Voyez un peu, dit tout-à-coup la comtesse, qui depuis un moment semblait réfléchir, combien il est facile de paraître amoureux quand on ne l'est pas! »

Il y eut un moment de silence; chacun se regardait.

« Allons, dit la jeune femme en passant sa main sur son front avec un désappointement comique, je pourrais bien avoir

ait un voyage inutile ; à vous Edouard la fin de la cure. Ce que l'adresse d'une femme n'a pu faire, peut-être l'amour d'un homme le fera.

# ANNA.

PAR

Mme MÉLANIE WALDOR.

# ANNA.

Sur la rive droite de la Sarine, petite rivière qui traverse, en se jouant au milieu des prairies et des vallons, une partie du canton de Fribourg, le village de Tavernel s'élève humble dans sa construction, gracieux et charmant par sa situation et l'air d'aisance qui règne autour de lui.

A un quart de lieue de ce village, un beau château à tourelles et à créneaux, bien noir, bien gothique, bâti du temps de Guillaume-Tell, et qui servit de refuge aux confédérés de cette époque, domine toute la contrée. On a pu le voir longtemps triste, dévasté, abandonné de ses maîtres, et livrant au lierre parasite ses hautes murailles et ses étroites fenêtres. L'herbe poussait alors entre chaque pavé des cours; les chaînes du pont-levis étaient rouillées; et sans une vieille femme qui habitait une petite chambre basse à l'entrée de la poterne, on n'aurait pas entendu d'autre voix que celle des hibous et du vent s'engouffrant dans les longs corridors. Elle était bien vieille, la pauvre Marthe; mais l'âge n'avait point courbé sa taille ni desséché son âme; et lorsqu'un voyageur s'arrêtait pour lui demander : « A qui ce château?... » elle ne manquait jamais de répondre : « Au comte Jules de Tavernel. » Et cependant le comte Jules de Tavernel

était mort depuis long-temps. Mais elle l'avait vu naître dans ce château, elle y avait guidé ses premiers pas, et son nom arrivait toujours de son cœur à ses lèvres ; puis une larme glissait entre ses rides, et l'on voyait que tout en elle était en harmonie avec l'abandon des lieux qu'elle n'avait pu se décider à quitter.

C'était en 1810, par un soir froid et pluvieux de novembre ; une 'chaise de poste venait de s'arrêter devant le château de Tavernel : le vent sifflait dans les arbres à moitié dépouillés de feuilles, et faisait crier la girouette sur son axe ; Marthe cherchait à rallumer son feu, sur lequel des gouttes de pluie tombaient çà et là, tandis qu'accroupie devant l'âtre, elle murmurait tour à tour une plainte ou un *ave :*

« Marthe ! Marthe ! criait-on en frappant à sa porte.

— Jésus mon Dieu ! qui m'appelle ? »

Et toute tremblante, elle se releva pour mieux écouter.

« Ouvrez donc, Marthe.

— Sainte Vierge! on dirait la voix du frère de mon maître; » et sa main défaillante tourna la clé dans la serrure; la porte roula sur ses gonds, et elle se trouva face à face avec un homme d'une taille moyenne et d'une physionomie sombre et hautaine.

« Jésus mon Dieu! le baron de Tavernel! monsieur le comte, veux-je dire. »

Un violent coup de vent éteignit sa lampe.

« Attendez, monseigneur, attendez; je vais ranimer le feu; entrez, entrez toujours. Mon Dieu, qui pouvait penser à vous, à l'heure qu'il est, par une si vilaine nuit, et depuis tant d'années que vous avez quitté le pays? Asseyez-vous, monsieur le bar...., monsieur le comte, veux-je dire; » et Marthe avançait son vieux fauteuil sale et délabré. Le foyer ne jetait qu'une faible clarté, malgré tous les efforts de la pauvre femme, et la tempête redoublait.

« Quel temps! murmura le comte de Tavernel en repoussant le fauteuil que venait de lui avancer Marthe. Ne sauriez-vous donc rallumer votre lampe? » Marthe essaya de nouveau; mais aucune flamme ne voulut sortir des tisons.

« Je préfère poursuivre mon chemin à rester dans cette obscurité, reprit le comte. Deux mots seulement. Je vais au village de Tavernel; la petite Anna est-elle toujours chez le vieux Sunder?

— Oui, bonne sainte Vierge, qu'elle y est toujours; où serait-elle donc, mon Dieu? Couchée entre son père et sa mère, pauvre petite, sous l'herbe du cimetière! Non, grâce au ciel, elle vit, et elle est belle comme sa mère.

— Assez, Marthe, assez; le froid me gagne ici; ouvrez et appelez le postillon.

— Monseigneur viendra-t-il visiter le château demain? La dévastation y entre de tous côtés; chaque chambre fait pitié à

voir, et mes soins ne peuvent suffirent à tout....

— Je ne sais; nous verrons : cela dépend de ce que me dira M. Sunder; mais j'entends les chevaux piaffer, le postillon s'impatiente. A revoir, vieille femme; il fera peut-être meilleur au presbytère, qu'au château de Tavernel. » La portière se referma sur lui, et les chevaux, excités par le fouet du postillon et le vent et la pluie, partirent au grand galop.

« Vieille femme! » murmura Marthe en poussant le verrou de sa porte; puis elle vint s'accroupir de nouveau devant son feu, prit un tison moins noir que les autres, et souffla de toute la force de ses poumons. « Voyez un peu s'il s'allumera, continua-t-elle en reprenant haleine; c'est comme un fait exprès; je n'aime pas à être sans lumière, et il faut que cela tombe un soir comme celui-ci.... Vieille femme! Il n'est pas vieux lui, et pourtant il a déjà un lourd poids sur sa

conscience; moi je puis aller partout tète haute, et mes cheveux blancs n'ont aucune souillure. Ah! voilà l'horloge. » Elle prêta l'oreille; le vent et la pluie firent silence, et elle put compter neuf heures à l'église d'un autre village, situé tout en face du château, de l'autre côté de la Sarine. « Neuf heures, répéta-t-elle en se laissant aller dans son vieux fauteuil; on sera couché chez M. le curé; c'est la bonne conscience qui fait le bon gîte, et il ne sera guère mieux là qu'ici. Que la Vierge me soit en aide! Mais il y a des instans où le vent souffle si triste et si lugubre que chacun de ses gémissemens semble le soupir d'une âme échappée à ce monde. Pauvre chère enfant! où voulait-il que tu fusses, mon Dieu? Que les saints et les anges veillent sur toi! car le bon curé n'est plus jeune, ni moi non plus. »

La tète de Marthe s'affaissa sur son sein, ses yeux se fermèrent, et elle s'endormit en murmurant les noms de Jules et

d'Anna; mais ses rêves agités lui montrèrent sans cesse le comte de Tavernel, son bien-aimé Jules, l'enfant qu'elle avait tant de fois bercé sur ses genoux, tantôt à l'autel près de sa jeune épouse, tantôt chassé du château de son père et n'emportant de lui que sa malédiction; puis elle le retrouvait immobile, sans voix, sans respiration, priant auprès du lit où venait d'expirer sa femme, et bientôt mourant lui-même et déclarant qu'il ne voulait pas d'autre tuteur à sa fille que le bon curé Sunder. « Anna avait deux ans alors, murmura Marthe en s'éveillant à demi; pauvre enfant! » Et la bonne vieille étendit ses bras comme pour saisir quelque chose; mais elle n'embrassa que le vide, et ses bras retombèrent pesamment à ses côtés. Elle était dans cet état inexplicable où l'on essaie en vain de séparer le passé du présent, la réalité de la fiction; où nos pensées, jetées dans d'autres régions, ne sont plus à nous et semblent

étrangères à la vie matérielle. Une terreur vague, et presque inconnue à l'âme de Marthe, fit battre violemment son cœur et couvrit ses yeux d'un voile plus épais; elle se leva et gagna péniblement son lit, où ses membres glacés furent long-temps à pouvoir se réchauffer. Le lendemain, au point du jour, elle mit ses habits du dimanche et se rendit à la cure du vieux Sunder : personne, si ce n'est la servante, n'était encore levé.

« C'est toi, Marthe? » et elle posa son balai pour lui tendre une main affectueuse. « Qui t'amène si matin? »

Marthe la regarda d'un air étonné, et Jeanne, se rapprochant d'elle, lui dit à voix basse : « Est-ce que tu saurais que monsieur le comte est ici?

— Eh! qui le saurait donc? Il a passé au château hier soir, au coup de neuf heures, par une pluie et un vent à faire croire que sa voiture verserait à tout bout de champ.

— Fallait voir l'étonnement de mon maître quand il l'a vu entrer dans sa chambre! Sa Bible lui en est tombée des mains, et les forces lui ont manqué pour se lever.

— Sais-tu ce qui le ramène au pays?

— Non pas précisément. Sur un signe de monsieur il m'a fallu me retirer, quoiqu'il fût plus que l'heure de lui faire sa tisane.

— Et où est-il, à présent?

— Mais là-haut, dans la chambre verte; il dort, je pense. Il était plus de minuit lorsqu'il a quitté mon maître. Ils ont eu une si longue conversation que j'ai cru que la nuit s'y passerait.

— Et Anna?....

— Oh! Anna dormait, la chère enfant; je ne l'ai même pas éveillée en ouvrant l'armoire qui est près de son lit pour en tirer des draps; car à onze heures monsieur a sonné pour me dire : Jeanne, monsieur le comte couche ici, préparez la chambre verte.

— Eh bien! tu as dû voir un peu à leurs mines ce qu'ils pouvaient se dire.

— Mais oui, un peu; je pense qu'ils parlaient de mademoiselle Anna : j'ai entendu prononcer son nom; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que mon maître avait l'air fort agité, et que l'oncle de mademoiselle n'avait pas l'air content.

— A-t-il demandé à la voir?...

— Je ne pense pas, car on m'aurait dit de l'éveiller.

— C'est pourtant sa nièce, la chair de sa chair, le sang de son sang; il faudrait qu'il n'eût pas d'âme pour n'être pas heureux de la revoir.

— C'est vrai, Marthe; elle est si jolie, si douce.

— Mon Dieu, Jeanne! s'il allait.... s'il était venu dans l'intention de la ramener avec lui?... M. Sunder a beau être son tuteur, ça n'empêche pas M. de Tavernel d'être son oncle, et un oncle, cela a des droits....

— Sainte Vierge! que dis-tu là? ça se

pourrait bien!.... Ah! ce serait le coup de la mort pour mon vieux maître; il n'a de joie dans ce monde à présent que par cette enfant....

— Et moi, Jeanne! moi qui retrouve en elle tous les traits de son père.... Mon Dieu! s'il fallait renoncer à la voir, je crois que j'aimerais tout autant.... » Ses larmes l'empêchèrent d'achever.

« Ah! j'entends marcher dans la chambre de monsieur; pauvre cher homme! voilà la première fois de sa vie qu'il se lève si tard..... Range-toi, Marthe, que j'achève de balayer dans ce coin. Tiens, voilà Anna qui descend l'escalier; je reconnais son petit pas : ouvre-lui la porte. »

La porte s'ouvrit, et une jeune enfant de douze ou treize ans se jeta dans les bras de la vieille femme, et colla ses lèvres roses à ses joues ridées. « Bon petit ange! disait Marthe en la serrant sur son cœur, que tous les saints te bénissent!

—Comme vous voilà faite, mademoiselle,

interrompit Jeanne en s'appuyant sur son balai; à peine si vous avez lacé votre corset et tressé vos cheveux. Savez-vous bien qu'il est arrivé de la compagnie cette nuit, et qu'il faut mettre votre jupe et votre corset des dimanches ?

— Qui donc est venu, chère bonne? demanda Anna en souriant; est-ce monsieur le curé de Planafaye?

— Non, mademoiselle, non, ce n'est pas M. le curé de Planafaye; c'est le maître de ce village.... un très-grand seigneur qui n'habite plus ce pays, mais qui y est venu pour vous voir ; et , pour tout dire enfin, c'est votre oncle, ma chère enfant.

— Mon oncle! répéta la jeune fille d'un air étonné; est-ce que j'ai un oncle?

— Sans doute, ma chère enfant, et c'est plutôt tant pis que tant mieux, murmura Marthe.

— Oui, c'est plutôt tant pis que tant mieux, répéta Jeanne en brossant avec

soin le grand fauteuil de velours cramoisi où le bon curé avait coutume de s'asseoir; allez vous habiller, Anna, allez, je vais monter vous aider, à moins que Marthe ne veuille bien y aller à ma place, car mon feu n'est pas encore allumé.

— Oh! oui, reprit Anna en sautant, Marthe m'habillera.

— Et tout aussi bien que personne, je m'en vante.

— Ne soyez pas long-temps, leur criait encore Jeanne lorsqu'elles atteignaient le haut de l'escalier.

Une heure après cette conversation, Anna ouvrit timidement la porte de la salle à manger, et ses joues devinrent toutes rouges quand elle vit que son tuteur et le comte de Tavernel étaient au moment de s'asseoir à table.

« Approche, mon enfant, dit le bon curé en lui tendant la main, tu es un peu en retard; mais je vois bien ce qui en

est cause, » ajouta-t-il en souriant avec bonté, tandis que ses yeux, pleins d'un tendre orgueil, parcouraient la jolie toilette de sa pupille.

« Anna de Tavernel, votre nièce, monsieur le comte ; » et le bon vieillard s'était incliné tenant d'une main la main de la jeune fille, et de l'autre la toque de velours noir dont il couvrait ses cheveux blancs. « Le frère de ton père, ton oncle, mon enfant, ajouta-t-il en se retournant vers elle; embrasse-le, Anna; » et comme elle hésitait et rougissait, le comte de Tavernel lui tendit la main en disant, d'une voix plus douce que de coutume : « Il ne faut pas trembler ainsi, petite; » puis il l'attira vers lui pour l'embrasser, mais sans effusion de cœur, sans rien qui révélât dans son regard un sentiment affectueux.

« Asseyez-vous près de moi, Anna, continua-t-il en prenant place à table; il ne faut pas avoir peur, petite: on vous a donc

dit du mal de moi, pour que vous ayez cet air triste et contraint? On a eu tort, car je suis disposé à vous rendre heureuse si vous vous montrez digne de l'intérêt que je prends à vous. Répondez, Anna, vous a-t-on dit du mal de moi?

— Jamais, monsieur, jamais, s'écria le curé, en achevant vite son bénédicité pour répondre avant Anna.

— Jamais? répéta le comte en fronçant le sourcil; au fait, ajouta-t-il, que pourrait-on dire? »

Le déjeûner commença grave et silencieux : Anna osait à peine soulever ses beaux yeux; le bon curé avait l'air inquiet; le comte de Tavernel les regardait avec une expression indéfinissable; et Jeanne semblait craindre de faire du bruit, même en marchant, car ses gros souliers, sous lesquels le plancher craquait toujours, s'y appuyaient alors avec tant de précaution qu'on les entendait à peine. Le silence est le résultat ordinaire de la crainte et de

l'embarras, et plus une situation est pénible, plus on fait, poussé par une volonté dont on ne se rend pas compte, tout ce qu'il faut pour la prolonger. Une égale méfiance se lisait sur ces trois visages si différens d'âge et d'expression; enfin, le comte se pencha vers l'oreille du vieux pasteur, et, sur un signe de ce dernier, Anna quitta la table, et sortit de la salle avec Jeanne, dont la curiosité allait croissant.

Quand la porte se fut refermée sur elles, le comte repoussa loin de lui son assiette, tordit sa serviette, la jeta sur le dossier de sa chaise, battit le plancher de son pied, et dit, du ton d'un homme qui veut en finir et ne sait comment s'y prendre :

« Il faut, monsieur Sunder, que nous reprenions la conversation d'hier soir, quelque désagréable qu'elle puisse être par momens pour vous ou pour moi.

— Je vous écoute, monsieur, répondit d'une voix calme le tuteur d'Anna.

— Je crois vous avoir dit quelles étaient

mes intentions à l'égard de ma nièce, si vous vouliez m'aider et seconder mes plans.

— Je ne vous ai pas bien compris, monsieur le comte; nous avons d'ailleurs plus parlé du passé que de l'avenir. Si vous avez songé qu'il est des fautes à réparer, si votre cœur s'est ému en faveur de l'orpheline, que Dieu en soit béni! c'est plus que je n'espérais.

— Quelle éducation Anna reçoit-elle chez vous? interrompit le comte de Tavernel en réprimant un mouvement d'impatience.

— Mais, une éducation toute chrétienne; elle est pieuse comme un ange.

— En ce cas, elle ne s'effraierait pas à l'idée d'aller, comme je vous le disais hier, terminer en France son éducation dans un couvent?

— A quoi bon? et qu'apprendrait-elle là de plus qu'ici?

— Mais elle apprendrait de bonne heure à se plier aux coutumes de la vie

religieuse. Vous n'ignorez pas quel fut le vœu de sa mère durant sa grossesse ?

— Oui, je sais qu'elle disait souvent, la respectable dame, que la religion est la seule consolation qu'une femme puisse opposer aux maux de cette vie, et qu'elle ajoutait : « Je te la donne, mon Dieu, si c'est une fille que je porte dans mon sein; je te la donne pour que tu lui sois plus charitable que les hommes, et que tu la rendes plus heureuse que sa pauvre mère! »

— Et ne voyez-vous pas, vous, ministre de Dieu, un saint engagement dans ces paroles, un vœu que la mort a rendu plus sacré? ne le voyez-vous pas, monsieur Sunder? et n'est-il pas temps de chercher à préparer les voies qui doivent conduire à son accomplissement?

— Oui et non, monsieur le comte : oui, si votre nièce a la vocation du cloître; non, si ses goûts ne sont pas d'accords avec les désirs de sa mère : car sa mère n'avait en vue que son bonheur, et

le bonheur n'est jamais là où il y a contrainte. »

L'oncle d'Anna réprima un sourire dédaigneux; ses traits portaient l'empreinte d'une habile dissimulation, fruit de l'étude bien plus encore que des années, car il avait à peine trente-six ans. « Vous avez là d'excellent vin, monsieur Sunder. » Il porta son verre à ses lèvres, le reposa aussitôt, et, d'une voix insouciante, il ajouta : « Il en sera ce que la petite voudra.

— Le cloître a ses douceurs, reprit le bon vieillard, mais il a aussi ses tourmens, et je n'ai jamais pu voir sans frémir ces jeunes filles qui, prêtes à consommer leur saint sacrifice, n'apportent souvent à Dieu qu'un cœur abîmé de douleur ou rempli d'une exaltation passagère.

— Mais il y a de saintes vocations; mais on peut les faire naître dans une âme jeune et sans passion : ne le pensez-vous pas, mon père? »

Le bon curé secoua sa tête blanchie, et fixa sur le comte un regard qui alla fouiller les plus intimes replis de cette âme si peu en harmonie avec la sienne. L'oncle d'Anna ne put échapper à sa conscience, et une légère rougeur passa sur ses joues brunes et pâles. « Après tout, dit-il en élevant un peu la voix, Anna est ma nièce, et je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas valoir l'autorité que le titre de son oncle me donne sur elle; je ne pense pas qu'elle fût méconnue par les lois comme elle l'est par vous.

— Vous vous trompez, monsieur; les lois m'ont revêtu du titre de son tuteur : qui dit tuteur dit père, et tous les droits sont de mon côté.

— Ce serait un point à discuter.

— Il en serait un autre, monsieur, qui pourrait alors l'être en même temps.

— Et lequel, je vous prie?

— Il s'agirait de savoir si la famille qui déshérite un enfant du bien paternel peut

et doit conserver des droits sur cet enfant.... Et dites-moi, je vous prie, continua le vénérable curé en s'animant de plus en plus, dites-moi, je vous prie, quelles sont les lois qui peuvent accorder à une famille qui rejette hors de sein son héritier le plus proche, le droit de venir se mêler plus tard d'une existence qu'elle a placée dès le berceau en dehors de la sienne!... Non monsieur, non, il n'y a pas de lois qui puissent se prêter à une telle injustice. Anna a bientôt treize ans, avez-vous songé à elle jusqu'à présent? avez-vous, depuis dix ans que vous habitez la France, écrit une seule fois pour vous informer d'elle? non, n'est-ce pas? Eh bien! auquel de nous appartient-elle? répondez.... et laissez parler votre conscience.

— Elle appartient à Dieu, » murmura le comte d'une voix sombre.

Les sons harmonieux d'un piano se firent entendre, vagues et mélancoliques comme une musique du ciel.

Le comte tressaillit involontairement... « Ne dirait-on pas, continua-t-il plus bas, que le piano de la mère d'Anna résonne, comme si une main invisible descendait d'en haut pour faire vibrer ses plus purs accords?

— C'est en effet le piano de la mère d'Anna, et c'est Anna qui sait en tirer les sons qui viennent de vous faire tressaillir.

— Anna! reprit le comte avec étonnement; mais qui a pu, dans un si petit village, lui donner un semblable talent?

— L'organiste de l'église principale de Fribourg. Il est venu se fixer ici pour soigner sa vieille mère pauvre et infirme; il a pris Anna en amitié, et depuis quatre ans il lui donne tous ses soins. Elle fait, comme vous voyez, la gloire de mon vieux toit; et lorsqu'elle chante, on dirait des accens célestes. Eh tenez, l'entendez-vous? »

Anna chantait en effet; sa voix, faible encore, avait des notes d'une pureté ravis-

sante, et son timbre argentin berçait et reposait l'âme.

« Vous lui donnez là une éducation plus mondaine que chrétienne, reprit son oncle avec une humeur mal déguisée sous un sourire moqueur; tous ces talens d'agrément ne conviennent guère à sa situation. J'aurais pu faire pour elle des sacrifices; j'aurais pu lui obtenir la riche abbaye de Saint-Gall, et lui assurer à la fois un rang et le repos du cloître; mais vous ne m'avez pas compris, ou plutôt vous ne voulez pas me comprendre.

— Si fait, monsieur le comte, je vous ai parfaitement compris. » Et le bon vieillard fixa de nouveau son regard scrutateur sur l'oncle de sa fille adoptive... Le comte repoussa brusquement son verre et se leva.

« Je n'ai pas eu l'intention de vous blesser en rien, monsieur, ajouta le digne ministre en se levant aussi.

— Et qui vous dit, monsieur, que vous m'ayez blessé en quelque chose? » répon-

dit avec une hauteur pleine d'ironie le comte de Tavernel.

Il y eut encore un de ces silences qui aigrissent plus qu'ils ne calment, et dont chaque minute augmente la gêne et la difficulté de la faire cesser. Un léger coup frappé à la porte vint les tirer d'embarras ; on l'entrouvrit à moitié, et un jeune homme de seize à dix-huit ans passa sa tête ronde et fraîche, en disant : « Pardon, monsieur le curé, mademoiselle Anna est-elle là ?

— Non, mon ami, elle est dans sa chambre ; que lui veux-tu ?

— Oh ! peu de chose, et cependant cela peut lui faire plaisir : on dansera demain soir de l'autre côté de la Sarine, au village de Planafaye, chez le vieux Mettro, qui marie sa fille ; il a choisi pour cela le jour de la fête de l'arc, et m'a chargé de venir dire à mademoiselle Anna que, pour peu que cela lui soit agréable, je viendrai la prendre demain matin à dix heures, si toutefois, monsieur le curé, il

n'y a pas d'empêchement de votre côté?

— Aucun, mon ami, tu peux venir demain à dix heures, pourvu que tu me promettes de la ramener le soir à neuf heures.

— Merci bien, monsieur Sunder, elle sera chez vous à cette heure-là, vous y pouvez compter. » Et le jeune homme salua d'un air gauche, mais satisfait. Il n'avait pas encore tiré la porte sur lui, que le comte de Tavernel demandait : « Quel est ce garçon?

—Le fils du maître d'école du village de Planafaye, un excellent jeune homme, Nicolas Burner.

— Et vous confiez Anna pour toute une journée à ce garçon? Mais Anna n'est plus un enfant, elle est même fort grande pour son âge.

—Êtes-vous donc devenu si ignorant de nos mœurs, monsieur le comte, que vous vous étonniez de me voir confier Anna à ce brave jeune homme? C'est une chose si simple, si habituelle ici, que personne n'y

fait attention... Je sais qu'en France il en est autrement, et que l'on surveille tous les pas, toutes les actions d'une jeune fille; en France, cela peut être nécessaire, ici cela ne l'est pas... Comptez-vous retourner en France, monsieur?

— Sans doute. Je ne suis venu ici que pour faire renouveler l'acte qui légalise mes droits de bourgeoisie secrète * et m'informer de la situation d'Anna. Après tout, comme je le disais, elle est ma nièce, je ne l'ai point oublié; je ne puis à présent déshériter mes enfans pour elle, mais je voulais lui assurer un avenir... Ce projet n'entre pas dans vos vues; n'en parlons plus... Vous avez sans doute de la fortune?

— Aucune, monsieur.

—Aucune; mais il règne autour de vous

* Tous les dix ans un Suisse est obligé de faire renouveler, s'il est loin de son pays, l'acte qui constate son existence, s'il veut conserver son titre de bourgeoisie, ou de bourgeoisie secrète ( c'est-à-dire de noblesse ).

un air d'aisance qui dément vos paroles.

— Ce que j'ai, je le tiens de la libéralité de mes paroissiens et non d'un patrimoine *.

— Ainsi tout meurt avez vous?

— Tout absolument.

— Et cette jeune fille que vous aimez tant ( un demi-sourire glissa entre ses lèvres ), elle restera sans appui, sans ressources ; y avez-vous quelquefois songé?

— Oui, monsieur le comte; chaque fois que je passe devant le château de son père ou que je regarde ce village, je me dis : « Dieu est juste, Dieu peut faire dévier la balance, mais il ne la renverse pas, et sa main, tôt ou tard, rétablit l'équilibre.

* En Suisse, les honoraires d'un curé n'ont rien de fixe ni d'arbitraire; mais il est d'usage que chaque famille lui donne trois francs par an si elle a lieu d'être contente de lui; il reçoit aussi ce qu'il y a de meilleur dans les fermes et les jardins de ses paroissiens, et, s'il est aimé d'eux, il peut vivre dans une grande aisance et beaucoup plus heureux que nos curés de campagnes.

— Dieu maudit l'enfant qui fut maudit par son père.

— Dieu pardonne, monsieur; les hommes seuls maudissent. » Et, repoussant tout-à-coup un paravent, il découvrit aux yeux du comte un tableau qui lui arracha un cri et le laissa muet et tremblant; mais il se remit bientôt, et dit d'une voix qu'il tâcha en vain de rendre plus assurée :

La ressemblance est frappante; depuis quand avez-vous ce tableau?

— Depuis la vente que vous fites faire de tous les meubles du château lorsque vous prîtes le parti de quitter le pays.

— C'est juste. Je croyais ce tableau entre les mains d'un Anglais.

— L'Anglais me l'a rendu, monsieur; il avait un noble cœur : il a compris que quelle que fût la beauté de cette peinture et l'argent qu'elle lui avait coûté, il a compris, dis-je, qu'il est des choses que l'argent ne saurait acheter et qu'il faut rendre sous peine d'être mal avec sa con-

science chaque fois qu'on les touche ou qu'on les regarde.... Ne le pensez-vous pas comme lui, monsieur le comte, et ne sentez-vous pas que ce tableau ne saurait produire sur des étrangers l'effet qu'il produit sur la fille de votre frère et sur vous?

— Sans doute, monsieur; mais j'aimais mon frère, et sa fille n'a pu en garder même un souvenir imparfait.... Que lui faisait ce tableau?... A quoi bon, d'ailleurs, faire revivre un passé pénible pour tous?...

— Vous aimiez votre frère!.... » La voix du bon curé était tremblante et sévère en répétant ces mots; elle s'adoucit en parlant d'Anna.... « Oh! que de fois la pauvre enfant ne vient-elle pas s'agenouiller devant ce tableau et demander à cette toile inanimée le souvenir du dernier baiser qu'elle ait reçu de sa mère, de ce baiser que l'amour maternel disputait à la mort! Vous l'avez connue, monsieur, cette jeune femme, cause innocente de tant de dou-

leur ; n'est-ce pas que cette scène de mort fut habilement retracée par ce jeune peintre, cet ami de votre frère, qui, pour lui créer, comme à lui, une fortune indépendante, travaillait à l'initier aux merveilles d'un art qui peut mettre, du moins, à l'abri des horreurs de la faim? »

Le comte de Tavernel paraissait soucieux et mal à l'aise; sa main, passée sous son gilet de velours, labourait sa poitrine, comme s'il avait voulu se débarrasser d'un fardeau ou faire naître une douleur physique à la place d'une douleur morale; ses yeux ne se levaient sur le tableau que pour se baisser aussitôt; ses traits se contractaient par momens, et le bon curé jetait sur lui de temps en temps un regard de pitié; enfin, il tira sa montre, la regarda attentivement comme un homme qui calcule, puis il dit : « Je n'ai plus qu'une demi-heure à rester ici; j'ai donné ordre au postillon d'atteler à midi : je voudrais voir Anna; faites-la descendre, je

vous prie, que je lui fasse mes adieux.

— Sainte Vierge! on va l'emmener, balbutia Marthe en entendant la voix du curé appeler Anna. N'y va pas, mon enfant, il va vouloir que tu nous quittes; Jeanne dit l'avoir entendu hier parler de couvent: bonté divine! comme si cette maison n'était pas aussi sanctifiée que n'importe quel couvent!

— Anna!... Anna!...

— J'y vais, mon père; » et la jeune fille, toute tremblante, mais habituée à obéir, s'élança hors de sa petite chambre.

« Ton oncle va partir, mon enfant, dit le vieillard en la voyant entrer; fais-lui tes adieux, à moins que tu ne préfères le suivre pour achever ton éducation dans un couvent et t'assurer par là ses bontés. Il te veut beaucoup de bien, ma fille; il faut lui en être reconnaissante. »

Il y avait dans le son de voix du vénérable Sunder une légère teinte d'amertume qui contrastait avec le calme et

la douceur habituelle de sa voix. Anna, tout enfant qu'elle était, s'en aperçut; son sein se gonfla, et de grosses larmes tombèrent sur ses joues; elle pressentait un malheur, et attachait sur son père adoptif des regards supplians.

« Rassurez-vous, Anna, je ne veux rien par la force; je vous laisse ici, puisque M. Sunder ne se sent pas le courage de renoncer au bonheur de vous avoir près de lui, pour vous assurer un meilleur avenir.... Mais M. Sunder est vieux, ajouta-t-il plus bas, en se penchant vers elle pour l'embrasser; ne l'oubliez pas si lui l'oublie, et ayez recours à moi, si, comme je l'espère et comme l'espérait votre mère, vous vous sentez appelée à la vie religieuse. »

La chaise de poste venait d'entrer dans la petite cour du presbytère; les adieux furent froids et contraints. Marthe, penchée à une fenêtre, faisait seule éclater sa joie : « Il part! il part! criait-elle à Jeanne,

qui le voyait tout aussi bien qu'elle, il part, et il ne l'emmène pas! »

Quand la chaise de poste fut hors de vue, et que le bruit des roues criant sur les cailloux mal en ordre du chemin ne s'entendit plus, Anna commença de respirer plus librement, et le bon curé passa sa main sur son front, comme quelqu'un qui vient de faire un mauvais rêve et qui est bien aise d'en être délivré.

« Embrasse-moi, Anna ; » et le vieillard pressa sur son cœur avec plus de tendresse que jamais l'enfant confié à ses soins, car il lui semblait qu'il avait manqué de la perdre, et qu'il se rattachait à elle par des liens encore plus forts que ceux qu'on avait essayé de briser... « Dis-moi, mon enfant, que tu n'abandonneras jamais celui qui t'a élevée, et que tu te trouves heureuse ici, dis-le-moi, Anna ; car, bien que je ne vive plus que par toi, ton bonheur doit toujours passer avant le mien : la vie s'en va pour moi, elle commence pour toi.

— Oh! mon père, mon bien-aimé père, disait Anna en baisant ses mains ridées et toutes tremblantes encore d'émotion, où pourrais-je vouloir être, si ce n'est ici? qu'ai-je besoin d'être dans un couvent pour m'instruire? n'êtes-vous pas habile dans toutes les sciences, et n'en sais-je pas déjà plus que beaucoup de mon âge n'en ont jamais appris? O mon père! gardez-moi près de vous, si vous voulez que je sois heureuse.

— Que Dieu m'accorde donc la grâce de vivre aussi long-temps que tu auras besoin de moi, ma fille, ma chère petite Anna, et qu'il verse sur toi toutes ses bénédictions, ainsi que je le fais, mon enfant; » et le vieillard posa ses mains sur la tête d'Anna, agenouillée devant lui; sa bouche murmura une ardente prière, et lorsqu'il abaissa sur la jeune fille ses yeux long-temps élevés vers le ciel, ils étaient encore tout humides de larmes.

Anna le quitta pour le laisser libre de vaquer à ses devoirs religieux; elle monta

dans sa petite chambre, et, se laissant aller à des réflexions bien différentes de celles qui l'avaient jusqu'alors préoccupée, elle chercha à se rendre compte du but de la visite de son oncle, du mystère qu'on lui avait fait de cet oncle, et du peu d'empressement qu'on avait toujours mis à répondre aux questions qu'elle faisait de temps à autre sur sa famille; sa jeune imagination se perdit en mille conjectures qui n'aboutirent qu'à lui laisser le sentiment vague, mais profond, qu'elle venait d'échapper à un danger; elle regarda avec amour tout ce qui l'entourait, comme si elle en prenait possession une seconde fois, et, le cœur plein d'une douce émotion, elle se mit à genoux, et remercia le ciel; puis ses larmes coulèrent en ajoutant : « Faites, mon Dieu, que mon vieux père vive aussi long-temps que moi... » Et lorsque Marthe poussa sa porte restée entr'ouverte, elle se releva le visage baigné de pleurs, mais le sourire sur les lèvres,

et courut se jeter dans ses bras. La bonne vieille, encore tout émue de crainte et de joie, s'assit et l'attira sur ses genoux en la caressant, comme si elle n'avait pas cessé d'être la petite fille d'un an si souvent bercée par elle.

« Parle-moi de mon oncle, Marthe, disait Anna en lui rendant ses caresses ; dis-moi pourquoi mon bon père ne m'en a jamais parlé ; à présent que je l'ai vu, je désire savoir beaucoup de choses, comme tu penses bien ; Marthe, ma bonne amie, dis-moi s'il m'aime et s'il a vraiment la pensée de s'occuper de mon bonheur ?.... Je ne sais trop d'où cela vient ; mais je ne le crois pas, et je me sens une défiance de lui qui sans doute est une grande faute envers Dieu, car enfin il est mon oncle.

— Ne vous occupez pas de cela, reprit la vieille Marthe ; à votre âge, mon enfant, il est des choses que l'on ne doit pas chercher à savoir.

— Ah ! voilà que tu parles comme mon

tuteur. Eh bien, ajouta-t-elle après un moment de réflexion, dis-moi seulement pourquoi Jeanne, en parlant de mon oncle, disait : « C'est le maître de ce village. »

— Parce qu'il est à lui, mon enfant.

— Alors mon père avait aussi un village à lui, puisqu'il était son frère; est-ce celui de Planafaye? Je le voudrais; il est si joli et il y a tant de belles prairies tout autour!

— Non, Anna, non; ton père n'avait pas d'autre village à lui que celui de Tavernel.

— Comment donc est-il à mon oncle, au lieu d'être à moi, Marthe?» Et comme Marthe ne répondait pas, elle reprit : « Tu connais la fille du pauvre charpentier Muller? eh bien! il est mort, sa femme est morte, et Jenny a eu le chalet et tout ce qui en dépendait; pourtant elle avait un oncle.

— Jenny avait vingt-deux ans, Anna, interrompit Marthe en étouffant un soupir; elle était majeure....

— C'est donc parce que je suis encore une enfant, que je n'ai rien à moi, Marthe ?

— Oui, ma fille, oui, c'est pour cela. Mais que te manque-t-il? n'as-tu pas tout ce qu'a M. Sunder?

— Oh ! oui, Marthe, et je ne désire rien ; mais ne penses-tu pas que je suis d'âge à sentir tout le bonheur de m'entourer des objets qui ont appartenu à mon père, à ma mère ?.... O Marthe! combien j'aurais aimé ma mère, et que toutes mes compagnes sont heureuses! elles ont une mère ; elles s'endorment avec sa bénédiction, elles s'éveillent sous ses baisers. Parle-moi de ma mère, Marthe, parle-m'en, je t'en prie. »

Marthe soupira profondément ; elle aurait trouvé un grand charme à parler des temps passés, à revenir sur des événemens dans lesquels elle avait joué un rôle plus ou moins actif; mais Marthe était une digne femme, qui comprenait tout le

danger qu'il y a à verser dans une âme à peine ouverte à la vie des semences de haine et de douleur; elle respectait cette riante époque de notre existence, la seule, hélas! qui ne soit pas flétrie par la méfiance ou la crainte, et, repoussant doucement Anna, elle se leva, s'approcha de la fenêtre, et remarqua que le ciel était rouge à l'horizon, ce qui était un signe certain qu'il ferait beau le lendemain; puis elle parla de la noce de la fille du vieux Mettro, de la fête qui aurait lieu chez lui, et de l'invitation que Nicolas Burner était venu faire dès le matin. Les beaux yeux d'Anna brillèrent de joie à cette nouvelle, et, tout entière à la mobilité de son âge, elle courut à sa petite armoire et se mit à étaler sur son lit ses jupes, ses corsets, ses coiffes à dentelles noires, puis elle appela Marthe pour lui demander conseil et savoir si le rouge devait l'emporter sur le bleu ou le bleu sur le rouge, et Marthe décida cette grave

question en donnant la préférence au rouge. « Heureux âge! pensait-elle, une robe, une fête, et tout s'oublie, et la peine n'entre jamais assez avant dans le cœur pour y rester; heureux âge! dont on ne sent tout le bonheur que lorsqu'il est passé et que rien ne peut nous le rendre. » Elle embrassa son Anna, descendit pesamment les marches de l'escalier, dit adieu à Jeanne, et retourna au château de Tavernel filer sa quenouille et parcourir de long en large ses longues salles désertes.

Il fit beau le lendemain, comme Marthe l'avait prévu. Anna s'éveilla avec le jour, et si le souvenir de la veille vint obscurcir encore son joli front, cette sensation fut si passagère qu'elle ne troubla pas les rêves de bonheur qu'elle formait par avance, rêves toujours plus doux que la réalité.

A dix heures du matin, Nicolas, fidèle à sa promesse, vint la chercher. « Aies-en

grand soin, disait le vieillard en les voyant s'éloigner, et ramène-la-moi à neuf heures. — Oui, oui, à neuf heures! crièrent à la fois les deux jeunes gens ; et, sautant dans le petit bateau, Nicolas frappa l'onde de ses rames et eut bientôt gagné le bord. Nicolas était un brave et loyal garçon, un Suisse dans toute la pureté de son origine, n'ayant encore fait qu'un seul serment, celui qui rattache l'homme à son pays et perpétue à jamais le serment de Guillaume-Tell*. Son âme ardente, mais pure comme l'âme d'un enfant, n'avait qu'une seule pensée, Anna, toujours Anna; jamais le mot amour n'était sorti de ses lèvres, mais il était dans ses yeux,

* On choisit pour la cérémonie du serment le jour de la première communion des jeunes garçons ; elle a lieu d'ordinaire lorsqu'ils atteignent l'âge de quatorze ans. Après avoir reçu leurs armes de la main des jeunes filles en habits de fête, ils jurent fidélité à la terre natale et font serment de ne jamais se laisser asservir. A dater de ce jour, ils font l'exercice

dans sa voix, dans ses moindres mouvemens, et tout le monde, à l'exception d'Anna et du bon curé, se disait : « Nicolas porte ses vues bien haut. » Pauvre Nicolas! il n'avait jamais songé à la naissance d'Anna ; il croyait l'aimer comme une sœur, et, à ses yeux, tous les hommes étaient égaux : « car, disait-il souvent, tous sont enfans de Dieu et tous retournent à Dieu. »

Les nuages brumeux du ciel de novembre avaient fait place à une atmosphère plus pure : le gazon n'était plus humide, et une foule joyeuse circulait le long des prairies et se dirigeait en chantant vers le village de Planafaye, qui n'était séparé du vieux château de Tavernel que par la Sa-

quatre fois par an, aux quatre grandes fêtes de l'année. Les fils des familles riches forment la cavalerie et fournissent des chevaux tout équipés. L'enfant de quatorze ans qui a prêté le serment n'est plus considéré comme un enfant, et l'on voit dans les plus pauvres habitations des armes placées au-dessus de son lit.

rine, aux flots rapides et transparens; le soleil dorait la cime vacillante des peupliers et l'onde où leurs ombres se reflétaient. L'air était doux; le rouge-gorge chantait, et le bruit éloigné des cascades, roulant de ravins en ravins, mourait et renaissait en suivant les détours des prairies. Filles et garçons, bras dessus, bras dessous, causant tout bas, sans que personne songeât à y trouver à redire, couraient en froissant sous leurs pieds agiles les feuilles jaunes et sèches que le vent faisait tomber; ils échangeaient un regard, un serrement de main, et quelquefois, ralentissant leurs pas, mêlaient leurs âmes dans un baiser. Heureux temps! heureuse Suisse! pays où l'amour est chose aussi sacrée que l'honneur; où la bouche ne ment pas, quand elle dit : *Je t'aime;* où le serment faussé imprime à l'homme une flétrissure morale, qui laisse à sa réputation une empreinte semblable à celle que laisse le fer chaud sur l'épaule d'un

criminel; heureuse Suisse! où l'homme apprend dès l'adolescence que si l'amour épure l'âme, l'intrigue la fane et la dessèche. Là, point de ces ridicules convenances, qui, loin d'être un frein, sont la source de tant d'égaremens; point de ces semblans de vertus qui prêtent au vice un masque, que l'or ou l'adresse attache plus ou moins bien; point de ces ingénieux bons mots, avec lesquels on peut en riant écraser sous ses pieds la femme qu'on n'aime plus, ou l'ami qu'on trahit; point de propos moqueurs pour la jeune fille dont tout le crime fut d'avoir foi dans les sermens d'un homme; point d'amères railleries ou d'insultante pitié attachées à ce qu'en France on appelle son déshonneur; car le déshonneur est pour l'homme qui séduit et trompe, et non pour la femme qui croit et succombe *.

* En Suisse, toute jeune fille qui devient enceinte a droit d'exiger le mariage si, lorsque le curé lui apporte l'Évangile durant les douleurs de l'enfante-

Anna et le fils du maître d'école approchaient de Planafaye; Anna se plaignait de ne plus trouver de fleurs, et Nicolas cherchait des yeux une marguerite, une scabieuse, sans pouvoir distinguer autre chose dans l'herbe que des touffes de mousse et les feuilles rouges et jaunies dont elle était jonchée sur les bords de la Sarine. Pour une fleur, il eût donné son plus cher trésor, son Horace, aux pages usées et barbouillées d'encre, puisque Anna avait dit : « Je voudrais trouver une fleur. »

Nicolas Burner passait dans le pays pour un savant, car il devait à son vieux père, digne homme s'il en fut, une instruction bien au-dessus de son âge, jointe à un

ment, elle peut affirmer sur la foi du serment qu'elle fut séduite et nommer son séducteur; si celui-ci se refuse à l'épouser, ses biens sont confisqués, moitié au profit de l'enfant, moitié au profit de ses plus proches parens ou des pauvres, et il est banni du pays.

amour plein de vénération pour tout ce qui avait rapport aux Grecs et aux Romains, amour qui s'étendait jusqu'aux fables de la mythologie; il savait par cœur les métamorphoses d'Ovide, et, si ce n'eût été la crainte de pêcher, il aurait mêlé dans son cœur tant de belles et incompréhensibles choses aux merveilles non moins belles et souvent non moins incompréhensibles de la Bible.... Mais le bon Sunder disait : « Il n'y a qu'un Dieu de vérité; tout le reste n'est que mensonges et vains amusemens de l'imagination ; » et Nicolas Burner inclinait sa jeune tête devant les cheveux blancs du vieillard, et répétait : « Il n'y a qu'un Dieu de vérité. »

Il y avait à peine un an que Nicolas Burner donnait des leçons d'histoire et de géographie à la jeune fille qui s'appuyait sur son bras, plus occupée de la fête qu'elle allait rejoindre que des héros de l'antiquité, dont il ne manquait jamais de lui parler, même dans leurs plus

joyeux entretiens, et cependant elle en savait déjà plus qu'une jeune fille n'en sait d'ordinaire, et pouvait raconter, sans se tromper de date, les batailles les plus fameuses de son pays et les actions les plus remarquables des peuples et des rois; aussi ne parlait-on d'elle qu'avec admiration chez le vieux Sunder et dans la famille de Nicolas Burner.

« Oh! que de monde! s'écria Anna en battant des mains.

— Oui, vraiment, et nous arrivons au bon moment; on va commencer la fête de l'arc. » En disant ces mots, les yeux du jeune homme brillaient d'un feu plus vif, et sa voix douce et harmonieuse, lorsqu'il parlait à Anna, devenait plus forte et plus mâle. Ils entraient au village de Planafaye; la grande place du marché était couverte d'une foule nombreuse de vieillards, de femmes et d'enfans, tandis qu'une centaine de jeunes gens, rassemblés autour d'un grand mât, mesuraient de l'œil

la distance qui séparait de leurs flèches un pauvre petit oiseau, dont les ailes, attachées à la cime du peuplier, battaient l'une contre l'autre en signe de détresse. Le cercle s'élargit peu à peu, les femmes et les enfans se groupèrent çà et là dans une curieuse attente, et les vieillards donnèrent le signal.... Un grand nombre de flèches fendirent l'air; aucune n'atteignit l'oiseau, mais toutes passèrent à peu de distance de lui.... C'était une douce colombe toute palpitante d'effroi, sentant par instinct que la mort passait sur sa tête à chaque sifflement que faisait une flèche, hérissant ses plumes comme pour se faire un rempart, et demandant à ses ailes de l'emporter bien loin.

« A toi, Nicolas Burner! crièrent les vieillards; tu es en grande réputation dans l'art de tirer une flèche; à toi! Tu embrasseras la femme que tu aimeras le mieux, et la mariée te donnera le prix. »

Nicolas retira doucement le bras d'Anna

passé sous le sien, s'approcha du vieillard qui lui tendait son arc, l'examina attentivement, fit résonner sa corde, choisit une flèche, la fixa dessus à plusieurs reprises, mesura long-temps de l'œil la distance, recula trois pas, ramena fortement à lui son bras droit, et la corde vibra au milieu d'un profond silence, et la flèche, traversant l'air, vint s'arrêter dans les flancs de l'oiseau. Mille cris joyeux, mille bravos confondus en un seul, s'élevèrent alors autour du vainqueur.

« Pauvre petit! » disait Anna en essuyant une larme; car elle assistait pour la première fois à la fête de l'arc, et son jeune cœur ne comprenait pas une joie mêlée de sang.

« Bien visé, Burner! bien tiré, mon garçon! disaient les vieillards : à toi le prix et le baiser! »

Tous les regards des jeunes filles se tournèrent vers Nicolas, et plus d'une voix murmura bien bas : « Sera-ce moi? » Nicolas, la rougeur sur le front

et la joie dans le cœur, ne voyait rien qu'Anna. Il se dirigea du côté où il l'avait laissée, et, le sourire sur les lèvres, le triomphe dans les yeux, il s'approcha d'elle pour l'embrasser; mais Anna se recula, et, d'une voix pleine de reproche, elle lui dit : « Je ne puis recevoir ce baiser-là, monsieur Burner, il est le prix du sang; » puis elle ajouta en levant ses yeux pleins de larmes : « Quel mal vous avait-il fait, ce pauvre petit oiseau ? Voyez, il n'est pas mort encore, il se débat toujours; ah! c'est affreux! » et elle cacha sa jolie tête dans ses mains.

« *Monsieur Burner*, répétait machinalement le pauvre Nicolas, les bras pendans et les pieds fixés en terre, comme si les paroles d'Anna venaient de suspendre le cours de son sang; *monsieur Burner*. Mon Dieu! ne suis-je plus Nicolas? voilà la première fois que vous m'appelez *monsieur Burner*.

— Elle ne veut pas se laisser embras-

ser, chuchotaient les jeunes filles en avançant la tête d'un air moitié curieux, moitié ironique; elle veut tenir son rang : c'est bien fait.

— A toi le prix ! Nicolas, » crièrent encore les vieillards; mais le jeune homme ne bougea pas.... « Voilà la mariée. » Ces mots, répétés de toutes parts, arrivèrent jusqu'à lui sans qu'il changeât d'attitude... « Allez donc, Nicolas, dit enfin Anna en posant sa petite main sur son bras; allez, on vous appelle... »

Nicolas tressaillit; le sang reflua de son cœur à ses joues, et il s'avança vers la mariée; mais, à son maintien gauche et trouble, un étranger aurait eu de la peine à croire qu'il venait de remporter le prix. Il était là immobile, tenant languissamment la couronne de lierre qu'il venait de recevoir, et ne répondant aux félicitations dont il était l'objet que par des mots sans suite et de profonds soupirs.

«Voyons,» dit Anna, en s'approchant de

lui ; et sa petite main s'empara de la couronne qu'il tenait.

« Ah ! que vous êtes bonne, mademoiselle ! » s'écria-t-il ; et ses yeux brillèrent de nouveau, et la joie reparut dans ses traits.

« Je vous ai fait de la peine, ajouta-t-elle en roulant une feuille sous ses doigts ; j'en ai du regret, n'y pensez plus ; je suis un enfant : je n'ai pas calculé que vous aviez été forcé d'agir ainsi. Et puis, la chasse donne l'habitude de tuer, et vous chassez souvent : c'est l'usage dans nos montagnes, et j'ai tort d'y vouloir trouver à redire.

— Oh ! mademoiselle, je ne chasserai plus si cela vous semble une chose barbare ; et, pour ce qui est du jeu de l'arc, je puis vous promettre que je ne toucherai plutôt jamais à une flèche que de la diriger contre un petit oiseau qui, dans le fait, n'a même pas ses ailes pour défense. Je comprends à présent qu'il y a de la barbarie à cela.... Pourtant, ajouta-t-il un

moment après, les héros de l'antiquité avaient des jeux bien plus barbares encore... » Anna sourit : elle savait par expérience qu'une fois la conversation mise sur ce sujet, il était difficile de lui faire prendre une autre direction.....

« En route, jeunes gens, en route...... » Et le bruit des cloches, des violons, des clarinettes et des vezes, annonça que la noce se dirigeait du côté de l'église. Le vieux Mettro était protestant, il avait élevé sa fille dans cette religion ; elle épousait un catholique, et le même temple réunissait dans la plus parfaite harmonie protestans et catholiques *.

La cérémonie s'acheva dans un pieux

* Ces deux cultes ont en Suisse des droits également établis, également observés ; la même église sert à leurs cérémonies religieuses ; elles ont lieu l'une après l'autre ; et lorsque le prêtre catholique a officié un dimanche le premier, c'est au ministre protestant à officier à son tour le premier le dimanche suivant, et jamais cette coutume n'a amené ni débats ni rivalité.

recueillement, et les jeunes mariés descendirent gaîment les marches de l'église sans rencontrer autour d'eux le triste aspect de la misère qui demande à la richesse un peu de son superflu, sans voir aucune figure hâve et décharnée s'élever comme une ombre derrière leurs joyeuses figures. « Dieu les bénisse! » criait-on de toutes parts; et la noce marchait riante et folâtre, sans qu'aucun haillon vînt faire honte à ses brillans vêtemens de fête, sans qu'une voix brève et sourde vînt jeter au milieu de la foule ces mots affreux que l'on entend si souvent en France et qui glacent le sang : *J'ai faim*. Ah! c'est qu'en Suisse il n'y a point de mendians, point de familles qui meurent de besoin à la porte de riches hôtels....; et pourtant, ce n'est pas en élevant de ces maisons de réclusion où l'on exploite la mince nourriture du pauvre, en mêlant aux privations de tout genre la pire de toutes, celle de la liberté; ce n'est pas en ayant recours à de semblables moyens que

la Suisse est arrivée à ne pas avoir de mendians *: elle a fait ce que notre nation, si brillante, mais trop superficielle, n'a pas encore su faire : elle a assuré des moyens d'existence à tous ses enfans, au lieu de les marquer au front d'un sceau d'infâmie; car qui dit mendiant, en France, à Paris surtout, dit un être sans appui, sans aucun droit au pacte social, un être à part,

* Chaque commune est obligée de prendre soin de ses pauvres : de les loger, de les nourrir, de les vêtir, s'ils sont hors d'état de travailler, et de leur fournir les moyens de gagner leur vie eux-mêmes s'ils en ont la force. Le Suisse qui s'absente de son pays, s'il y revient, fût-ce au bout de trente ans, a droit, de quelque classe qu'il soit, s'il a eu soin de faire renouveler tous les dix ans son acte d'existence, à deux arpens de terre non défrichés, auxquels les habitans du canton sont tenus de travailler chacun un jour par semaine, en lui fournissant toutes les semences qui lui sont nécessaires; les riches mêmes ne sont pas exempts de cette corvée; mais ils la rachètent en fournissant une vache pleine, un porc, des poules, la charpente du chalet et les instrumens aratoires.

dont on peut au besoin détruire le seul bonheur qu'il ait reçu du ciel, une famille pour l'aimer et l'aider à souffrir, un air libre et pur pour ranimer ses forces et soutenir son courage!.... Et cela, parce que sa misère importune le riche et trouble l'ordre public, et qu'il est plus facile d'étouffer sous les verroux ses cris et ses malédictions, que de remonter à la source du mal.

En Suisse, le soleil réchauffe sous ses rayons le riche et le pauvre, sans que, pour assurer le repos du premier et *l'ordre public*, on ait jamais songé à parquer de force, dans un même espace, une foule de malheureux auxquels l'on trouve moyen de faire regretter jusqu'au grenier où ils mouraient de faim!

Elle revenait donc joyeuse et bruyante cette noce, que des souvenirs trop récens*

* J'ai été témoin, il y a environ un mois, de scènes si affligeantes et si indignes d'une nation qui devrait sous tous les rapports marcher à la tête des autres

m'ont fait abandonner; elle revenait, par les champs et les prés, jusqu'à la maison du vieux Mettro, située à quelque distance du village, et le ciel, si beau le matin, se couvrait d'épais nuages, et la pluie fine et pressée tombait comme une gaze humide sur les cheveux et les rubans de toutes couleurs qui s'enlaçaient autour de leurs tresses brunes ou blondes. Comme elles couraient ces pauvres jeunes filles, pour échapper plus vite à cette pluie malencontreuse et mettre à l'abri leurs rubans et leurs dentelles! Enfin, la noce entière entre en désordre dans la grange du père de Nicolas Burner; on entoure la mariée; on détache de son front le voile et la couronne nuptiale; on essuie ses longs cheveux noirs et son cou mal garanti par la dentelle qui le couvre, et les jeunes gens, riant de sa petite mine attristée,

nations, que je me suis promis de faire un ouvrage entièrement consacré aux maisons de réclusion et de mendicité.

s'asseyent gaîment autour des tables couvertes déjà d'une foule de mets : chacun d'eux a soin de garder près de sa place une place vide pour l'amie de son cœur ou pour celle qu'il pense pouvoir le devenir. Le vieux maître d'école a prêté sa grange à son voisin Mettro; il y a fait porter les tables et les bancs de sa classe, et, de peur que le vent déjà froid de novembre ne se glisse à travers les planches mal jointes qui la ferment d'un côté, il a pris soin de les faire revêtir de paille ; et, quoiqu'il fasse jour encore, on dîne à la lueur de cinq ou six flambeaux de résine. Le repas fini, les tables sont enlevées en un instant, et la salle à manger devient une vaste salle de bal. La musique donne le signal ; dix couples s'élancent en tournant avec la rapidité de l'éclair ou la molle langueur de la volupté; dix autres leur succèdent.... C'est la valse, la valse enivrante que nos mœurs ont souvent essayé de bannir de nos fêtes, et

qui n'a jamais fait naître en Suisse le moindre danger ou la moindre crainte... Et cependant les jeunes filles ne sont pas toujours là sous les yeux de leurs mères, et leur costume cache à peine leur sein et leurs jambes.... Qui donc fait le danger, qui donc fait le crime? l'éducation première que l'homme reçoit, le peu de loyauté qu'il garde en son âme, le peu de foi qu'il accorde à son Dieu, la certitude d'être applaudi s'il perd de réputation, en l'affichant chaque soir, la femme imprudente ou la jeune fille ignorante qui, penchée sur son sein, aspire à la fois le parfum des fleurs, l'harmonie de la musique et le poison de la volupté.

Anna valsait avec le jeune Burner; ses petits pieds, chaussés dans d'étroits souliers de daim, volaient plutôt qu'ils ne se posaient sur le terrain souvent inégal qu'ils parcouraient et que l'œil de Nicolas ne quittait pas, afin de lui éviter le moindre choc. Fatiguée, mais heureuse d'être

proclamée la meilleure valseuse, elle, encore enfant, elle, qui se trouvait pour la première fois à une si belle fête, Anna tournait, tournait toujours.... ses longues tresses, en flottant au hasard, traçaient un cercle mouvant autour d'elle ; son teint, animé des plus vives couleurs, donnait à ses yeux noirs plus d'expression ; sa bouche, légèrement entr'ouverte, souriait à la danse, au bonheur : tout en elle était grâce, innocence, séduction....

« Qu'elle est jolie! répétaient les jeunes garçons en suivant des yeux tous ses mouvemens; que Nicolas est heureux!

— Et pourtant il ne doit pas songer à l'avoir pour femme, reprit un vieillard en hochant la tête ; elle a beau être reniée par sa famille, elle n'en est pas moins du sang des Tavernel, et, quelque simples que soient ses manières et son costume, elle a dans toute sa personne, malgré son jeune âge, un air de dignité qui dit assez ce qu'elle est.

— Place! place! crie Nicolas, en mesurant rapidement l'espace que les vieillards et les curieux envahissaient de plus en plus; place! place! » Et la balle qui bondit et roule n'est pas plus rapide.... ils sont déjà à l'autre bout de la salle; l'œil a peine à les suivre; il se trouble, il s'égare : on éprouve à les voir une espèce de vertige... Mais Anna s'arrête; sa tête se penche sur l'épaule du jeune Burner; un cri douloureux lui échappe, elle a senti son pied tourner et le nerf tressaillir; l'engourdissement succède à la douleur aiguë qui vient de fermer ses yeux et de couvrir ses joues de pâleur; elle veut sourire et poser son pied par terre, un second cri lui échappe, et Nicolas l'enlève dans ses bras, la presse sur son sein, et, pour la première fois, l'appelle son Anna. Toute la fête est suspendue; on quitte en désordre la grange du vieux Burner, on se dirige vers le village. Anna, toujours portée par Nicolas, qui, dans son trouble, ne sait

plus si son cœur bat d'inquiétude ou de bonheur, est conduite chez le curé de Planafaye; on s'empresse autour d'elle, on lui fait respirer des sels; et la pauvre enfant, pâle et languissante, demande avec instance qu'on la ramène chez elle.

« Que dira M. Sunder? murmure Nicolas en joignant les mains avec angoisse; il me l'avait confiée, il l'attend à neuf heures!... Que faire, bon Dieu?

—Partir! s'écrie Anna, dont les joues se colorent au souvenir de son vénérable tuteur, partir, sans attendre un moment de plus! Je pense pouvoir marcher à présent; je m'appuierai sur un bras, nous irons doucement : voyez plutôt... » Elle s'est levée à demi de son fauteuil; mais son pied ne peut poser sur le plancher, elle retombe en étouffant un second gémissement. On s'aperçoit alors combien sa jambe est enflée, et les vieillards déclarent d'une commune voix que Marthe, si experte dans la science des plantes et

des maux qu'elles peuvent soulager, doit être consultée sans retard.

La Sarine sépare seule le village de Planafaye du château de Tavernel. Nicolas s'offre à transporter la jeune orpheline dans une barque, et à la conduire près de Marthe; puis il se rendra chez le bon Sunder; il le préparera à cette triste nouvelle; il l'amènera vers Anna, qui sera peut-être en état de retourner chez lui le lendemain ou le surlendemain. Anna sourit à ce projet; elle a toute confiance dans la vieille Marthe, qui lui a servi de mère; elle remercie tous ceux qui l'entourent; elle embrasse la jeune mariée, et d'un regard implore le secours de Nicolas. Il est près d'elle, attentif et tremblant; ses mains, fortes et nerveuses, osent à peine toucher le corps frêle et souple qui s'abandonne à lui, et lorsque le bras de la jeune fille s'arrondit et se presse autour de son cou, sa vue se trouble, son cœur bat à se briser, et les

bras vigoureux sur lesquels elle repose, tremblent sous son léger poids, comme l'arbuste sous l'oiseau.

La rivière coule au bas de la maison du curé de Planafaye; on n'a que quelques pas à faire; mais il fait nuit, le terrain est inégal, et la clarté vacillante des torches jette une lumière mêlée d'ombres et souvent trompeuse; Nicolas frémit à chaque pas de rencontrer sous ses pieds une pierre, un monticule; toute son âme est dans ses yeux, toute sa vie confondue avec celle d'Anna; et lorsqu'il la dépose sur le matelas qu'on vient de jeter dans la barque, un profond soupir s'échappe de sa poitrine oppressée, et sa voix émue peut à peine répondre aux vœux et aux bénédictions dont on salue son départ.

La pluie a cessé; le ciel est serein; les étoiles se reflètent dans les eaux de la Sarine; la foule s'éloigne du rivage, la lumière des torches s'affaiblit, puis

elle s'éteint, et le tumulte des voix et des pas, tout meurt à la fois, et la barque glisse, souple et légère, affaissant doucement sous elle l'onde qui la soulève et la porte sur l'autre bord. On n'entend plus que le bruit sourd que font les rames en fendant les flots, et, lorsqu'il cesse, la douce respiration d'Anna, sommeillant à demi, comme fait un enfant quand il souffre et que sa mère le berce.... Pauvre Nicolas! il désire et il craint d'arriver; il s'effraie du froid de la nuit pour la jeune fille qu'il a reçue sous sa garde, et qu'il ramène souffrante et malade pour long-temps peut-être; car sa main est brûlante, et son abattement annonce de la fièvre. A cette pensée, son cœur se gonfle; une larme mouille ses yeux; il regarde l'espace qui le sépare de la terre, et rame avec plus de force;.... puis il réfléchit qu'il avance le moment où il faudra la quitter, remettre à d'autres le soin de veiller sur elle, de prendre soin d'elle, et la rame

échappe de sa main. Ils sont seuls, rien entre eux que la nuit et le silence. Le dernier balancement de la barque vient de mourir sur l'onde; la poitrine du jeune homme se soulève fortement sous ses bras croisés sur elle pour en comprimer l'agitation ; il attache son regard sur la jeune fille mollement enveloppée dans son manteau ; il voudrait être loin, bien loin de la terre ; elle est à lui, rien qu'à lui durant ces courts instans, et la seule pensée d'un tiers fait tomber un voile de glace sur son front brûlant... Il est en proie à ces mille contradictions qui naissent avec l'amour ; il lutte contre elles ; il appelle à son secours la force et le courage de ses plus chères idoles; il cherche à rejeter sa pensée dans les temps antiques ; vains efforts ! les Grecs et les Romains ne peuvent plus rien pour son bonheur; tout ce qui n'est pas Anna lui semble froid et décoloré : fatigué de combattre, il s'affaisse sur lui-même, regarde machinalement l'onde qui

reste immobile; on dirait qu'il ne se sent plus vivre; mais une joie vague, un bien-être inconnu pénètrent dans son cœur, si troublé l'instant d'auparavant; un monde nouveau s'ouvre à lui; tout ce qui est terrestre échappe à sa pensée; il lui semble que son âme le quitte et qu'il lui serait doux de mourir.

Neuf heures sonnent à l'horloge du clocher de Planafaye, neuf heures, à coups lents et distincts, apportés par le vent qui commence à s'élever; et la faible voix d'Anna répète : « Neuf heures! Mon Dieu, que dira M. Sunder?

— Oh! oui, que dira-t-il? s'écrie le jeune Burner en saisissant fortement ses rames et rassemblant ses idées comme un homme qui sort d'un rêve sans pouvoir en bannir le souvenir, que dira-t-il...? » Et la barque glisse avec tant de rapidité, qu'elle aborde en peu de momens près de la poterne du château de Tavernel. Nicolas s'élance; il frappe à la porte de Marthe, qui tres-

saille et court ouvrir en chancelant, car elle s'était endormie sur sa table, la pieuse femme; et elle crut rêver encore en voyant Nicolas debout devant elle à une pareille heure.

« C'est moi, bonne dame Marthe; moi, Nicolas Burner.

— Oh! je te reconnais bien, mon garçon; entre, tu me diras ce qui t'amène : il fait froid, et je suis tout engourdie.

— Il ne faut pas vous effrayer, bonne dame Marthe, balbutia Nicolas en lui prenant affectueusement la main.

— Comment, m'effrayer! et de quoi, mon garçon? Mais entre donc, je te dis que j'ai froid.

— Un moment, chère dame, c'est que je.... je ne suis pas seul, voyez-vous...., et je.... je....

— Eh bien, quoi? je... je... Que veux-tu dire? tu as l'air tout drôle.... T'est-il arrivé un malheur?

— Oh! non, pas à moi précisément; il

vaudrait bien mieux que cela fût à moi.

— Bonté divine! tu reviens sans doute de la fête de Planafaye, où tu devais conduire notre belle petite Anna.... Où est-elle à l'heure qu'il est?

— Ma foi, dame Marthe, sans faire plus de façon, car le froid tombe sur elle tout aussi bien que sur vous, elle est là dans ma barque, et, s'il faut le dire, elle a besoin de vos soins.

— Sainte Vierge! et tu ne le disais pas.... » Elle avait à peine achevé ces mots en se dirigeant du côté du rivage, que Nicolas reparut tenant dans ses bras la jeune fille.

« Qu'as-tu donc, mon enfant? criait Marthe, en attirant son vieux fauteuil près d'elle; assieds-la, mon garçon, assieds-la, que je voie un peu ce qu'elle a. » Et la bonne vieille s'agenouilla devant Anna, qui lui raconta, en s'efforçant de sourire, comment en valsant son pied avait tourné, puis enflé.

« Ce n'est que ça, reprit Marthe en se relevant d'un air joyeux; enfans que vous êtes, de me faire une telle peur!

— Je souffre pourtant beaucoup, murmura la jeune fille d'un petit air mécontent.

— Tu souffres, ma pauvre enfant? » et Marthe prit un tabouret et s'assit gravement devant elle : « Donne moi ton pied, ma fille, donne; pose-le doucement; attends que je mette mes lunettes : je n'ai plus quinze ans, et la vue suit l'âge.... Ah! diable, il y a de l'inflammation plus que d'ordinaire; il aurait fallu pouvoir bassiner cela tout de suite.... Enfin, cela peut se réparer; il ne faut pas se tourmenter. Nicolas, aide-moi à la porter sur mon lit... Ce n'est pas l'embarras, elle sera fort mal ici; on y frappe à toute heure du jour, et puis ce n'est guère sa place....

— Oh! ma bonne Marthe, je ne me sens pas la force d'aller jusque chez moi; je souffre beaucoup; » et des larmes roulèrent dans ses yeux.

« Qui te parle d'aller autre part, mon enfant? n'es-tu donc pas chez toi ici? Restes-y, ma chère petite; M. Sunder nous approuvera : il n'y a que moi dans tout le canton qui puisse te soigner. Je songeais à te donner la seule chambre de ce château qui soit habitable; j'y resterai près de toi : il n'y a que la cour à traverser. Tu en as pour long-temps, vois-tu; c'est une violente entorse; mais je connais un remède qui t'ôtera la douleur, et cela ne sera rien, rien du tout. »

Un bon feu fut vite allumé dans l'immense cheminée d'une chambre lambrissée en bois de chêne; et la jeune héritière des Tavernel se trouva, peu d'instans après, couchée dans le lit de damas rouge où son pauvre père avait rendu le dernier soupir dix ans auparavant.

Cependant Nicolas approchait de la demeure du tuteur d'Anna; il était près de dix heures, et la vieille servante allait de son foyer à la porte, en grommelant entre

ses dents : « Il y a plus d'une heure qu'elle devrait être ici : quand jeunesse s'amuse, elle oublie que vieillesse s'ennuie.... Monsieur n'est pas habitué de veiller ainsi, et moi encore moins. »

Le bon Sunder, assis près de sa table, portait de temps en temps son regard, de sa Bible entr'ouverte devant lui, à la grosse pendule de cuivre, dont la demie, qui venait de sonner, lui avait fait dire en souriant : « Il paraît que la fête est belle, et qu'Anna s'amuse. Pauvre petite ! ajouta-t-il en ôtant lentement ses lunettes, dont il essuya les verres avec un pan de sa robe, pauvre petite ! c'est de son âge ; elle aime la danse, elle aime le monde. Elle a tant d'innocence, tant de joyeuses espérances, que ce serait pitié de laisser tomber un voile de deuil sur de si rians trésors ! Dieu me garde d'effeuiller sa vie dans sa fleur, de flétrir les roses de son teint par les austérités du cloître ; notre Sauveur a dit : « Le chemin du salut est

partout. » Anna est pieuse et pure comme un ange, elle servira Dieu aussi bien dans sa famille qu'aux pieds des autels. Pauvre enfant! reprit-il plus bas en joignant ses mains avec ferveur, que je vive assez longtemps pour lui donner un époux qui la rende heureuse, et je m'en irai de ce monde, sans trouble ni douleur. Mon Dieu! exaucez les prières d'un vieillard; rien ne rapproche de vous comme la vieillesse : quand la tombe est près, le ciel n'est pas loin! »

Un léger coup frappé à la porte le tira de la pieuse méditation dans laquelle il venait de tomber. « C'est elle, reprit-il en tressaillant, c'est ma petite Anna; » et un doux sourire se fit jour à travers ses rides.

Nicolas entr'ouvrit la porte comme il avait fait la veille lorsqu'il était venu demander qu'on lui confiât Anna; mais ses joues étaient pâles, son cœur battait bien fort, et il n'osait pas avancer. Jeanne poussa

le battant de cette porte devant lui, et ils entrèrent. Cependant, quelque troublé qu'il fût, Nicolas, rassuré sur l'accident d'Anna, s'acquitta de sa triste mission moins gauchement qu'on aurait pu le croire, et le vieux Sunder, après une pénible exclamation de surprise et de chagrin, rendit grâces à Dieu que sa chère enfant fût auprès de Marthe. « Il faut y aller, Jeanne, ajouta-t-il en se tournant affectueusement vers sa gouvernante; Marthe est vieille et les forces pourraient lui manquer : Nicolas restera avec moi jusqu'au point du jour. »

Jeanne alluma son fanal, jeta sa cape sur ses épaules, et sortit, non sans murmurer contre le froid de la nuit, la jeunesse, et les fêtes auxquelles elle aime tant à courir. Marthe la reçut avec joie. Anna venait de s'endormir, et les deux vieilles femmes s'établirent près du foyer, et causèrent une partie de la nuit, tressaillant au moindre coup de vent, et par-

courant avec des regards inquiets et curieux la longue et triste chambre dans laquelle elles se trouvaient.

Lorsque Anna s'éveilla le matin, elle vit auprès de son lit le bon curé Sunder. Il y avait sur tous ses traits une teinte de tristesse grave et profonde que le sourire d'Anna ne put dissiper entièrement. Quelques momens après, Nicolas entra. En s'approchant du lit de la jeune fille, une vive rougeur colora son front et ses joues, et il osa à peine toucher la main qu'Anna lui tendait avec toute la candeur d'un enfant.

« Il faut retourner chez ton père, mon garçon, lui dit Sunder; il doit avoir besoin de toi, voilà l'heure de la classe; Anna va mieux : tu reviendras la voir demain.

— Oh! oui, demain, tous les jours. » Il sortit; et lorsque la porte se ferma sur lui, il s'assit sur un banc de pierre placé près du mur, et se laissa aller à toutes ses pen-

sées. « Elle est là, répétait-il d'une voix basse et concentrée; elle est là, et moi je ne puis y être; on me dit : Va-t'en. C'est juste, que ferais-je là? on n'a plus besoin de moi. » Puis, se relevant vivement, il se mit à marcher le long du rivage, sauta dans sa barque, et fut bientôt de l'autre côté de la Sarine.

« Tu viens bien tard, lui dit son père, occupé à ranger les bancs et les pupitres de la classe; ta vieille mère a déjà réchauffé deux fois ton déjeûner, et il y a là cinq ou six écoliers qui font le diable en t'attendant; nous pensions te voir revenir dès hier soir, ou tout au moins ce matin au petit point du jour.

— C'est juste, mon père, je l'aurais dû, répondit Nicolas en s'asseyant.

— Comment as-tu laissé mademoiselle de Tavernel? car je pense que tu viens de chez la vieille Marthe ou de la cure?

— Pas trop mal, mon père; elle est chez Marthe. Elle s'est donné une en-

torse; elle en a pour bien long-temps peut-être. J'ai passé la nuit à la cure. M. Sunder avait besoin de moi; il m'a dit de rester; j'ai cru devoir le faire.

— Et tu as eu raison, mon garçon; il n'y a rien à refuser à M. Sunder.... Tiens, voilà que les enfans arrivent de tous côtés; va déjeûner vite, pour qu'on sonne la classe.

— Je n'ai pas faim, mon père.... »

Tous les enfans, qui accouraient pêle-mêle, se rallièrent pour entrer deux à deux, d'un air composé. Les bancs se garnirent, et Nicolas, ouvrant un livre au hasard, commença ses leçons.

Les enfans, qui écoutaient attentivement, s'entre regardèrent en souriant, et le plus grand s'aventura jusqu'à dire : « Ce n'est pas cela, maître. »

Nicolas rougit, et s'aperçut qu'il avait pris un Tacite pour un Horace.

« Qu'a donc le maître aujourd'hui? se disaient les enfans en retournant gaîment

chez eux; rien n'a été comme de coutume, et il avait toujours l'air de penser à autre chose qu'à ce qu'il nous disait.

— Es-tu malade, mon fils? disait la bonne vieille mère Nicolas; tu ne manges pas, et tu as l'air plus préoccupé que d'ordinaire; va à la chasse, mon enfant, cela te distraira.

— Oui, ma mère, je vais y aller; » et Nicolas prit machinalement son fusil et disparut dans les montagnes; mais au lieu de chercher à atteindre le chamois qu'il voyait sauter de rochers en rochers, il s'assit, laissant glisser son fusil à ses pieds.... Anna n'aimait pas la chasse, il n'y trouvait plus aucun plaisir. « Que je suis malheureux! pensait-il; je n'ai pas dix-huit ans et elle n'en a que treize; nous sommes deux enfans : si je parle de mariage, on rira de moi, et l'on me renverra à mes leçons. »

La nuit vint; il n'osa pas retourner au château de Tavernel; mais le lendemain

de bonne heure, avant sa classe, il se rendit chez Marthe. Anna allait mieux ; elle était avec M. Sunder, et Nicolas ne resta qu'un instant. Huit à dix jours se passèrent ainsi ; enfin elle put faire quelques pas de son lit à la fenêtre, appuyée sur un bras, et le dimanche suivant, Nicolas, assis près d'elle, passa une ou deux heures à lui lire ses auteurs favoris, le Tasse et Télémaque. Anna l'écoutait : une larme ou un sourire disaient les impressions que cette lecture faisait sur son jeune cœur ; mais aucune émotion, aucun trouble ne venait rougir son front ou soulever sa poitrine lorsque le jeune homme, d'une voix tremblante et passionnée, lisait les scènes d'amour. « Elle ne m'aime pas, pensait-il ; et pourtant son regard est plus tendre qu'aucun autre regard.

— Que veux-tu, Marthe ? disait un soir le bon Sunder prêt à sortir du château.

— C'est que je voudrais, monsieur,

vous dire un mot au sujet du jeune Burner; vous consulter, savoir si vous n'avez rien remarqué.

— Je ne te comprends pas, Marthe.

— Ah! c'est que vous autres hommes, et surtout un saint ministre de Dieu, vous ne voyez pas, comme nous autres femmes, l'amour dont on ne vous parle pas, et que vous devinez difficilement ce qu'on cherche à vous cacher.

— Et que me cache-t-on, Marthe?

— Oh! je me trompe peut-être; mais enfin dans le doute il faut avoir l'œil ouvert.... Ou je n'y vois pas, ou Nicolas est amoureux de mademoiselle Anna.

— Qu'est-ce que tu dis là, Marthe? reprit M. Sunder en souriant; Anna n'est qu'une enfant, et le jeune Burner ne pense qu'à faire prospérer l'école de son père.

— Je vous dis ce qui est, monsieur Sunder:... libre à vous de n'en rien croire; mais reste à savoir s'il est prudent d'exposer mademoiselle Anna à aimer ce jeune

homme : le cœur devance l'âge souvent, et moins il a d'expérience, plus il va vite.

— Vous avez raison, ma bonne Marthe, j'y réfléchirai ; nous verrons ce qu'il y a à faire. » Et le vieux Sunder s'en retourna tout pensif, rapprochant les moindres circonstances qui pouvaient servir à donner du poids aux paroles de Marthe ; puis il observa les deux jeunes gens ; et comme il ne put découvrir autre chose que de l'amitié et une douce habitude d'être ensemble, il se tranquillisa.

Il avait pourtant connu l'amour, le bon Sunder ; mais l'âge et la religion, sans dessécher son cœur, en avaient amorti les sensations, éteint les souvenirs. L'amour ne lui apparaissait plus qu'à travers un brouillard : c'était un rêve effacé, insaisissable, un mystère qu'il ne comprenait plus.

Bien différente en cela des hommes, la femme qui a aimé se souvient, à quelque âge qu'elle arrive, non-seulement de l'a-

mour, mais encore des mille riens qui le font naître; elle caresse ce souvenir, le retrouve partout, et ne cesse de s'en occuper qu'en cessant de vivre.

Un soir que le bon Sunder venait de quitter Anna pour retourner au presbytère, et que la jeune fille, appuyée sur le bras de Marthe, regardait plus attentivement que de coutume la chambre qu'elle occupait, Marthe soupira profondément.

« Qu'as-tu, chère bonne? lui demanda Anna d'une voix caressante; t'ennuies-tu des soins que tu me donnes? non, n'est-ce pas?

— M'ennuyer! reprit Marthe en essuyant une larme qui coulait entre ses rides, m'ennuyer! Eh! n'ai-je pas porté ton père sur le bras qui te sert d'appui? ne lui ai-je pas promis de t'aimer comme je l'aimais? Assieds-toi, mon enfant, car mes jambes faiblissent à ce souvenir... Je suis née dans ce château; ma mère fut la nourrice de ton aïeul, et moi je fus élevée avec ton

père. Plus âgée que lui de dix ans, je guidai, avec sa mère, ses premiers pas; plus tard je partageai ses jeux et ses peines, car Dieu sait ce qu'il en a eu ! »

Anna, les mains jointes, les yeux humides et les joues brûlantes, écoutait Marthe avec une religieuse attention. « Cette chambre fut la sienne? murmura-t-elle enfin.

— Oui, ma fille, et ce lit fut le sien; j'y ai reçu son dernier soupir.

— Oh! mon père, s'écria la pauvre orpheline en élevant ses mains vers le ciel, mon père, bénissez votre enfant.

— Il t'a bénie, chère petite, continua Marthe d'une voix émue et agitée, et la bénédiction d'un père mourant porte bonheur.

— Et ma mère, chère Marthe, habitait-elle aussi cette chambre?

— Non, ma fille, elle ne l'habitait pas.

— Oh ! promettez-moi de me conduire

demain dans sa chambre : que je baise les meubles qu'elle a touchés, que j'emporte avec moi quelque chose d'elle, ne fût-ce que le souvenir des objets qui lui ont appartenu.

— Elle n'a jamais habité ce château, Anna... Mais laissons cela, mon enfant; il est tard, le repos t'est nécessaire.

— Elle n'a jamais habité ce château, répétait Anna avec surprise; elle n'était donc pas avec mon père?

— Laissons cela, te dis-je; il est tard.

— Oui, chère bonne; mais je n'ai point envie de dormir. Je voudrais aller demain, avant de retourner chez M. Sunder, dans les chambres qui sont à la suite de celle-ci; je trouve, à parcourir ce château, un intérêt que je ne puis rendre : ce que j'éprouve ici, je ne l'ai jamais éprouvé au presbytère. Ici, je me sens l'âme plus élevée; il me semble que je ne suis plus un enfant, que mes pensées sont plus graves, et que le passé me cache des choses que

je devrais savoir. Oh! je demanderai à M. Sunder, avec larmes, à ses genoux, qu'il me dise pourquoi on me repousse dans ma famille, et il me le dira,.... oh! oui, il aura confiance en moi.

— C'est possible, reprit Marthe, et peut-être fera-t-il bien : quand l'imagination s'éveille, on ne peut pas espérer de l'endormir. Tu n'as que treize ans, Anna, l'avenir est long devant toi; on voulait t'aplanir la route le plus long-temps possible, tu ne le veux pas. Pauvre enfant! tu ne sais pas combien on a tort de courir après la peine : elle vient toujours si vite! ignorer, c'est là en quoi consiste souvent le peu de bonheur qu'on a dans ce monde. Mais tu es trop jeune pour comprendre tout cela : endors-toi, mon enfant, il est tard; bonsoir, chère petite, et puisse le ciel détourner de toi les douleurs dont il lui a plu d'abreuver ta pauvre mère : ce qui est passé est passé; elle ne souffre plus, bien au contraire; Dieu

lui a ouvert ses bras, seul refuge contre les misères de ce monde. »

Marthe la baisa au front, ferma les rideaux de satin rouge, et fit sa prière plus longue que de coutume.

Le lendemain, M. Sunder et Nicolas vinrent chercher Anna; elle était pâle et fatiguée; on voyait à ses yeux abattus qu'elle n'avait pas dormi, ou que des larmes s'étaient mêlées à ses rêves. Elle quitta le château en soupirant, et se retournant à chaque pas qu'elle faisait. Lorsqu'elle fut au moment de quitter Marthe, elle l'embrassa, et lui dit à voix basse : « Je reviendrai souvent. » Marthe ne répondit rien, et referma lentement la dernière porte sur elle.

Anna fut triste une partie du chemin; mais à mesure qu'elle approchait, sa respiration était plus libre et ses pensées devenaient plus riantes. A la vue de la jolie petite maison de son père adoptif, son cœur battit de joie, elle retrouvait toutes ses habitudes :

le chien bondissait autour d'elle, joyeux et caressant; les poules et les pigeons, qu'elle avait élevés, accouraient en battant de l'aile, comme s'ils l'avaient reconnue, et Jeanne, en habits de fête, lui souhaitait la bienvenue. Elle s'installa de nouveau dans sa petite chambre, souriant à tous les objets qu'elle revoyait; et comme son pied ne lui permettait pas encore de faire de longues courses, il fut décidé qu'elle consacrerait à l'étude ce temps de repos forcé. Son tuteur désirait qu'elle reprît l'anglais, qu'elle avait négligé depuis que Nicolas lui apprenait l'histoire et la géographie. Anna y consentit avec joie; elle sentait le besoin de se distraire des idées nouvelles qui la préoccupaient. Elle aimait plus son tuteur qu'elle ne le craignait; mais elle n'avait pas le courage de l'interroger depuis plusieurs tentatives inutiles, où sa voix grave, son regard presque sévère avaient arrêté les mots sur ses lèvres. Elle prit donc le parti d'attendre et de

questionner Marthe chaque fois qu'elle en trouverait l'occasion. L'étude remplissait ses journées, et le temps s'écoulait paisible et monotone; elle faisait de rapides progrès dans la langue anglaise, que le vieux Sunder savait assez imparfaitement, quoiqu'il eût passé plusieurs années à Londres, chez un de ses frères, prêtre catholique comme lui; mais il avait quelques bons livres, et la jeune fille les lisait attentivement.

Le printemps vint fondre la neige et faire éclore les feuilles et les fleurs; les beaux jours ramenèrent les promenades, et, lorsque le soir, aux derniers rayons du soleil couchant, Anna rentrait au presbytère, son chapeau de paille orné d'une couronne de pervenches, et les mains pleines de hyacinthes et de muguets, le bon Sunder souriait à ses fleurs, à sa jeunesse, et donnait une cordiale poignée de main au jeune Burner, qui, malgré les observations de Marthe, était toujours le

compagnon de ses promenades comme il l'était de ses études.

Un soir que tous deux revenaient plus tard que d'ordinaire, car ils s'étaient oubliés au milieu de cette nature si fraîche et si embaumée, en foulant les fleurs sous leurs pieds, en écoutant le chant du rossignol, Anna s'aperçut qu'elle avait perdu une bague que son tuteur lui avait achetée à la dernière foire du pays; elle pleura beaucoup. Ils cherchèrent long-temps; mais le jour n'éclairait plus qu'à demi leur route, et il fallut renoncer à la trouver. Nicolas tournait et retournait à son petit doigt un anneau que sa marraine lui avait donné en mourant; il aimait cette bague : la mort l'avait comme rivée à son doigt, et il s'était promis de ne jamais la quitter; mais Anna pleurait, et ses larmes effacèrent tous ses souvenirs. A force de tourner et d'attirer à lui l'anneau qui serrait fortement son doigt, il parvint à l'en ôter. Un léger soupir souleva sa poitrine;

c'était un adieu, un demi-regret étouffé par l'amour.

« Mademoiselle Anna, dit le jeune Burner en balbutiant, voici une autre bague; elle est d'or fin et presque semblable à celle que vous regrettez tant; si vous étiez assez bonne pour permettre qu'elle passe de mon doigt au vôtre, je serais bien heureux. »

Anna rougit de plaisir; tous deux s'assirent sur le gazon, au pied d'un chêne. Le jour qui s'éteignait sembla les couvrir d'un voile, comme pour les isoler de tout ce qui n'était pas eux; le rossignol se tut, et les feuilles, mollement froissées entre elles, firent seules entendre un léger bruissement.

Anna posa sa petite main dans celle de Nicolas, qui, tout tremblant de joie et d'espoir, s'enivrait de l'air doux et suave où le souffle de la jeune fille se confondait au sien. Penché vers elle, tressaillant à ses moindres mouvemens, le mot *je*

*t'aime* errait sans cesse sur ses lèvres sans pouvoir s'en échapper; car, tandis que l'anneau glissait lentement au doigt d'Anna, elle riait en écartant les boucles de ses cheveux que le vent poussait sur le front brûlant du jeune homme... « Chère Anna! » murmurait-il.... et le sang courait à flots pressés dans ses veines gonflées, et sa bouche à demi entr'ouverte ne donnait passage qu'à des mots inachevés. Le passé, l'avenir, tout s'effaçait de sa pensée : il eût donné sa vie pour un baiser; mais Anna était si calme, si confiante, si insouciante de tout ce qui n'était pas ou fleur ou papillon, qu'il n'osa même pas serrer la main qu'il tenait dans les siennes. Pauvre Nicolas! il regardait avec ivresse sa bague au doigt de l'orpheline: il voyait en elle un gage d'union, une promesse mentale d'être à lui. Anna la regardait aussi; mais elle n'y voyait qu'un joyau, un ornement de plus à sa toilette de jeune fille.

« Ils vont venir, Marthe, disait le bon curé en s'asseyant sur le banc de pierre placé près de sa porte, à l'entrée du chemin, attends-les. »

Marthe s'assit en secouant la tête, et en murmurant : « Ça finira mal; j'ai été jeune, je sais ce que c'est, l'amour s'en mêlera.

— Que veux-tu, Marthe? répondit le bon vieillard; s'ils s'aiment, eh bien! ils se marieront.

— Bonté du ciel! reprit Marthe en se levant avec indignation, une demoiselle de Tavernel épouser un Burner!

— Et pourquoi pas, Marthe? Dieu pèse au ciel les vertus et non les titres : le bien et le mal, voilà la seule ligne de démarcation qu'il ait placée entre les hommes. Le jeune Burner est plein d'honneur, son père n'a jamais terni sa vie par une méchante action; il a quelque fortune, et vraiment c'est plus que notre pauvre Anna ne peut en offrir.

— Mais qui nous dit que son oncle ne lui rendra pas la fortune de son père? Bien mal acquis ne profite guère, comme chacun sait; il peut venir à s'en apercevoir; il ne faut pour cela qu'un bon moment : c'est à la volonté du ciel.

— Dieu le veuille, Marthe! mais je ne l'espère pas.

— Le temps amène bien des choses, » reprit Marthe en quittant M. Sunder, car la nuit venait.

Le bon curé gronda doucement Anna de rentrer si tard; mais elle lui montra ses fleurs, ses papillons, et il lui sourit avec bonté.

Les jours et les mois passèrent semblables les uns aux autres. Anna venait d'atteindre sa quinzième année; Nicolas avait vingt ans. Son teint blanc et rose, ses cheveux d'un brun clair, et ses beaux yeux noirs, faisaient dire à toutes les jeunes filles qu'il était un bien joli garçon. Sa taille, un peu replète, manquait

peut-être de grâce et d'élégance, mais elle avait de la souplesse, et il excellait dans tous les exercices qui demandent de l'agilité et de l'adresse.

« Ce garçon est vraiment fort bien, pensait souvent le vieux Sunder; si Marthe dit vrai, il rendra mon Anna heureuse. Dieu soit loué! Que puis-je désirer de plus pour elle, qui n'a rien, absolument rien à prétendre? J'ai peu de temps à vivre : qui mieux que lui pourra veiller sur elle? » Il s'abandonnait un jour à ces réflexions, lorsque Nicolas entra; il était fort rouge et si décontenancé qu'il avançait et reculait presque à la fois.

« Que me veux-tu, Burner? dit le bon curé en s'enfonçant dans son fauteuil, comme quelqu'un qui se prépare à écouter et prend ses aises pour long-temps.

— Je voudrais vous entretenir, murmura-t-il d'une voix tremblante; je voudrais vous demander votre consentement à une chose qui.... Mon Dieu! monsieur Sunder,

continua-t-il avec un mouvement de vivacité qui fit sourire le bon curé, ne devinez-vous pas?

—Non, mon enfant, je ne devine pas; » et il prit du tabac avec un air d'insouciance qui rendit à Nicolas toute sa gaucherie.

« Vous êtes le tuteur de mademoiselle Anna, reprit-il enfin ; vous avez tout pouvoir sur elle, n'est-ce pas?

— Oui, mon cher Burner; le Ciel l'a voulu ainsi.

— Ah! qu'il en soit loué! » Et Nicolas, prenant courage, avança sa chaise près du fauteuil. « J'ai vingt ans, monsieur Sunder; j'ai fait ce qu'on peut appeler de bonnes études, et mon père est au moment de me céder son établissement; de plus, j'aurai après sa mort.... que Dieu la recule aussi loin que possible! mais enfin cela ne peut me manquer : ce qui est au père retourne au fils....

—Pas toujours, interrompit M. Sunder,

dont la physionomie calme et douce se couvrit d'une teinte sombre.

— J'aurai, continua Nicolas, un quart de la métairie de Planafaye; c'est une belle et fructueuse propriété....

— Oui, mon ami, je le sais, et je t'en félicite.... Est-ce là ce que tu voulais me dire ?

— Non pas précisément, monsieur Sunder. Ne pensez-vous pas qu'il est bon de se marier jeune?

— C'est selon, mon enfant; » et le vieillard secoua le tabac qu'il venait de faire tomber sur sa manche.

« Croyez-vous que je puisse rendre une femme heureuse? continua le jeune homme en faisant un effort sur lui-même.

— Oui, mon ami, oui, certes, je le crois. » Les yeux de Nicolas brillèrent, ses lèvres sourirent, et il rapprocha encore sa chaise du fauteuil, assez pour que sa main reposât sur le bras de velours cramoisi. « J'ai toujours ouï dire, continua-

t-il, qu'il était du devoir des enfans de s'adresser à leurs parens lorsqu'ils venaient à songer au mariage, et c'est pourquoi je suis venu. J'ai pensé que je devais.... » Il s'arrêta, laissa tomber sa tête dans ses mains, et l'on n'entendit plus que le bruit précipité de sa respiration.

« Qu'as-tu donc, mon garçon ? dit le curé en souriant, tandis qu'il écartait les mains du jeune homme.

— Ce que j'ai ? s'écria-t-il en pressant sur son cœur la main du bon vieillard ; j'ai que je l'aime ! que je l'aime comme un fou ! et que depuis deux ans je lutte contre cet amour. Mais je n'ai plus la force de le renfermer dans mon cœur ; il en déborde de toutes parts ; il m'étouffe, il me tue !... Promettez-la-moi pour femme, monsieur Sunder ; que je puisse lui dire : « Tu es à moi ! » que je puisse m'avouer son fiancé ! Oh ! faites-moi cette grâce ! et ma vie entière ne suffira pas à vous bénir et à la rendre heureuse ! »

Il était aux genoux du vieillard; il attachait sur lui un regard suppliant tout humide de pleurs. Il était pâle et tremblant...

Une passion, lorsqu'elle est profonde et vraie, a des accens qui vont toujours au cœur, soit qu'ils réveillent des souvenirs, soit qu'ils causent des émotions indépendantes de notre volonté : c'est une électricité morale à laquelle on échappe rarement. Le bon Sunder sentait son cœur battre plus fort; ses mains tremblaient en serrant celles du jeune homme. Il n'avait plus le courage de prolonger son embarras, et, quoiqu'il ne comprît pas tout ce qui se passait dans cette âme ardente, il se sentait pour elle une sympathie qui rendait sa voix plus douce, son regard plus bienveillant.

« Relève-toi, mon fils, disait-il, relève-toi. Tu ne m'as pas dit son nom; mais c'est Anna que tu aimes, n'est-ce pas?

— Oui, mon père, oui, c'est elle.

— Lui as-tu dit que tu l'aimais?

— Non, mon père, non, je ne le lui ai pas dit; elle est si jeune, si insouciante de tout ce qui fait ma joie à moi! Mes extases, mes douleurs, elle ne les comprend pas! Elle a tant de fois arrêté d'un mot, d'un regard, les paroles d'amour qui venaient brûlantes de mon cœur à ma bouche! elle a tant de fois refoulé l'espoir dans mon âme! un papillon, une fleur, que sais-je? la moindre chose, et elle me quitte, elle me laisse là, pensif, mécontent, le front penché sur ma main, qui tremble rien qu'à toucher sa robe; puis elle revient, et si j'ai pleuré elle ne le voit pas!... Oh! non, je ne le lui ai pas dit, et pourtant elle doit le savoir; il est impossible qu'elle ne le voie pas!.... Mais le lui dire!... je ne l'oserai jamais. Si elle allait en rire, mon père! Oh! dites-moi, vous qui lisez dans son cœur comme dans votre Bible, mon père, pensez-vous qu'elle puisse m'aimer?...

Vous parle-t-elle de moi avec plaisir, souvent, long-temps? » Et le bon jeune homme, le coude appuyé sur le bras du fauteuil, et la tête penchée en avant, attendait avec inquiétude la réponse du vieillard.

M. Sunder sembla réfléchir long-temps; puis il serra la main de Nicolas, et lui dit : « Tu es un brave garçon! Anna sera ta femme si Dieu n'y met obstacle.

— Soyez béni, mon père! s'écria le jeune homme, en pressant sur son cœur et dans ses bras nerveux le bon vieillard tout tremblant; soyez béni!... Elle, ma femme! elle, mon Anna, mon bien, ma vie, elle à moi, à moi pour toujours! Oh! répétez, répétez encore : Elle sera ta femme! C'est trop de bonheur!... Mes idées, mes sensations, tout se confond. Je suis auprès de vous, j'entends votre voix me dire : Elle sera ta femme; eh bien! dans le même instant la joie et le doute traversent mon cœur..., Oui, le doute.... Ah! c'est

folie! car il y a entre nous un lien qu'elle ne voudrait pas rompre, puisqu'elle l'a accepté; et puis, je l'aime trop pour qu'elle ne m'aime pas! Oh! n'est-ce pas qu'elle m'aimera?...

—Puis-je entrer, mon père? » Et la petite main d'Anna poussa à demi la porte.

« Oui, oui, mon enfant, et tu viens à propos : l'on me faisait une question peu facile à résoudre; tu m'aideras, n'est-ce pas?.... Mais prends cette chaise....

— Non, mon bon père; je suis bien, reprit Anna avec un air grave qui ne lui était pas naturel; je suis là plus près de vous.... » Elle s'appuyait sur le dos du fauteuil de M. Sunder; Nicolas, debout, en face d'elle, restait interdit, pâlissant et rougissant dans la même minute.

M. Sunder prit du tabac plus lentement que de coutume, regarda Nicolas, se tourna vers Anna, lui sourit, et, d'une voix pleine d'onction, commença ainsi :

« Te voilà dans ta quinzième année,

ma bonne petite Anna; tu entres dans la vie, et moi je touche au moment d'en sortir.... Lorsque tu ne m'auras plus, ma fille, qui prendra soin de toi?

— Dieu, mon père! » Et la voix d'Anna était plus ferme et plus grave qu'on n'aurait jamais soupçonné qu'elle pût le devenir.

« Tu as raison, mon enfant; Dieu est toute bonté; mais il ne veut pas qu'une jeune fille de ton âge reste sans appui; il veut qu'on lui fraie un chemin, et que, durant la route, on l'écarte des abîmes que trop souvent l'expérience fait seule apercevoir. Tu n'as plus ni père ni mère, mon Anna, tu n'as rien à toi, que ma tendresse et ma bénédiction.... Ton oncle voudrait te faire embrasser la vie religieuse : je crois qu'il se tromperait, quand bien même il aurait en vue ton bonheur; car j'ai toujours pensé qu'une bonne mère de famille était plus agréable à Dieu que tout autre femme. Tu es trop jeune pour

que je puisse te marier; mais je peux et je dois assurer ton avenir. M'as-tu bien écouté, mon enfant? sais-tu à quoi tu t'engages en te laissant fiancer? et ne seras-tu pas bien aise de confier le bonheur de toute ta vie au compagnon de tes jeux, de tes études, à Nicolas Burner, si ton cœur ne l'a pas déjà nommé?... »

Le bon vieillard se tut, ferma les yeux dans un pieux recueillement, comme pour mieux écouter la réponse d'Anna; mais Anna, rouge et tremblante, fixait sur le plancher un regard morne, et ses lèvres s'agitaient sans donner passage à aucun mot.

« Ah! mademoiselle, s'écria le jeune Burner en saisissant sa main, mademoiselle Anna, qu'allez-vous dire?... Mon Dieu! si vous ne m'aimez point, ah! par pitié, ne le dites pas, ne me repoussez pas!... Vous êtes si jeune que l'amour viendra. Oh! croyez-moi, je vous aime trop pour que vous ne veniez pas aussi à m'aimer.... »

Anna soupira. « Je n'en puis rien savoir, » murmura-t-elle d'une voix presque inintelligible;... puis elle s'enhardit : « Mais je désire, je souhaite ardemment ne me lier par aucune promesse. Le temps peut amener de grands changemens dans ma vie; et quoique repoussée par ma famille, je ne dois pas oublier qu'elle peut revenir à moi; et je serais bien imprudente, peut-être même coupable, si j'élevais entre elle et moi un obstacle à toute réconciliation.

— Qu'est-ce, Anna? interrompit M. Sunder en ôtant assez vivement ses lunettes : venez par ici, ne restez pas derrière moi, que je vous voie, que je sache bien quel mauvais génie vous a soufflé les paroles que j'entends.

— O mon père! mon bon père! » et Anna cacha sa tête sur les genoux du vieux Sunder.

« Relevez-vous, ma fille; vous m'avez affligé bien plus qu'offensé : relevez-vous! très-certainement vous avez été poussée à

me tenir un tel langage, et je vois qu'on a éveillé dans votre âme des espérances qui, je dois vous le dire, Anna, ne se réaliseront jamais.

— Dieu est juste, mon père, vous me l'avez dit souvent, » murmura-t-elle en attachant sur le vieillard ses grands yeux noirs tout humides de pleurs.

Sunder fit signe au jeune Burner de se retirer; il accompagna ce geste d'un sourire triste, mais plein de bienveillance. Il sortit, le pauvre jeune homme, à pas lents et la tête baissée comme un criminel.

« Nous sommes seuls, Anna, relevez-vous et répondez-moi.... Qui vous a dit que votre famille pourrait un jour revenir à vous, et que votre mariage avec le jeune Burner y serait un obstacle?.... Qui vous a dit de venir me parler ce matin?

— Marthe, mon père.

— N'ayez pas confiance dans les rêves que sa tendresse lui fait faire pour vous, Anna; si j'ai toujours évité de vous parler du

passé, c'est que je voulais vous cacher vos malheurs et laisser à votre jeune âge l'insouciance de l'avenir. Vous êtes la fille du baron de Tavernel, fils aîné du comte de Tavernel. Je n'ai jamais cherché à vous cacher votre naissance : je ne redoutais pas l'orgueil pour vous : je vous élevais dans la simplicité ; je façonnais votre âme aux vertus, aux devoirs d'une chrétienne. Jusqu'à présent, je n'avais eu aucune crainte à cet égard : si je me suis trompé, si l'orgueil a germé dans votre cœur, à mon insu, la faute n'en retombe que sur moi, puisque je n'ai pas su étouffer en vous ce malheureux penchant. Vous êtes fière de peu de chose, Anna : qu'est-ce, mon Dieu, que des titres, quand de méchantes actions sont venues les souiller? Vous voudriez retourner dans votre famille! vous voudriez me quitter, quitter votre pays! ( car votre famille s'est fait justice et s'est expatriée. ) Est-ce bien vous, Anna, qui jetez sur mes cheveux blancs une telle affliction? .. Vous pleurez,

mon enfant; est-ce de regret? Oui, n'est-ce pas? » Et comme Anna sanglottait, en cachant sa tête dans son tablier, le bon vieillard pressa dans ses bras sa pupille bien-aimée....

« Et Nicolas, reprit-il un moment après, que lui dirai-je? Il t'aime, Anna, il t'aime d'un pur et saint amour; il ne veut que ton bonheur.

—Alors, mon père, il ne peut désirer que je lui promette mariage : car je sens que je ne l'aimerai jamais comme une femme doit aimer son mari, et, par conséquent, que je ne serai jamais heureuse avec lui.

—Tu es un enfant, Anna. Est-ce que tu peux savoir comment une femme doit aimer son mari?

— Oh! oui, mon père; elle doit l'aimer par-dessus toutes choses, et puis être prête à lui tout sacrifier. Eh bien! je vous aime bien plus que je ne l'aime, et je sens qu'il m'en coûterait beaucoup de lui sacrifier les droits que je puis encore avoir aux

biens de mon père, à ce château où il est mort, où chaque pierre me garde l'empreinte de ses pas, où, dans les moindres choses, il y a un souvenir qui fait battre mon cœur.... Oh! laissez-moi ma liberté près de vous, mon bon, mon excellent père! J'aime, j'estime Nicolas Burner, mais non pas comme il m'aime, non pas comme je sens que moi aussi je puis aimer.

— N'en parlons plus, Anna, répond M. Sunder d'un air profondément triste;... votre bonheur avant tout.

— Oh! oui, avant tout! s'écria le jeune Burner en se précipitant dans la chambre pâle et défait.... Adieu, Anna! adieu! soyez heureuse! le ciel aura pitié de moi! » Et le malheureux jeune homme s'élança hors de l'appartement.

« Il nous écoutait, murmura Sunder en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Mon Dieu! pardonnez-moi; je lui ai fait bien du mal. » Et Anna fondit en larmes.

« Pourquoi te presses-tu tant ? disait le bon vieux curé à sa vieille gouvernante, le lendemain matin, au moment où elle lui servait son déjeûner. Tu me donnes à peine le temps d'avaler un morceau.

— Et pourquoi as-tu mis tes habits du dimanche ? ajouta Anna en souriant, sans que son joli visage eût gardé la moindre trace des pleurs de la veille.

— Pourquoi, mademoiselle? c'est que, voyez-vous, avec la permission de mon maître, je suis dans l'intention d'aller à Planafaye.

— Et quoi faire à Planafaye? murmura Anna en rougissant.

—Mais ne savez-vous pas que c'est là où vont se réunir dans une heure tous les jeunes gens désignés comme devant faire partie des dernières recrues. Ils se rassemblent sur la grande place de la fête de l'arc, et là ils font leurs adieux à leurs parens et à leurs fiancées, s'ils en ont, les pauvres garçons. Le fils du tisserand Miller, Fran-

çois, mon filleul, eh bien! il part, et je ne veux pas être la dernière à lui dire adieu.... Avez-vous fini, monsieur? puis-je enlever tout cela?...

—Oui, Jeanne, oui, j'ai fini. Anna, aide-lui, elle n'arrivera jamais à temps. »

Au bout de quelques minutes, Jeanne ferma la porte sur elle, et Anna, se voyant avec son tuteur, lui rappela la promesse qu'il lui avait fait la veille de lui parler de sa famille. Le vieux Sunder fronça le sourcil, ainsi qu'il avait coutume de faire chaque fois que la conversation roulait sur ce sujet. « Tu es encore jeune, dit-il enfin, il y a des choses que tu ne comprendrais pas et qu'il ne faut pas que tu comprennes; dans un ou deux ans, nous verrons, nous reprendrons cet entretien.... Donne-moi ma Bible, chère petite. »

Anna soupira. Ce que Marthe lui avait dit, au lieu de satisfaire sa curiosité, n'avait fait que l'exciter; elle posa la Bible ouverte à la place du sinet, devant son tuteur, fut

s'asseoir dans l'embrasure de la fenêtre, et se mit à broder. Au bout de quelques instans, M. Sunder se tourne vers elle: «Tu ferais mieux d'apprendre ta leçon de français, mon enfant; voici bientôt l'heure où Nicolas a coutume de venir.

— Et croyez-vous qu'il vienne? » reprit Anna en baissant la tête sur son ouvrage.

Le bon curé soupira : « Je l'espère, reprit-il d'une voix indécise; je ne vois pas pourquoi il renoncerait à nous voir : il sait combien je l'estime, combien je lui suis attaché : après toi, mon enfant, il est ce que j'aime le plus dans ce monde.

— Il nous a dit adieu pourtant, je l'ai bien entendu. » Et Anna cessa de tirer son aiguille pour fixer ses regards sur son tuteur.

« J'ai ouï dire, reprit-il en souriant, que les adieux entre jeunes gens qui s'aiment, et tu l'aimes plus que tu ne crois, Anna, ressemblent assez aux brouillards du matin : le soleil dissipe les uns comme l'amour fait oublier les autres.... Va, mon

enfant, va chercher tes livres, quelque chose me dit qu'il viendra. »

Anna monta dans sa chambre; elle était plus pensive que de coutume, et au lieu de prendre ses livres, elle poussa son petit volet vert, qu'elle avait attiré le matin pour se mettre à l'abri du soleil, et elle s'appuya sur le bord de sa fenêtre, sans trop savoir à quoi elle pensait.

Le ciel était sans nuage, l'air n'avait pas un souffle, tout était harmonie et repos dans cette belle matinée de juin ; on n'entendait que le gazouillement des oiseaux cachés sous le feuillage, et le murmure éloigné des cascades; on ne respirait que le parfum des fleurs. Les regards vagues et distraits d'Anna erraient sur la campagne, bien loin, à l'horizon. Tout-à-coup un nuage de poussière s'élève sur la grande route qui passe près de Planafaye, de l'autre côté de la Sarine; un bruit lointain se fait entendre, mélange confus et souvent indistinct, de cris, de pas et de chants. Anna se

penche, elle écoute, elle regarde ; son cœur bat plus vite, et elle n'entend pas la voix de son tuteur qui l'appelle.... Bientôt elle peut distinguer une foule de jeunes gens se dirigeant vers la ville de Fribourg ; son cœur se serre, sans qu'elle puisse dire pourquoi, et la grande route n'offre plus que le calme et la solitude lorsqu'elle se décide à descendre près du vieux pasteur.

Jeanne vient d'arriver ; elle a les yeux tout rouges, et le bon curé paraît consterné. Anna s'arrête à la porte ; elle regarde tour à tour sa gouvernante et son tuteur ; elle craint d'interrompre le silence qui s'est fait à son approche : elle pose doucement les livres qu'elle tient sur une chaise, et au léger mouvement qu'elle fait, Jeanne tourne la tête vers elle.

« Ah! vous voilà, mademoiselle; j'ai eu du chagrin, allez, depuis que je vous ai quittée, et vous ne vous doutez guère de la mauvaise nouvelle que je rapporte ; c'est à ne pas la croire, si on ne pouvait dire qu'on

l'a vu, vu, comme on dit, de ses propres yeux.

— Mon Dieu, Jeanne! serait-il arrivé un malheur à votre filleul? balbutia la jeune fille en se rapprochant de son tuteur.

— Ah bien, oui, mon filleul! il s'agit bien de mon filleul! Il a l'idée d'être militaire, chacun le sait; c'est sa vocation : il faut que l'eau coule là où elle fait son lit; et puis il est plus agréable de porter un fusil que de faire de la toile, et c'est un gaillard à ne prendre souci de rien; il sera aussi joyeux en France qu'ici, et bien plus, car il aura un bel habit rouge, et cela refait joliment un homme.... Mais M. Nicolas, le fils de M. Burner, un savant s'il en fut, un garçon qui n'était heureux que la plume à la main ou le nez dans un livre, un enfant pour qui ses parens n'avaient pas les yeux assez grands. Ah! voilà ce qui est un malheur, une vraie perte pour le pays....

— Assez, Jeanne, assez, dit le vieux

Sunder en essuyant une larme; ce qui est fait est fait : que le ciel le bénisse, l'excellent jeune homme!

— Oh oui, excellent, reprit Jeanne en sortant. Qui donc, mon Dieu, fera la partie de monsieur, donnera les leçons à mademoiselle et la conduira à la promenade? Ah! c'est à n'y pas croire, murmura-t-elle long-temps en apprêtant le dîner de ses maîtres.» Le repas fut triste et silencieux. Anna ne mangea pas; elle avait le cœur bien gros; elle se reprochait le départ du pauvre Nicolas; elle commençait à se repentir d'avoir écouté les avis de Marthe, et M. Sunder soupirait en voyant ses larmes couler à la dérobée; mais il ne se sentait pas le courage de la consoler : il regrettait trop le jeune Burner.

Le soir vint, et Jeanne s'enferma avec Anna pour lui raconter à loisir comment Nicolas Burner s'était tout-à-coup décidé à quitter le pays et à prendre du service en France pour quatre ans, et cela, sans

aucune raison connue, et malgré les larmes et les prières de sa vieille mère. Elle parla longuement du chagrin que tout le village, et particulièrement les jeunes filles, avaient éprouvé; elle redit les adieux de tous les enfans à leur bon et si habile maître, et ne s'arrêta qu'en entendant les sanglots d'Anna.

« Allons, mademoiselle, allons, ne prenez pas la chose tant à cœur, ajouta-t-elle en achevant de délacer le petit corset de velours noir qui serrait la taille fine de la jeune fille ; ce qui est fait est fait, comme dit M. Sunder ; et puis, parce qu'on va à la guerre, ce n'est pas dire qu'on va à la mort : on en revient, mademoiselle ; et fût-ce avec une jambe ou un œil de moins, on a tout de même bonne grâce : la tenue des armes donne un certain je ne sais quoi qui ne s'acquiert que dans le militaire. Il reviendra, mademoiselle ; quatre ans, ça passe vite, surtout à votre âge, où tout est joie et divertissement. »

L'été venait de finir : Anna n'était plus

triste; M. Sunder commençait à s'habituer à l'absence de Nicolas. Il est vrai que sa jeune pupille était parvenue à jouer le piquet presque aussi bien que lui, et qu'elle commençait à savoir la marche des échecs, deux sortes d'occupation tout-à-fait nécessaires à l'existence du bon vieillard. Marthe venait plus souvent au presbytère : elle accompagnait Anna dans ses promenades; et lorsque la jeune fille s'élançait, agile comme une chèvre, de rochers en rochers, de collines en collines, pour cueillir les fleurs qui ne croissent que dans les montagnes, Marthe s'asseyait et filait, chantant une des chansons avec lesquelles elle avait bercé la jeune fille si vive, si folâtre, et qu'elle essayait en vain de suivre des yeux.

Deux ans s'écoulèrent ainsi, deux ans dont rien ne vint troubler la monotone tranquillité, si ce n'est une lettre du jeune Burner à M. Sunder. Le bon curé, dont la vue et la santé commençaient à faiblir, la

remit à Anna, qui, d'une voix tremblante, lut ce qui suit :

« Mon cher monsieur,

» Il a plu au ciel de m'éprouver bien » jeune, et j'ai pensé que le métier des ar- » mes était le seul qui pût m'aider à sup- » porter mes chagrins. Je ne vous ai pas » dit adieu parce que cela n'aurait mené » à rien autre chose qu'à beaucoup ébran- » ler mon courage, et peut-être à me l'ô- » ter tout-à-fait. C'est pourquoi, ne me » donnant pas le temps de la réflexion, » qui n'est propre en pareille occasion » qu'à amollir le cœur, j'ai pris du service » en France, et je m'en trouverais bien » si mes camarades avaient un peu plus » d'éducation ; mais je me réfugie dans la » société de mes chers livres, vieux amis » qui me suivent partout et me donnent » les seules consolations que je puisse re- » cevoir dans un pays si différent du nôtre, » et loin des seuls êtres qui me faisaient » aimer la vie.

» Je pense être long-temps absent, » mon digne et bien cher monsieur ; et » comme il est grandement question de » guerre, je vous recommande ma bonne » vieille mère et mon père; obtenez qu'ils » me pardonnent l'affliction que je leur » cause, hélas! bien malgré moi, et priez » Dieu qu'il verse sur eux toutes ses bé- » nédictions.

» Je suis, en attendant le moment de » vous revoir, votre tout dévoué et res- » pectueux serviteur.

Nicolas BURNER,

Caporal au 1er bataillon du régiment suisse en garnison à Paris, caserne Babylone.

Il y eut un long silence après cette lecture. « Il ne dit rien pour toi, Anna? murmura enfin le vieillard.

— Non, mon père, » répondit la jeune fille en rougissant. Mais, comme elle repliait la lettre, elle aperçut un petit post-scriptum sur le revers du côté de l'adresse. Elle le parcourut rapidement

du regard, et le lut d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre haute et ferme :

« Si mademoiselle de Tavernel est toujours près de vous, dites-lui, je vous » prie, qu'elle n'a pas en ce monde d'ami » plus sincère que Nicolas Burner, et qu'il » adresse tous les jours au ciel des prières » pour son bonheur. Ajoutez, mon digne » et cher monsieur, que j'espère qu'elle » n'a pas cessé d'étudier les vieux maîtres, » et que ce me serait une consolation » réelle, dans mes chagrins, d'apprendre que ses études n'ont point souffert » de mon absence. »

« Excellent garçon! murmura le vieux Sunder en passant un doigt sous ses lunettes pour essuyer deux larmes qui s'échappaient de ses paupières rouges et gonflées; que le Seigneur le préserve de tout mal, et nous le ramène bientôt! »

Anna se leva sous le prétexte de fermer la porte, car on était en novembre, et le vent sifflait froid et pénétrant; son cœur

était ému, et le souvenir de Nicolas mouillait ses yeux malgré tous ses efforts pour rester calme et indifférente. Le lendemain de bonne heure elle fut au village de Planafaye avec son tuteur; elle ne l'avait pas encore accompagné dans ses visites au vieux Burner depuis le départ de son fils. Elle n'entendit plus, en s'approchant de la maison, ni le bruit que les enfans faisaient en psalmodiant leurs leçons, ni la voix rauque et cassée de la mère de Nicolas, chantant d'anciennes ballades. Plus de bruit, plus de chant. La pauvre mère filait, triste et courbée sous le poids de ses chagrins; et son mari, assis dans un coin, promenait ses doigts sur un plan de Paris. Ses cheveux, de gris qu'ils étaient deux ans auparavant, étaient devenus tout blancs; son visage, en maigrissant, s'était couvert de nouvelles rides plus profondes que celles qui étaient venues avec l'âge, et un morne abattement se lisait dans ses yeux.... Ils s'animèrent pourtant lorsqu'il

s'écria : « Tiens, femme, j'y suis : voilà la rue, et voici la caserne;... il est là. » A ces mots, la mère de Nicolas jeta sa quenouille de côté et se rapprocha de son mari, puis ses yeux s'arrêtèrent sur la place que le doigt du vieux Burner lui indiquait : ils étaient là, ces pauvres parens, la tête l'une contre l'autre pressée, n'ayant qu'un même sentiment, qu'un même battement de cœur, lorsque M. Sunder heurta doucement à la porte. A ce bruit ils tressaillirent tous deux; une faible rougeur s'étendit sur leurs joues pâles, absorbés comme ils l'étaient en une seule pensée ; ils se tournèrent vers cette porte avec une angoisse pleine d'espérance, ne disant mot, mais s'entre-regardant avec des yeux où chacun d'eux pouvait lire : « Si c'était notre fils ! »

« Entrez! murmura le vieux Burner; entrez! répéta sa femme.

— Ah! c'est vous, monsieur Sunder! et vous aussi, mademoiselle Anna! Sôyez les bienvenus; nous ne vous attendions pas. »

Leurs voix tremblaient; on voyait qu'une déception venait de succéder à une de ces illusions du cœur qui se font jour à travers les plus tristes réalités. Tous s'assirent, et, comme la conversation languissait, Anna se pencha machinalement sur le plan de Paris, resté ouvert à côté d'elle.

« Que regardes-tu là, mon enfant ? reprit M. Sunder, qui venait de lui adresser la parole sans qu'elle l'eût entendu.

— Moi ! rien, répondit-elle toute rouge, en reculant légèrement sa chaise....

— Mes yeux s'en vont, continua le vieillard ; je ne puis plus distinguer les objets ; la volonté de Dieu soit faite ! j'y verrai toujours assez pour admirer sa splendeur.... et voici ma petite Anna qui, tant que je vivrai, guidera mes pas....

— Hélas ! murmurèrent les vieux parens de Burner, vous êtes plus heureux que nous; l'âge et les infirmités nous arrivent à tous deux, et, de quelque côté

que nous tournions nos pas et nos regards, pas un bras pour nous soutenir! pas une voix pour nous encourager à souffrir! il n'est plus là l'enfant de notre vieillesse, il nous a délaissés; et Dieu sait pourtant si nous avions mérité une telle affliction! il était notre joie, notre bonheur : ce qu'il voulait nous le voulions, et jamais nous n'avons eu à nous reprocher de lui avoir causé le moindre chagrin.... Hélas! il n'en est pas de même de lui; et quand nous ne serons plus de ce monde, il pourra se dire en passant près du cimetière : « C'est moi qui les ai mis là. »

Les sanglots étouffèrent la voix de la vieille mère de Nicolas. Une larme silencieuse coulait sur la joue pâle et ridée du père.

« Pardon, monsieur Sunder, pardon! reprit-il en essuyant ses yeux du revers de sa manche : quand le chagrin se fait jour, il déborde du cœur comme un vase trop plein.... Qu'y-a-t-il de nouveau? ajouta-

t-il en se faisant effort. Votre santé me semble bonne, Dieu merci! Et la vôtre aussi, mademoiselle? »

Le bon Sunder serra en silence la main de Burner; sa poitrine était gonflée de soupirs ; il se tourna du côté de la mère de Nicolas, et, d'une voix pleine d'émotion, il lui parla ainsi :

« Séchez vos larmes, bonne madame Burner! il vous reviendra ce fils que vous pleurez. Il a plu à Dieu de vous en séparer quelque temps : c'est un moment d'épreuve, hélas! chacun, ici-bas, a les siens. Comment pourrait-on quitter cette vie, si on n'y avait pas beaucoup souffert? où trouverait-on le courage de mourir, si l'on était parfaitement heureux? Nos peines et nos larmes nous ouvrent une éternité de bonheur mieux que ne pourraient le faire toutes les joies périssables du monde.... N'accusez point votre fils, il vous en conjure par ma voix, il vous aime et vous révère; et si vous souffrez, il

est loin d'être heureux ! bénissez-le plutôt, car, je vous le dis avec conviction, il est toujours digne de votre amour....

— Oh ! oui, il en est toujours digne, » interrompit Anna en penchant sa jolie tête sur la main maigre et ridée de la vieille madame Burner ; puis elle y appuya ses lèvres, et la mère de Nicolas sentit une larme et un baiser :

« Que faites-vous, mademoiselle ? s'écria-t-elle tout émue, et cherchant à se lever par respect....

— Oh ! reprit Anna en retenant sa main, bénissez votre fils ; que je vous l'entende bénir !... ce n'est pas lui qu'il faut maudire !.... oh ! non, ce n'est pas lui, ajouta-t-elle plus bas.

— Que Dieu lui pardonne comme nous lui pardonnons ! dit le vieux père en levant au ciel ses yeux pleins de larmes.

— Et qu'il le bénisse comme nous le bénissons ! » reprit, en sanglottant, la pauvre mère....

M. Sunder se leva; une violente émotion altérait ses traits et faisait faiblir ses jambes : « Adieu, mes bons amis, leur dit-il en leur serrant affectueusement la main ; je vais me retirer, je me sens fatigué : à mon âge la force morale est comme la force physique, un rien l'abat. Je suis bien aise de vous avoir vus ; ayez foi en la bonté de Dieu, et que la paix et l'espoir rentrent dans vos cœurs.... Où est ton bras, Anna? je me sens faible ; allons, adieu, ou plutôt au revoir.... »

Le bon curé s'éloigna lentement ; on voyait qu'il marchait avec difficulté. Anna, pâle et chancelante, avait peine à le soutenir ; et les deux vieillards, penchés sur le seuil de leur porte, les suivirent long-temps des yeux. Un peu de calme remplissait leurs cœurs ; et lorsqu'ils se renfermèrent chez eux, ils s'agenouillèrent en se tenant embrassés ;... puis un sourire se fit jour à travers leurs pleurs, et ils murmurèrent : « Nous le reverrons bientôt. »

« Mon Dieu! mon bon père, qu'avez-vous? répétait Anna d'une voix déchirante, tandis que Jeanne faisait respirer du vinaigre à M. Sunder et lui en inondait les tempes. Qu'avez-vous? votre main est froide, vos yeux ne me voient plus!... oh! parlez-moi, parlez-moi par grâce! » et la pauvre jeune fille couvrait de baisers et de larmes les mains de son tuteur.

Ils venaient d'arriver, et le batelier qui leur avait fait traverser la Sarine, avait été obligé de transporter dans ses bras le bon curé, qui avait presque perdu connaissance au moment où la barque touchait terre....

« O mon Dieu, criait Jeanne, il va mourir!...

—Non, Jeanne, non, il ne mourra pas: » et Anna, rassemblant tout ce qu'il y avait de courage et d'énergie dans sa jeune âme, s'avança les mains jointes vers le batelier immobile à sa place....

« Un médecin! il faut un médecin: courez

à Fribourg ; sauvez-le ! » et elle détachait rapidement de son cou un petit collier de grenat ; prenez ceci, Marcel, prenez , et revenez vite....

— Que Dieu n'ait jamais pitié de moi , reprit le jeune homme en repoussant la main d'Anna et s'élançant à la porte, si je ne fais toute la diligence qu'un homme puisse faire....

— O sainte Vierge ! bégayait Jeanne en s'agenouillant ; sainte Vierge ! il va mourir, mon bon maître, mon cher maître !

— Aidez-moi, Jeanne, aidez-moi à le porter sur son lit : » et Anna secouait fortement le bras de la vieille servante.

— « Que Dieu nous soit en aide, mademoiselle ! est-ce que nous sommes de force à le soulever seulement, moi déjà vieille, et vous si jeune !

— Essayons toujours, Jeanne, essayons ! il me semble que j'ai mille fois plus de force que de coutume.

— Hélas ! mon Dieu , pourquoi M. Nico-

las n'est-il pas ici à l'heure qu'il est? s'écria Jeanne ; nous ne serions pas dans l'embarras où nous voici. »

Les joues pâles de la jeune fille devinrent pourpres ; elle soupira profondément, et essaya avec Jeanne de soulever le vieillard toujours évanoui : mais ce fut en vain : leurs bras faiblirent et laissèrent retomber le corps roide et pesant du vénérable curé.

« Impossible ! disait Jeanne, on se briserait plutôt les reins. » Un coup assez fort fit rebondir la porte.

« Oh ! s'écria la jeune fille en tressaillant, voici du secours : » et elle courut ouvrir.

— « Ah ! c'est vous, Marthe ? mon Dieu, c'est le Ciel qui vous envoie ; viens, viens vite ; » et elle l'entraînait près de son tuteur. « Tu te connais dans l'art de guérir, Marthe, ma bonne Marthe ; fais qu'il ouvre les yeux, fais qu'il me parle : hélas ! mon Dieu, voilà déjà bien long-temps qu'il est ainsi. »

Marthe tâta le pouls du vieillard, appuya son oreille sur son cœur, et dit avec

émotion : « Il vit, chère petite, il vit. »

— J'entends le galop d'un cheval, s'écria Jeanne, qui refermait la porte que Marthe avait laissée ouverte.... Un moment après le jeune batelier et un médecin étaient près du malade. « Merci, Marcel, merci! » disait Anna en respirant à peine, et le sein palpitant de crainte et d'espoir.

On venait de coucher M. Sunder. Anna, à genoux dans une pièce voisine, priait avec ferveur; enfin, voyant qu'on ne l'appelait pas, elle s'avança sur la pointe du pied, et, retenant son haleine, elle écouta à demi penchée derrière la porte, essayant de saisir un mouvement, un son de voix de son bien aimé-tuteur. Un profond silence régnait dans la petite chambre du vieux curé; une lampe brûlait sur la cheminée, et jetait sa clarté vacillante sur le lit du malade.

« Il s'éteint doucement, dit enfin à voix basse le médecin : il n'y a là ni maladie ni accident. C'est un affaissement général de

la machine; le sang circule moins vite et se retire du cœur.... Il n'y a là ni souffrance ni agonie : c'est la mort du juste; il n'y a rien à faire.

—Quoi ! s'écria Anna en saisissant la main du médecin, il n'y a rien à faire! rien du tout?...O monsieur, que voulez-vous que je devienne s'il meurt? » et la pauvre enfant sanglottait en attachant sur lui un regard plein d'angoisse et de prière.

« Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous, » dit le médecin plus ému que ne le sont d'ordinaire les hommes de l'art, habitués qu'ils sont à se trouver sans cesse face à face avec la mort, avec toutes les douleurs qui la précèdent et la suivent; puis, attirant doucement la jeune fille près du lit, il ajouta : « Il aura encore le temps de vous bénir; avant qu'il soit un quart-d'heure, il pourra vous voir, vous parler....

— Il ne mourra donc pas? s'écria Anna, passant tout-à-coup du désespoir à la joie.

— Pauvre enfant! reprit le médecin en

lui serrant la main, je voudrais pouvoir vous tromper; mais à quoi bon? vous souffririez beaucoup plus après. Il est bien vieux, le digne M. Sunder, vous ne pouvez espérer le conserver long-temps.... Voici, continua-t-il en se tournant vers la cheminée, une potion que vous lui ferez prendre quand il ouvrira les yeux; c'est un cordial qui peut ramener un peu de vie dans ses veines : je reviendrai demain matin; » et il prit son chapeau.

« O grand Dieu ! vous nous quittez ! s'écria-t-elle tout en larmes.

— Il le faut bien, mademoiselle; je ne suis nullement nécessaire ici; d'autres malades me réclament : cet état d'engourdissement peut cesser dans un quart-d'heure; mais il peut aussi se prolonger. »

Qui n'a pas éprouvé ce serrement de cœur, cette angoisse nouvelle inexplicable, qui s'empare de vous lorsque le médecin, sur lequel reposent toutes vos espérances, vous dit froidement : « Je reviendrai

demain, » et que vous lisez dans son regard qu'il n'y aura pas de lendemain pour l'être qu'il abandonne!.... « Il n'y avait pas de ressources, » vous disent-ils quand tout est fini. Eh mon Dieu! n'est-ce donc rien que d'adoucir une agonie ou de reculer de quelques heures, par les soins et par l'espérance qui s'attache à ces soins, le désespoir d'une famille? Qu'elle serait belle la mission d'un médecin, s'il en embrassait avec amour tous les devoirs! Mais pour quelques-uns qui les comprennent, combien il en est qui les méconnaissent et qui vont jusqu'à les traiter de duperie!

Il était déjà loin, le brillant médecin de Fribourg, insouciant et distrait, faisant bondir sous lui son cheval, et ne pensant plus à la scène de douleur qu'il laissait derrière lui; et pourtant il avait été ému un moment par la jeunesse et les larmes d'Anna!

Pauvre Anna! elle est là, penchée au chevet du lit du vieillard qui lui a servi

de père, le cœur gros de soupirs qu'elle étouffe, épiant, attentive et tremblante, un mouvement, un bruit de respiration.

Jeanne est à genoux au pied du lit : elle prie; Marthe tient sous son doigt le pouls du vieillard : le plus profond silence règne au presbytère. Le jeune batelier est retourné à Planafaye.

« Il vit! il vit! s'écrie tout-à-coup Anna; il vient de soulever sa paupière.

— Et son pouls bat plus vite, » ajoute Marthe en versant, à travers les lèvres à demi entr'ouvertes du pasteur, quelques gouttes de la potion....

On entendit alors un léger soupir; et le bon vieillard balbutia le nom d'Anna.

— Me voici, me voici! » et la jeune fille sa laissa tomber à genoux, en couvrant de baisers la main de son tuteur.... Mais le vieillard ne l'entendit pas; il ferma les yeux et s'assoupit. Sa respiration était égale, ses mains n'étaient plus froides, et ses lèvres blanches se coloraient.

« Il dort, reprit Marthe : il est mieux; peut-être le sauverons-nous, balbutia-t-elle tout bas. Va te coucher, ma petite Anna, va, mon enfant; tu te soutiens à peine. Je te promets de rester ici toute la nuit : les veilles ne m'effraient pas; mon corps est fait à la fatigue. J'irai te voir; je te dirai comment je le trouve....

— Oh! non, Marthe, reprit Anna; je ne veux pas m'en aller, je veux rester près de lui. Voilà Jeanne qui s'endort, sa tête vient de tomber sur ses mains jointes; tu serais seule, tu pourrais t'endormir aussi. »

Marthe se mit à attiser le feu. Elle était bien aise au fond qu'Anna ne la quittât pas; et toutes deux s'assirent en silence près du chevet du malade. Le vent, jusqu'alors très-violent, venait de s'abattre, et la pluie tombait à flots.

— Quel temps! murmura Marthe; il y a juste aujourd'hui cinq ans que le comte de Tavernel, ton oncle, ma pauvre Anna,

heurtait à cette porte par un temps semblable.

— Hélas! répondit Anna, il ne nous a pas donné de ses nouvelles depuis ce jour, et je vois bien que je n'ai rien à attendre de lui : je suis une pauvre orpheline abandonnée de tous. Mon tuteur avait raison; j'ai eu tort de te croire, Marthe, et l'orgueil que tu as fait entrer dans mon cœur ne m'a causé jusqu'à présent que de cruels chagrins.

— Mon Dieu, mon enfant, reprit Marthe, il ne faut pas désespérer ainsi de la bonté divine; ton oncle peut mourir, et alors la part de fortune de ton père te revient si tu n'es pas mariée avec un homme d'une naissance inférieure à la tienne : c'est une des clauses du testament de ton grand-père. Et supposons qu'il ne meure pas, ton oncle; il a une femme, une fille : les femmes valent d'ordinaire mieux que les hommes; elles ont dans le cœur moins de haine et plus de pitié : eh bien, mon

enfant, tu feras le voyage de Londres, tu iras implorer leur appui.

— Leur appui! répéta la jeune fille en laissant tomber sa tête dans ses mains; et si elles allaient me repousser.... m'abandonner!... Oh! j'en mourrais!...

— Dieu ne t'abandonnerait pas, ma chère enfant, reprit Marthe en la pressant sur son cœur.

— Il a pourtant abandonné ma mère, » murmura l'orpheline d'une voix étouffée.

Marthe soupira et ne répondit rien.

Le vieillard fit un léger mouvement, et ses yeux s'entr'ouvrirent : son regard erra autour de lui; puis, d'une voix lente et faible, il prononça ces mots :

« Anna, mon enfant, je me sens mieux.... donne-moi à boire. »

Anna se précipite vers la cheminée pour saisir le verre où se trouvait le précieux cordial; mais sa main tremblante le heurte et veut en vain le retenir; il

tombe, et la pauvre enfant pousse un cri involontaire.

« Qu'y a-t-il? demanda le malade.

— Ce n'est rien, reprit Marthe, rien du tout; un peu de bon vin vous fera autant de bien, plus peut-être : ne te désole pas, Anna; » et la vieille femme versa un peu de vin de Malaga, qu'elle fit boire, cuillerée par cuillerée, au vieillard.

« Mon enfant, dit-il en reprenant un peu de force, Marthe a raison, du vin me vaut mieux que tout : le vin, c'est le lait des vieillards; et puis notre heure n'est-elle pas marquée? on a beau faire ici-bas, elle ne sonne là-haut que quand elle doit sonner; rien ne l'arrête, rien ne l'avance. Lis-moi un chapitre de la Bible, ma petite Anna. »

La jeune fille prit la Bible; Marthe approcha d'elle la lampe, et, croisant les mains sur sa poitrine, elle se recueillit dévotement. Mais la douce voix d'Anna ne

murmura que des sons confus ; ses yeux voilés de larmes ne voyaient que des mots sans suite, et son cœur battait à lui ôter la respiration.

Onze heures sonnèrent. Le bon curé les compta avec une attention religieuse.

« J'ai peu d'heures à entendre sonner dans ce monde, murmura-t-il ; chaque moment m'est compté. Il faut que je te parle, Anna ; pose ton livre, et ne pleure pas. Nous naissons tous pour mourir, mon enfant. Je t'ai toujours enseigné la résignation aux volontés de Dieu ; il ne faut pas faillir au moment de l'épreuve. Cherche dans ce tiroir, Marthe; prends-y mon porte-feuille, et donne-le-moi. Vois-tu, Anna, continua-t-il en l'entr'ouvrant avec peine, il y a long-temps que je pense à ce moment ; je me suis mis en mesure de paraître devant Dieu et de t'assurer un avenir où tu n'eusses ni la misère ni l'abandon à craindre.... Voici d'abord, je crois ; regarde, Marthe, si c'est cela, car je ne

puis distinguer l'écriture du papier blanc; voici un billet de cinq cents francs, fruit de mes économies, et puis voici une lettre pour mon frère, qui habite Londres: je te recommande à lui, Anna; il n'est pas riche, mais il a bon cœur, et tu peux compter sur lui comme sur moi....

— Et mon oncle, balbutia Anna en étouffant ses sanglots, le verrai-je?...

— Ton oncle, Anna, reprit le vieillard en cherchant à rassembler ses idées: mon Dieu, pardonnez-lui! son âme est aride, car elle a soif d'or. Mon Dieu, pardonnez aussi au vieux comte de Tavernel; mettez en balance, avec les fautes que lui fit commettre l'orgueil, les bonnes actions qu'il a pu faire. Mon Dieu, à défaut de fortune, donnez à ma petite Anna toutes les vertus de sa mère :... ajoutez-y un peu de bonheur. » Le veillard joignit les mains : on put voir qu'il priait; puis sa tête s'affaissa et ses yeux se fermèrent.

« Il dort, reprit Marthe; parlons bas.... »

Mais Anna pleurait, immobile à sa place. Le passé, l'avenir, tout se confondait dans une seule pensée, dans une seule douleur; elle ne pouvait ni parler, ni écouter : elle était plongée dans une muette atonie.

Marthe s'était assoupie. La petite horloge sonna quatre heures : Anna tressaillit, et le vieillard souleva sa tête.

« Es-tu là, Anna? » dit-il, en essayant de se mettre sur son séant.

Anna s'agenouilla près de lui, et couvrit sa main de baisers.

« Promets-moi, mon enfant, d'aller à Londres,... de te confier à mon frère, toujours de préférence à ton oncle,... et d'être résignée aux chagrins qu'il pourra plaire au Seigneur de t'envoyer;... promets-moi, ajouta-t-il plus bas, de ne pas te laisser entraîner par ton oncle à embrasser la vie religieuse :... ta vocation ne t'y porte pas;... ce serait une erreur, et plus tard peut-être un crime.... Hélas!... que n'as-tu épousé le jeune Burner!. . Mais ce qui est fait est

fait,... et il paraît que ce n'était pas la volonté du Seigneur!... Pauvre Nicolas!... si jamais tu le revois,... dis-lui... que j'ai pensé à lui.... à mon dernier moment;... dis-lui.... » Il ne put achever; sa tête retomba sur son oreiller, et ses yeux se fermèrent, et ses lèvres redevinrent blanches.

Au cri qu'Anna poussa, Jeanne et Marthe s'éveillèrent en sursaut, et le malade fit un léger mouvement. La lampe jetait une lumière plus pâle, et le froid de la nuit se glissait plus âpre et plus pénétrant au travers des portes et des fenêtres : il était cinq heures du matin.

Tout-à-coup, le vieillard se souleva avec une apparence de force qui fit passer dans le cœur d'Anna un rayon d'espoir. Il demanda du vin d'une voix ferme et sonore, et le but d'un trait; puis il attira à lui sa pupille, et posa ses lèvres sur son front en murmurant : « Je.... te bénis,.... Anna. »

La jeune fille frissonna : les lèvres du

bon curé étaient froides, et leur baiser glaça son cœur, sans qu'elle pût se rendre compte de ce qu'elle éprouvait : c'était un pénible mélange d'angoisse et d'espérance.

« Détache ce crucifix, Marthe, continua le vieillard... S'il faisait jour, je voudrais... que Jeanne fût me chercher le curé de. . Planafaye... c'est un digne homme... il a de douces et consolantes paroles pour aider à mourir.... Mais.... il ne fait pas jour, » ajouta-t-il en arrêtant ses yeux sur la fenêtre; puis il les reporta sur son crucifix, et tout ce qu'il y avait encore de vie en lui se concentra dans une muette adoration.

Jeanne, ne consultant que son cœur, jeta sur ses épaules une épaisse mante de drap, ouvrit la porte tout doucement, et courut au village pour éveiller un batelier qui pût la conduire à Planafaye.

« Fait-il jour? demanda encore le vieillard une demi-heure après le départ de Jeanne.

— Pas encore, répondit Anna, dont les

pleurs voilaient la voix : mais Jeanne est partie; elle sera de retour tout-à-l'heure.

— Ah!... qu'elle se hâte! dit le vieillard en passant sa main sur son front, qu'une sueur froide commençait à couvrir; que Dieu.... me soit en aide.... et m'ouvre ses bras;... qu'il exauce... mes prières pour toi,... mon Anna... Mon Dieu!... proportionnez... sa douleur... à sa force;... bénissez-la;... que ma voix... arrive... jusqu'à vous! » Et le vénérable Sunder éleva vers Dieu ses yeux mourans. Un feu pur, celui de la foi, leur rendit un instant tout leur éclat, et son regard, qui semblait attaché sur les soliveaux servant de plafond à sa chambre, ne vit plus rien que le ciel et ces myriades d'étoiles qui montrent à l'homme l'éternité au-delà de son monde périssable! Une céleste vision fit à son front chauve comme une sainte auréole; et lorsque sa tête se pencha en arrière, et qu'Anna pressa de ses lèvres ses mains fortement enlacées autour du crucifix, il était mort le vé-

nérable curé de Tavernel, mort comme il avait vécu, le cœur plein de calme et de foi, sévère à lui-même, indulgent aux autres.

« Il dort encore, Marthe, dit Anna après un long silence : c'est bon signe.... Viens voir comme son repos est doux; sa bouche a gardé un sourire... Oh! il est mieux, ma bonne Marthe, il est bien mieux. Voici le jour : Jeanne va revenir; ouvre les volets, Marthe, bien doucement, pour ne pas l'éveiller. Pleut-il encore? Oh! non, et je crois qu'il fera beau. Si le soleil pouvait paraître; si l'un de ses rayons pouvait pénétrer jusqu'à lui! mon Dieu, qu'il serait joyeux; il aime tant le soleil.... » Marthe s'était approchée du lit. Tout-à-coup ses genoux fléchirent, et de profonds gémissemens s'échappèrent de son sein. Anna, tout effrayée, se pencha vers elle; mais lorsqu'elle lui dit : « Tais-toi, tu vas l'éveiller, » ses sanglots se firent jour à travers la contrainte qu'elle s'imposait, et

elle s'écria : « Ce n'est plus dans ce monde qu'il s'éveillera! »

La terre venait de couvrir les restes du bon curé Sunder, et sa jeune pupille, à genoux sur le gazon encore humide, mouillait de ses pleurs la tombe du seul appui que le ciel eût laissé à son enfance. Le jour commençait à paraître : il était sombre et froid; Anna, enveloppée dans un long manteau noir, priait avec ferveur, et Marthe ne l'arracha qu'avec peine à ses douloureuses méditations.

Le presbytère était fermé; tous les meubles, à l'exception de quelques objets dont Anna n'avait pu consentir à se séparer, étaient vendus; et leur modique prix, après avoir servi à payer les frais de l'enterrement, les messes qu'Anna désirait que l'on pût dire durant plusieurs années, lui laissait encore un peu d'argent, qui lui permit de ne pas toucher au billet de cinq cents francs qu'elle désirait ne pas changer avant son arrivée à

Londres. Elle avait accepté pour quelques jours d'accompagner Marthe au château de Tavernel, et Jeanne l'avait quittée pour entrer au service du curé de Planafaye : car la pauvre Marthe n'avait que bien juste de quoi vivre ; et dans tout autre pays que la Suisse, ce qui n'était pour elle que de la gêne serait devenu de la misère ; mais chacun lui aidait, et elle n'avait pas à s'inquiéter du froid * : un bon feu pé-

* En Suisse, l'hiver n'est guère plus froid pour le pauvre que pour le riche ; et l'on n'a pas, en se chauffant près d'un bon feu, l'affreuse pensée que des milliers d'infortunés grelottent et meurent souvent en se raidissant contre le froid. Les fermiers, les propriétaires, les magistrats, la noblesse, etc., achètent aux propriétaires des bois de chêne et de sapin, la quantité d'arbres dont ils savent avoir besoin pour leur hiver, et quoiqu'ils les paient en entier, il ne leur est permis de faire enlever que le corps des arbres, toutes les branches revenant de droit aux pauvres du canton. Les jeunes viennent faire les fagots et les emportent dans leurs familles ; mais on a soin d'éviter cette fatigue aux vieillards,

tillait durant l'hiver dans son humble cheminée, et réchauffait ses membres déjà raidis par l'âge.

Anna devait partir pour Fribourg le surlendemain, et se rendre de Fribourg à Londres, suivant la volonté de son tuteur. Elle alla faire ses adieux à la tombe de cet excellent homme; et lorsqu'elle se leva pour suivre Marthe, elle éprouva un nouveau déchirement de cœur; elle tourna long-temps ses yeux vers la petite maison dont les volets fermés indiquaient la solitude et l'abandon. Elle avait pleuré amèrement sur la tombe qu'elle laissait à des mains étrangères, et lorsqu'elle entra dans la vaste cour du château de Tavernel, elle n'éprouva ni joie ni orgueil.

Elle était bien changée, la folle jeune fille aux regards joyeux, à l'insouciante gaîté; son pâle visage reflétait toute la

en envoyant les fagots chez eux. Cela s'appelle la *corvée du vieillard*, et jamais personne ne s'est refusé à la faire.

souffrance de son cœur, et ses grands yeux noirs semblaient demander au ciel le bonheur que lui refusait la terre.

Marthe lui offrit de passer la nuit dans la chambre qu'elle avait occupée au château trois ans auparavant : elle refusa.

« Non, chère bonne, disait-elle, je n'y veux pas retourner; à quoi bon me loger si bien! je ne suis pas chez moi ici; l'orgueil que j'ai eu de m'y croire m'a perdue.... Sans lui, Marthe, je ne serais pas seule, j'aurais un appui, un cœur dévoué. Je ne serais pas obligée d'entreprendre un long voyage pour aller réclamer secours et protection d'un étranger, ou d'une famille qui me repousse depuis ma naissance. O Marthe, il m'aimait tant! » et elle pressa presque involontairement de ses lèvres la petite bague que Nicolas avait mise à son doigt. Marthe soupira, ainsi qu'elle avait coutume de le faire lorsque Anna regrettait d'avoir sacrifié à l'orgueil de sa naissance l'amour du pauvre Burner.

Elle savait bien que, sans ses conseils, la jeune fille se serait attachée au compagnon de son enfance, et elle commençait à regretter sincèrement que ce mariage ne se fût pas fait, car elle aurait conservé son Anna près d'elle, et sa vieillesse n'aurait pas été privée de la seule joie, de la seule affection vraie qui l'attachât à la vie.

« Chère enfant, disait-elle à la pauvre orpheline la veille de son départ, peut être ai je eu tort; mais hélas! à présent le mal est sans remède, et il faut oublier le passé pour ne t'occuper que de l'avenir. Qui sait si Dieu ne te le rendra pas meilleur que tu ne l'espères? Tu vas voir ton oncle, ma chère Anna, ajouta-t-elle d'une voix plus grave et en rapprochant son vieux fauteuil de la chaise de la jeune fille : il est donc bon que tu sois instruite des malheurs de tes pauvres parens, afin que tu puisses être toujours sur tes gardes, et ne te livrer jamais à la confiance avec ton oncle. Et d'abord, mon enfant, il

ne faut jamais lui parler de ton père, encore moins de ta mère.... Il l'a beaucoup aimée, ta mère : c'est là la source de tous ses maux. Il l'a aimée d'un amour vil et l'a entourée d'embûches, faible femme qu'elle était, jeune et belle, mais pauvre, sans naissance, sans appui. C'était un fort bel homme, Anna : il avait un doux sourire, un regard velouté; mais son cœur était noir et plein d'astuce. Si ta mère n'avait pas aimé son frère, il est possible qu'elle eût succombé : c'est ce que ton oncle sentait bien, et dès-lors tout son amour se tourna en haine contre elle et contre son frère. Il devint leur espion, leur ennemi le plus acharné. Ta mère, Anna, n'était, il faut l'avouer, que la fille d'un pauvre garde champêtre; mais elle était vertueuse, et ton père l'aimait et en était tendrement aimé : c'est pourquoi il se décida à contracter avec elle un mariage secret. Je ne te dirai pas par quelles odieuses machinations ton oncle fit tout-à-coup

perdre au pauvre Rumbert sa place de garde, et le réduisit à la mendicité, car il n'avait plus ni pain ni asile. Je ne te dirai pas non plus comment il s'y prit pour aigrir ton grand-père, le vieux comte de Tavernel, contre mon bien-aimé Jules, ton père, Anna : tout cela t'affligerait trop, et tu auras assez à souffrir de ce qu'il me reste à te dire.

» Ton père, en voyant ta mère tombée dans la misère, n'en fut que plus empressé à la secourir et à lui sacrifier tous les mariages brillans qui se présentaient. Il se maria à elle, mon enfant; mais il avait les plus fortes raisons pour tenir son union secrète tant que son vieux père vivrait; il connaissait son orgueil implacable et espérait bien peu de sa pitié : car l'orgueil est comme une lèpre, il s'étend partout et vicie jusqu'au meilleur cœur. Ils se marièrent donc, Anna, et durant quelques mois ils jouirent d'un bonheur que rien ne troubla; ton père avait acheté, à une

lieue de ce château, une petite maison bien humble, bien cachée, au milieu des bois, et ce fut là, mon enfant, que tu vis le jour. Mais ta naissance, il faut le dire, fut le signal des tourmens que ta pauvre mère eut alors à endurer. On ne put la tenir assez secrète pour que ton oncle ne l'apprìt pas : cette nouvelle lui causa une fureur mêlée de joie, car il entrevoyait les moyens de perdre à la fois la femme qui l'avait repoussé et le frère qu'il haïssait; il fit parler ses gens dans le village qui touchait à l'asile de ta mère, et bientôt elle ne put sortir, même pour se rendre à l'église, sans être montrée au doigt, sans que les femmes lui tournassent le dos et que les petits enfans ne courussent après elle en l'injuriant et en l'appelant fille déhontée. Ta pauvre mère ne put supporter tant d'outrages, et sa santé s'affaiblit visiblement.

» Jules balançait encore entre la colère de son père et les tourmens qu'endurait sa femme; il sentait qu'il y avait lâ-

cheté à ne pas l'y soustraire; mais il savait aussi qu'en déclarant son mariage il perdait tous ses droits à l'héritage paternel. Dans cette cruelle alternative, il alla trouver le bon curé de Tavernel : c'était lui qui les avait mariés dans son propre presbytère, un soir que ton oncle s'était éloigné pour se livrer au plaisir de la chasse, qu'il a toujours beaucoup aimée, le méchant homme. Il fut donc demander conseil au bon curé de Tavernel, ton pauvre père, mon enfant; et le bon curé lui conseilla de prendre patience : c'était plus facile à dire qu'à faire; cependant les deux époux suivirent son avis et se résignèrent à souffrir. Ta mère ne sortait plus, et j'avais seule la triste consolation de lui être utile. Je l'aimais presqu'à l'égal de ton père, tant elle était douce et bonne, et ce fut moi qui te tins sur les fonts de baptême, avec ton grand-père. On te donna là une pauvre marraine, mon enfant, puisque hélas! je ne puis rien pour toi

que te bénir et prier le Seigneur; mais la nécessité le voulait ainsi... Ranime le feu, mon enfant, il est prêt à s'éteindre... Hélas! mon Dieu! j'ai peut-être tort de te conter toutes ces choses : cela t'afflige, et, comme disait M. Sunder, ce qui est fait est fait. Mais j'ai pensé que devant aller vers ton oncle, et tâcher, par tous les moyens possibles, de rentrer dans tes droits, tu devais être informée des malheurs et des torts de ta famille; c'est pourquoi, ma chère petite, j'ai enfin pris sur moi de te les confier.

» Tu avais six mois environ, lorsque ton oncle découvrit, par je ne sais quelles machinations, que tu étais la fille légitime de son frère. Dès-lors son plan fut arrêté : l'amour plein de haine qu'il ressentait encore pour ta mère fit place à l'ambition, à l'amour de l'argent. Il pouvait hériter à la fois du titre et de la fortune de son frère, il n'hésita pas. O mon enfant! je n'oublierai jamais ce jour de deuil et de ter-

reur. Ton père venait de rentrer au château, il pouvait être dix heures du soir; il s'était oublié plus long-temps que de coutume à te voir sourire, à te bercer doucement pour t'endormir. Ton grand-père ne s'était pas couché à neuf heures comme il faisait toujours; il se promenait de long en large dans sa chambre avec une telle rapidité pour son âge, et en poussant des exclamations si effrayantes, que chacun dans le château s'entre-regardait et prévoyait un malheur... Hélas! cela n'était que trop vrai; et, lorsque son fils entra chez lui pour lui souhaiter le bonsoir, ce fut une explosion de colère à faire frissonner tous ceux qui pouvaient l'entendre. La voix suppliante de ton père se faisait jour par instant, et rendait cette scène plus déchirante; nous remplissions tous le long corridor sur lequel ouvrait sa chambre, pas un de nous n'osait bouger; nous étions consternés, anéantis : moi surtout, qui ne devinais que trop ce qui se passait. J'avais

collé mon oreille tout contre la porte, et je n'oublierai jamais la douleur aiguë qui me passa dans le cœur quand j'entendis le vieillard en fureur dire à ton père : « Misérable ! tu as déshonoré mes cheveux blancs ! Va-t'en, quitte ma maison ; n'y rentre jamais, sous peine de mon éternelle malédiction ! » Au cri que ton père poussa, les forces m'abandonnèrent, et je serais tombée si son valet de chambre, bon garçon s'il en fut, ne m'avait soutenue et arrachée de cette porte à laquelle je m'accrochais, car je voulais tout entendre, afin de pouvoir, s'il en était temps encore, courir chercher le bon M. Sunder, et employer son crédit sur l'esprit de ton grand-père, pour obtenir qu'il ne chassât pas de chez lui l'héritier de son nom, son fils aîné, mon bien aimé Jules.

» Que te dirai-je, Anna? tout fut inutile : prières, menaces; il méprisa les unes, et se montra fort insouciant des autres. « Dieu n'a rien à démêler là-dedans, » disait-il au

digne M. Sunder, qui lui représentait que s'il était sans pitié pour son fils, Dieu à son tour serait sans pitié pour lui.

» Ton pauvre père quitta le château, mon enfant : ce fut un jour de deuil pour nous tous; chacun l'aimait : il était si bon ! Je reçus mon congé ce jour-là même, et ne me l'eût-on pas donné, je l'aurais pris, car le château et ses habitans m'étaient devenus odieux. J'accompagnai ton père à la petite maison où il te tenait cachée; il était morne et pâle, mais résigné, et son cœur ne fit entendre aucun murmure. Mais, lorsqu'il entra chez ta mère et qu'elle te déposa dans ses bras, ses larmes, qui n'avaient pas encore coulé, inondèrent tes petites joues roses et se mêlèrent à ton sourire ; et comme ta mère tremblait sans oser l'interroger, il te remit dans ton berceau, et se laissant tomber sur un fauteuil, il s'écria : « Nous sommes libres, Anna (car tu portes le nom de ta mère, mon enfant), nous sommes libres : tu n'auras plus be-

soin de te cacher, tu seras maintenant ma femme aux yeux des hommes comme aux yeux de Dieu. » Ta mère s'élança dans ses bras en jetant un cri de joie.

« Cela nous coûte cher, Anna, reprit-il d'une voix sombre qui la glaça, bien cher!... tu as enduré pour moi la honte et la solitude; mais tu ne manquais de rien, ton vieux père non plus : à présent, c'est à la misère qu'il faut nous ployer, oui, à la misère, Anna! Ma femme, mon enfant! et il fondit en larmes : nous sommes libres à ce prix! » Ta mère, que le Ciel lui ait fait la plus belle place parmi ses anges! ta mère ne pleura pas, elle; je la vois encore pâle, mais l'œil inspiré d'une foi toute chrétienne, s'agenouiller devant ton père : je l'entends encore appeler sur lui toutes les bénédictions du ciel, fortifier son âme par des paroles qui, je crois, lui étaient envoyées d'en haut, et ramener peu à peu le calme dans son cœur, le sourire sur ses lèvres.

» Ils s'aimaient, et leurs pleurs et leurs

soupirs, confondus ensemble, perdaient de leur amertume. Ta mère était douée d'une âme tendre, mais énergique; sa santé semblait d'abord se fortifier à mesure qu'elle avait à souffrir du travail ou des privations qu'il fallait s'imposer... Peu à peu ton père vendit ses diamans à des Juifs qui les achetaient à bas prix : il fallait vivre; nous étions quatre, car le vieux père était devenu aveugle et ne pouvait plus rien par lui-même. Ton père prit le parti de se retirer à Fribourg; il ne pouvait supporter l'idée que son frère pouvait venir épier ses douleurs pour en rire, car il savait tout : ta mère lui avait confié comment elle avait mérité sa haine, et il ne voyait que trop d'où lui venaient tous ses malheurs. Il vendit la petite maison, ou, pour mieux dire, il chargea M. Sunder de la vendre, car ce fut lui qui lui en envoya le prix aussitôt son arrivée à Fribourg : cela nous servit à nous établir dans cette ville et à acheter le nécessaire. Tu faisais notre joie, mon enfant,

et nous aurions tous été encore assez heureux, si la santé de ta mère n'avait tout-à-coup commencé à décliner visiblement. Elle ne pouvait plus s'appliquer aux broderies ni à d'autres ouvrages à l'aiguille, dont le produit était d'un grand secours dans notre petit ménage; il fallut y renoncer tout-à-fait, et ta pauvre mère prit bientôt le lit, pour ne plus se relever. Une affection de poitrine lente, mais déjà bien dangereuse, la minait sourdement. Cependant elle se faisait illusion, et nous aussi. C'est une chose à remarquer que l'habitude d'être près d'un malade nous empêche de suivre les progrès de son mal, bien loin de nous les faire apercevoir, ainsi que cela devrait être : on se familiarise avec ce qu'on voit tous les jours, et souvent on est en pleine sécurité pour les êtres qui nous sont le plus chers, quand les étrangers s'alarment et voient du premier coup d'œil tout le danger.... Ce fut ce qui arriva lors d'une visite que nous fit le vénérable curé

de Tavernel : il me prit à part, le digne homme, et il m'annonça la fin prochaine de ta mère. Ce fut une grande et profonde affliction qu'il jeta dans mon cœur. Je pris sur moi de ne pas la montrer à ton père. Il fallait à notre chère malade un régime que notre état de gène nous empêchait de pouvoir lui faire suivre. M. Sunder me promit de parler encore au vieux comte de Tavernel, dont la colère avait fait place à une humeur de plus en plus sombre et sauvage; mais il n'en put rien tirer. « Qu'il casse son mariage, disait-il, et je lui rends tous ses droits et je lui rouvre mes bras. » M. Sunder eut beau lui répéter que la mort allait bientôt se charger de ce soin! le vieillard fut inflexible, et, que Dieu le lui pardonne! il nous laissa dans le deuil et la misère.... Cependant ton père travaillait nuit et jour; il avait changé de nom et donnait des leçons dans quelques maisons particulières ; puis il dessinait la nuit et vendait aux marchands le fruit de ses veilles. Tout cela

était payé bien peu : le vin, le bouillon, le chocolat absorbaient la plus grande partie de ces minces ressources, et ton père dépérissait à vue d'œil. Toi seule, Anna, tu grandissais, fraîche et grasse, comme si le bonheur se faisait jour à travers nos souffrances, pour arriver jusqu'à toi. Pauvre petite, je te vois encore sur le lit de ta mère, jouant avec les boucles de ses beaux cheveux noirs, et collant contre sa figure longue et pâle ton petit visage plein de joie et de vie. Oh! comme elle t'aimait, ta mère, Anna!.... »

La vieille Marthe fondit en larmes à ce souvenir, et l'on n'entendit plus durant quelques instans que les sanglots de la pauvre orpheline.

« Il se fait tard, mon enfant, reprit enfin Marthe en essuyant ses pleurs; j'ai tort d'entrer dans tous ces détails, mais ils sont si présens à mon cœur qu'ils en découlent malgré moi. » Anna appuya sa tête sur son épaule, et Marthe continua ainsi :

« Durant les longues années que j'avais passées au château de Tavernel, j'avais fait quelques économies et pu placer chez un notaire de Fribourg une petite somme, deux mille francs environ; je touchais donc cent francs par an, et cela nous aidait un peu. Mais il vint un moment où cela ne fut plus suffisant, et j'eus l'inexprimable bonheur, mon enfant, de pouvoir, en retirant mes fonds, adoucir la triste fin de ta mère : oui, mon Anna, elle est morte sans que rien lui ait manqué, et comme une sainte, on peut le dire !

— O Marthe, ma bonne Marthe ! » et la jeune fille serra étroitement sur son cœur la vieille nourrice de son père.

— Sur ces entrefaites, reprit Marthe en soupirant profondément, le vieux comte de Tavernel tomba malade, et quelques précautions que ton oncle pût prendre pour éloigner de lui M. Sunder, il voulut le voir; et le digne homme lui apprit la mort de ta mère, l'état de langueur dans lequel

était tombé ton père; et soit que ses paroles eussent plus d'onction, ou que le ciel eût touché enfin le cœur de cet orgueilleux vieillard, il se laissa aller à quelque pitié pour son fils : il désira le voir, et même il consentit à ce que tu lui fusses amenée. Tu avais deux ans, mon Anna; tu marchais et tu commençais à parler. Je te fis une longue leçon sur la manière dont tu devais te conduire avec ton grand-père; tu m'écoutais sans trop me comprendre, chère enfant, quoi que tu fusses déjà fort intelligente. Je te parai de mon mieux dans tes tristes vêtemens de deuil, et je mis une rose blanche dans tes cheveux, déjà noirs et bouclés comme ceux de ta pauvre mère. Ton père s'habilla aussi de son mieux, et nous prîmes tous trois la route du château de Tavernel. Il n'y a que deux lieues de Fribourg à Tavernel, et ton père eut pourtant beaucoup de peine à faire ce court trajet, tant ses forces étaient épuisées; et ce fut moi qui te portai une grande partie du chemin.

» Ton oncle n'était pas au château quand nous arrivâmes, ou, s'il y était, nous ne le vîmes pas. Ton père entra seul dans la chambre de son père, la même dont il avait été si cruellement chassé. Le vieux comte de Tavernel gardait le lit depuis longtemps, et lorsque je fus appelée je trouvai ton père assis auprès de lui : leurs mains s'étaient étroitement unies, des pleurs mouillaient leurs yeux, et je vis bien que la réconciliation était complète; c'est pourquoi le tremblement qui m'avait saisie en entrant cessa tout-à-coup pour faire place à un grand orgueil de toi. Je m'approchai du lit de ton grand-père, et je te mis dans ses bras, avec autant d'assurance que si tu avais été la fille d'une princesse. Par bonheur, tu étais tout le portrait de ton père, et c'est ce que le vieux comte de Tavernel remarqua aussitôt; car il te baisa au front, et se tournant vers ton père, il lui dit : « C'est tout ton portrait, Jules; » puis il t'assit sur le lit : et toi, te rappelant mes

leçons, ou agissant par instinct, tu te penchas vers lui avec le plus gracieux sourire, et tu l'entouras de tes petits bras en l'appelant papa. Tu fis plus en un instant que nous n'aurions fait en des années : tu fondis en amour tout l'orgueil de ce cœur vindicatif : deux larmes roulèrent sur ses joues creuses, et il t'appela sa fille, et il ne voulut plus se séparer de toi.... Ton père reprit sa chambre, et moi je fus réinstallée dans mes fonctions de femme de charge. Oh ! comme j'aurais été heureuse, si ce bonheur-là n'avait pas été acheté par la mort de ta mère, et si la santé de ton père avait paru devoir se rétablir. Mais loin de là, il allait de mal en pis.

» Cependant ton oncle ne paraissait presque plus au château : on disait qu'il était au moment d'épouser une riche héritière; et de fait ce mariage se fit. Mais il n'amena point sa femme au château, et je sus que, lorsqu'il y venait, c'était de préférence la nuit, et qu'alors il avait de longs

entretiens avec le vieux comte de Tavernel, dont les forces et la tête faiblissaient de plus en plus. Je remarquai que, le lendemain de ses visites nocturnes, le vieillard était plus contraint avec ton père et moins tendre avec toi. Enfin, un jour qu'il se sentait plus mal, il parla à M. Sunder du désir de faire un autre testament, afin de rendre à son fils aîné toute la fortune qu'il avait reportée sur son fils cadet, et il fut décidé que le pasteur lui amènerait un notaire le lendemain. Hélas! mon Dieu, il y a des choses qu'il ne faudrait jamais remettre au lendemain....

» Ton oncle arriva le soir de ce jour; il parut très-affecté en voyant son père plus mal que de coutume; et le comte de Tavernel, profitant de ce faux élan de sensibilité pour lui parler de son frère, lui confia qu'au moment de paraître devant Dieu, il sentait le besoin de se remettre bien avec lui-même, en annulant le testament qui déshéritait son fils aîné. Ton oncle ne fit aucune observation; bien au contraire, il s'en fut

chercher son frère et l'amena chez ton grand-père ; puis il l'embrassa et lui redemanda son amitié et l'oubli du passé : ton pauvre père avait toujours l'image de sa femme devant les yeux, et il se fit bien violence pour ne pas repousser la main que lui tendait son frère. Le vieux comte parut se ranimer en voyant ses deux fils près de lui, dans une apparence de bonne intelligence ; il te fit venir, et ton oncle t'embrassa ; mais toi, pauvre enfant, tu le regardais avec frayeur, et tu ne voulus jamais l'embrasser, quoiqu'il te promît des bonbons et des joujoux. Je t'emportai dans ma chambre ; mais je sus que ton père et ton oncle s'étaient fait servir à souper près du lit de ton grand-père, à qui le contentement semblait presque rendre la santé. Tout le monde se réjouissait dans le château et même dans le voisinage : car l'union dans les familles est la source de tous biens. Je m'éveillai, le cœur plein d'une douce espérance. J'allais donc revoir mon

cher Jules à la tète de ce château dont il avait été si cruellement chassé, et je rêvais pour toi, mon Anna, l'avenir le plus brillant. Je me levai, il était sept heures. M. Sunder devait arriver à midi avec le notaire ; je mis mes plus beaux habits comme pour un jour de fête : et n'en était-ce pas un bien grand que celui qui allait te rendre toute ta fortune ? je chantais une vieille ballade en achevant de t'habiller ; et toi, plus gaie que de coutume, tu sautais autour de moi.... Tout-à-coup on frappe rudement à ma porte, j'ouvre avec un serrement de cœur dont je ne me rendais pas compte.... Le valet de chambre de ton grand-père est devant moi, pâle et tremblant, il me regarde et fond en larmes

« Qu'y a-t-il donc, mon Dieu ! m'écriai-je...

—M. le comte est mort cette nuit.» A ces mots, qu'il articule au milieu de ses sanglots, je reste comme anéantie. « Oui, reprend-il enfin, il est mort cette nuit.

Lorsque je suis entré dans sa chambre à sept heures comme de coutume, il était déjà raide et froid. C'est une apoplexie foudroyante, ou bien la goutte lui sera remontée dans l'estomac.

—Où est mon maître ? où est M. Jules de Tavernel? m'écriai-je frappée d'une idée affreuse que j'ose à peine encore m'avouer, mais qui m'a long-temps tourmentée. — Il repose dans ce moment, il a passé une nuit fort agitée.» Cette réponse mit un peu de calme dans mon cœur; je te pris dans mes bras et je fus attendre le réveil de ton père. J'avais envoyé chercher M. Sunder, afin qu'il le préparât à la triste nouvelle que nous allions avoir à lui apprendre. Ton oncle s'était enfermé dans la chambre du défunt, et lorsque M. Sunder arriva, il eut beaucoup de peine à se faire ouvrir. Il était sans doute occupé à chercher des papiers ou des bijoux dans le secrétaire, à en juger par le bruit qu'il fit en le refermant, et par le désordre qui régnait dans la cham-

bre. Hélas! mon enfant, c'était grande pitié à voir que ce lit sur lequel gisait le vieillard, sans que personne fût à genoux auprès pour prier Dieu d'accueillir son âme. M. Sunder recula deux pas à cette vue, et sa vénérable et douce figure prit une expression de sévérité que je n'oublierai jamais, tant elle me fit impression.

« N'avez-vous pas de honte, jeune homme! dit-il à ton oncle avec une grande énergie : la chambre d'un mort n'est-elle pas sacrée à l'égal de la tombe! d'où vient tout ce désordre? ne seriez-vous pas mieux à genoux devant cette tête blanchie que vous avez recouverte du drap pour échapper à votre conscience? ne seriez-vous pas mieux à genoux qu'occupé ainsi que vous voilà? Si vous ne voyez plus la face de votre père, ajouta-t-il en rejetant vivement le drap qui la cachait à nos yeux, elle n'en est pas moins là, et Dieu vous ordonne par ma voix de la respecter. » Tous les domestiques du château avaient suivi M. Sunder

dans la chambre du défunt ; et ce fut un cri général, où l'effroi se montrait plus que la douleur, à la vue de la figure de ton grand-père : les traits en étaient affreusement contractés, et la peau était couverte de taches violettes. A cette vue M. Sunder leva les yeux au ciel avec une grande expression d'horreur. Ton oncle perdit de son audace, et nous pûmes tous apercevoir un léger tremblement sur ses lèvres, devenues presque aussi blanches que celles du mort.

» On alluma des cierges autour du lit de ton grand-père. Les plus anciens serviteurs s'agenouillèrent et prièrent toute la journée.

» Ce que devint ton oncle ce jour-là, je l'ignore, personne ne l'aperçut ; mais le lendemain, à l'heure des funérailles, il prit la tête du deuil, en longs habits noirs, ayant crêpe au chapeau et pleureuses bien amples. Sa figure était fort pâle et il s'essuyait souvent les yeux : pourtant chacun de nous put voir qu'il ne pleurait pas.

» Ton pauvre père était fort souffrant, et la nouvelle de la mort du vieux comte de Tavernel redoubla la fièvre qui le minait depuis long-temps déjà. Il voulut en vain se lever pour suivre avec son frère le cercueil de son père ; les forces lui manquèrent, et je l'entendis dire à M. Sunder qu'il faudrait bientôt rouvrir la porte du caveau pour lui. Cette parole me brisa le cœur ; hélas ! elle n'était que trop vraie, et, trois jours après la mort du vieux comte de Tavernel, ton pauvre père n'existait plus.

Il te remit en mourant sous la sauvegarde de M. Sunder ; et quoi que pût dire ton oncle, qui réclamait ses droits sur toi pour être ton tuteur, ton père tint bon, et ce fut au vénérable curé qu'il légua ce titre. La douleur fut grande ; on aimait ton père et l'on haïssait ton oncle ; plusieurs des anciens serviteurs quittèrent même le château. Bientôt des bruits sourds circulèrent dans les villages environnans, et ton oncle devint l'objet du mépris général.

Si bien qu'un mois après environ il lui fallut prendre le parti de quitter le château et même le pays... Cependant M. Sunder, avant de t'emmener avec lui, ainsi qu'il l'avait promis à ton père, avait voulu entendre la lecture du testament du vieux comte de Tavernel. Hélas! il n'était que trop vrai;... par ce testament ton oncle héritait du titre et de tous les biens de son père. Une seule clause, placée là bien malgré lui sans doute, rendait, après sa mort, aux enfans de son frère leur part de fortune, à l'âge de leur majorité, s'ils n'avaient pas contracté des mariages au-dessous de la naissance de leur père. Une autre clause portait, et j'en fus touchée aux larmes, qu'il entendait, en récompense de mes longs services, que j'eusse toujours un asile dans le château, s'il me plaisait y revenir.

» Voilà, mon enfant, pourquoi je suis restée ici; il m'était impossible de te suivre chez le bon M. Sunder : sa petite fortune

ne lui permettait pas cette double charge. Je n'avais plus rien, et je fus heureuse de pouvoir rester ici : c'était un asile; et puis il m'était doux de penser que je mourrais là où j'avais vécu;... et c'est ce qui arrivera bientôt, s'il plaît au Seigneur, murmura-t-en essuyant deux grosses larmes ; rien ne m'attache à la terre, et toi une fois partie, ma chère enfant, que ferais-je dans ce monde! »

Le jour commençait à paraître; la nuit s'était écoulée sans que Marthe ni Anna eussent songé à dormir. Lorsque Marthe eut terminé son triste récit, Anna fondit en larmes et pria long-temps; puis, Marthe s'étant assoupie, la jeune fille entr'ouvrit doucement la porte, traversa la grande cour, que le jour naissant éclairait à demi, monta un petit escalier, et se trouva dans la chambre qu'avait habitée son père. Une terreur religieuse s'empara d'elle à la vue de ce lit où elle avait pourtant dormi d'un sommeil paisible quelques années aupa-

ravant. Elle s'arrêta immobile, et presque effrayée de ce silence, de cette solitude, de ce jour pâle et vague qui entourait comme d'un brouillard tous les objets qu'elle touchait : le passé renaissait morne, effrayant. Elle voyait son père étendu dans ce lit : elle le voyait si bien qu'elle jeta un cri plaintif, et se fit peur à elle-même, comme si un autre qu'elle eût prononcé ce cri. Elle n'osait ni avancer ni reculer, et lorsqu'elle tomba à genoux en cachant sa tête dans ses mains, elle se crut à moitié sauvée. Le jour grandissait, et des flots de lumière se glissèrent bientôt par les étroites fenêtres du château. Anna priait toujours : enfin un long et pur rayon de soleil vint se jouer sur sa robe noire et sur son front tristement incliné vers la terre. Elle ouvrit les yeux et respira plus librement. Rien ne calme les douleurs comme un beau jour : l'âme ne conserve alors de ses terreurs qu'une douce mélancolie ; l'effroi fait place à l'attendrissement,

et l'on peut pleurer.... Elle pleura longtemps, la pauvre orpheline, et elle jura à son père, au milieu de ses larmes, qu'elle ne descendrait jamais à l'humiliation d'une prière pour obtenir pitié et protection de son oncle. Tout son cœur se révoltait à la seule pensée de le revoir, et elle eût préféré toutes les horreurs de la misère à recevoir le moindre secours de lui. « Qu'il garde tout ! s'écriait-elle, je ne veux plus d'une fortune qu'il doit à tant de crimes. O mon bon, mon digne tuteur, vous disiez vrai : « Qu'est-ce que des titres, quand de » méchantes actions sont venues les souiller! » Mon Dieu ! était-ce à moi d'avoir de l'orgueil ! O Marthe, Marthe, vous m'avez perdue : je serais heureuse à présent, je ne serais pas seule au monde. » Ses yeux tombèrent sur la petite bague que Nicolas lui avait donnée ; elle soupira profondément : « Pauvre Nicolas! murmura-t-elle, je ne l'aimais pas; mais sans Marthe, peut-être serais-je venue à l'aimer.... Il m'aimait

tant, lui!... Bonne Marthe, elle a cru bien faire!... » La voix de la vieille femme se fit entendre alors, éclatante ou brisée, suivant que les échos du château l'apportait à l'orpheline; elle se hâta de descendre dans la cour, et se jeta au cou de Marthe pour y cacher un moment la trace de ses pleurs.

« Il faut partir, Anna, mon enfant : voici l'heure; » et la vieille Marthe acheva de nouer un paquet dans lequel elle venait de renfermer les provisions de la route. Elle avait mis dans une petite caisse ses plus beaux habits, puis son livre d'heures, le crucifix de son tuteur, dont elle n'avait pas voulu se séparer, quelques livres d'étude; et Marthe avait promis de garder religieusement tout le reste, ou, en cas de mort, d'en faire le dépôt chez le curé de Planafaye.

Anna partit laissant derrière elle le vide et l'affliction, et pleurant amèrement sa bonne, sa chère Marthe, et le presbytère, et les montagnes : tout l'amour du pays

s'éveillait en elle au moment de s'en éloigner! Le petit porte-feuille de son tuteur renfermait ses deux seuls trésors : le billet de cinq cents francs, et la lettre qu'elle devait remettre au frère de M. Sunder. Il était convenu qu'elle ne paierait sa place qu'en arrivant à Londres, et la bonne Marthe lui avait mis de côté quelques pièces de monnaie pour les frais de route. Elle se croyait presque riche, notre jeune voyageuse; et peu à peu le changement de lieu, les tableaux variés et sans cesse renaissans qui se déroulaient sous ses yeux, rendirent la paix à son cœur; elle vit l'avenir sous des couleurs moins sombres, et elle était résignée, sinon heureuse, lorsque la diligence entra au galop de ses six chevaux dans les rues de Londres.

Une heure après son arrivée, Anna sonnait timidement à une petite porte cintrée d'une maison fort humble d'apparence, située dans une des plus pauvres rues de la Cité. Un petit garçon portait

derrière elle un paquet et une caisse, léger bagage qu'il déposa sur une borne en attendant qu'on vînt ouvrir, ce qui fut assez long.

Enfin une vieille servante entr'ouvrit la porte pour savoir qui l'on demandait.

« M. Sunder, s'empressa de répondre Anna.

— Et que lui voulez-vous? reprit la servante en parcourant des yeux ses vêtemens chiffonnés par la route, ses cheveux poudrés par la poussière, et les paquets qui l'accompagnaient.

— Je voudrais lui parler, répliqua Anna d'une voix moins assurée; j'arrive de la Suisse, et j'ai une lettre de son frère à lui remettre....

— Ne pouvez-vous pas me la confier? ma chère demoiselle, mon maître ne voit personne.

— J'étais venue, reprit Anna en hésitant à chaque mot, j'étais envoyée près de votre maître par son frère, mon tuteur; il me

recommande à lui... j'ai fait le voyage pour lui demander asile et protection : je ne connais personne à Londres.

— Bonté divine! s'écria la vieille femme, en voici bien d'un autre! c'est donc à dire, mademoiselle, que vous venez pour loger ici? »

Anna devint toute pâle, et son âme pleine de fierté livra à sa raison un cruel combat.... Enfin, ne sachant à quel parti s'arrêter, elle tira sa bourse, mit une guinée dans les mains de la servante ébahie, et dit d'une voix ferme : « Je demande un asile, mais je n'entends être à la charge de personne. »

La porte lui fut ouverte aussitôt, et elle suivit d'un pas chancelant la domestique du frère de M. Sunder. Son cœur s'était glacé à une semblable réception, et elle ne put que tendre la lettre de son tuteur au vieillard près duquel on venait de l'introduire.

C'était un petit homme tout rond, d'une

figure pleine de bonté, et dont le front et les cheveux blancs rappelèrent à la pauvre Anna son bien-aimé tuteur; aussi se sentit-elle plus à l'aise et toute disposée à l'aimer, quand, les yeux pleins de larmes, il lui tendit la main en lui disant : « Soyez la bienvenue ici, ma chère enfant; ce que j'ai vous l'aurez. »

Il y avait déjà quinze jours qu'Anna demeurait chez M. Sunder. La vieille servante, sur l'ordre de son maître, lui avait cédé sa chambre et avait pris possession d'une étroite soupente. Anna s'attachait de plus en plus à M. Sunder; elle restait souvent des heures entières à lui lire l'Evangile ou les saintes Ecritures, et elle était heureuse de l'appeler du même nom qu'elle donnait à son tuteur, et de retrouver dans ses traits quelques-uns de ses traits. De son côté, le vieillard semblait se plaire de plus en plus dans sa société, et sans la gêne réelle qui perçait dans son intérieur, malgré le soin qu'il prît pour la dissimuler, Anna au-

rait supporté avec courage la triste solitude dans laquelle elle vivait, elle, l'enfant des montagnes, élevée au milieu des arbres et des fleurs; elle à qui l'air de la plaine était à peine suffisant, et qui maintenant n'avait ni air, ni fleurs, ni arbres.... Aussi, ressemblait-elle chaque jour davantage à ces pauvres plantes étiolées, qui, faute d'air et de soleil, faiblissent long-temps sur leurs tiges avant de succomber.

La vieille servante lui avait longuement raconté les malheurs de son maître, et comment, n'étant plus en état ni de confesser ni d'officier, il était réduit à une très-petite pension qui l'obligeait à vivre en proie aux plus pénibles privations; et Anna, n'écoutant que son cœur, avait abandonné dans le ménage le peu qu'elle avait. Cinq mois s'écoulèrent ainsi, puis un an, puis deux. Anna brodait et gagnait quelque argent; mais elle sentait qu'elle n'était d'aucune utilité au vieillard, et craignait même souvent de lui être à charge. Il lui vint à la

pensée d'utiliser ses études et de chercher à se placer dans un pensionnat. Elle avait fait de grands progrès dans la langue anglaise, elle la parlait aussi bien que l'allemand et le français, et elle espérait pouvoir gagner assez pour venir à l'aide du bon vieillard, dont elle était venue implorer l'appui; mais elle ne connaissait personne et ne savait à qui s'adresser.

Un soir qu'elle était allée reporter quelques broderies chez la lingère qui la faisait travailler, elle imagina de se confier à elle, et cette brave femme, après lui avoir demandé ce qu'elle savait faire, prit l'engagement de chercher pour elle la place qu'elle désirait.

Deux jours après cette promesse, la lingère vint trouver Anna et lui apprit qu'elle venait de parler d'elle à la maîtresse d'un des pensionnats les plus brillans de Londres, et que cette dame semblait très-disposée à la prendre à raison de six cents schellings par an. La pauvre Anna éprouva

une grande joie à cette nouvelle inattendue, car jamais ses espérances ne s'étaient élevées à plus de deux à trois cents schellings; elle courut annoncer au bon vieillard le parti qu'elle venait de prendre, et il fut décidé qu'elle irait dès le soir même chez mistriss Robertson.

Elle mit sa plus jolie robe et se rendit, accompagnée de la vieille servante, dans un des beaux quartiers de Londres; la pension de mistriss Robertson était située dans une large rue, et de grands arbres s'élevant derrière la porte annonçaient un beau jardin. Le cœur d'Anna, à cette vue, battit de joie, et la vie rentra dans son sein avec l'air pur qu'elle respirait.

Mistriss Robertson était sortie avec sa fille; mais elle avait donné ordre à ses domestiques de dire à la jeune personne qui viendrait de la part de sa lingère, qu'elle eût à entrer chez elle le lendemain sur les midi.

Le sort d'Anna était donc tout-à-fait fixé.

Le lendemain de bonne heure elle écrivit à Marthe le changement apporté dans sa situation, puis elle fit encore une fois ses petits paquets, prit le bras du vieux ministre, qui voulut l'accompagner pour la recommander aux bons soins de mistriss Robertson, et, suivis de la vieille servante qui portait le petit bagage, ils arrivèrent tous trois devant l'élégante demeure qu'Anna allait habiter.

Quand M. Sunder eut bien répété à mistriss Robertson que lui, M. Sunder, ancien prêtre catholique, membre de plusieurs académies savantes de Londres et de Dublin, regardait mademoiselle Anna de Tavernel comme sa propre sœur (il n'osait pas dire sa fille, le digne homme); quand il eut appelé sur la pauvre orpheline toutes les bénédictions du ciel, qu'il eut fermé la porte de l'escalier sur lui, et que le bruit de ses pas s'affaiblissant par degré ne s'entendit plus, Anna tourna vers mistriss Robertson son pâle et triste visage, comme

pour lui dire : « Je n'ai plus que vous maintenant... » Mais ses yeux mouillés de pleurs ne rencontrèrent que des yeux secs et curieux, et son cœur se serra.... Elle sentit qu'il n'y avait là ni pitié ni sympathie à attendre. Il est rare que le cœur se trompe dans ses premiers jugemens : la pauvre orpheline n'avait que trop deviné.

Mistriss Robertson se leva; c'était une grande femme, bien maigre, bien jaune, au nez pointu, aux lèvres minces, à la voix criarde.

« Désirez-vous qu'on vous monte votre malle, mademoiselle? il serait bon d'arranger votre chambre et vos effets de manière à n'avoir plus à vous occuper ce soir que de vos écolières.

— Je n'ai pas de malle, madame, » répondit Anna bien bas; et une vive rougeur couvrit son front et ses joues.

« Et quand l'attendez-vous, mademoiselle?

— Je ne l'attends pas.... je.... je n'en ai

point apporté avec moi.... En Suisse, on fait peu de toilette.... Tout ce que je possède est là... » Et ses yeux se tournèrent vers une valise renversée sur une petite cassette de bois blanc.

« Eh! mon Dieu, mademoiselle, à peine y a-t-il là-dedans de quoi placer trois douzaines de chemises et le reste du linge nécessaire à une femme, sans parler des robes, bonnets, chapeaux, etc.

— Aussi n'ai-je que six chemises, madame.

— Miséricorde! et que comptez-vous faire avec cela? la moindre de nos servantes en a davantage. » Anna ne répondit rien; elle n'avait jamais senti aussi cruellement son abandon et sa pauvreté.

« Et des robes, ma chère, est-ce que vous n'avez pas plus de robes que de chemises?

— J'en ai moins, madame, reprit Anna avec dignité; mais qu'importe le nombre, si ce que j'ai me suffit?

— Tout cela est bel et bon, mademoiselle; il faut chez moi une certaine tenue, une toilette décente, variée : en vérité, si j'avais su....

— N'achevez pas, madame, s'écria Anna, sans songer qu'elle n'avait pas d'autre asile que la rue, n'achevez pas, je puis tout supporter, hors l'humiliation : je suis prête à me retirer.

— Et où irez-vous ? »

A cette question toute simple, mais si cruelle dans la position où elle se trouvait, M. Sunder ayant avoué à mistriss Robertson que ses moyens ne lui permettaient pas de la garder plus long-temps chez lui, Anna fondit en larmes.

« Allons, allons, mademoiselle, calmez-vous ; je ne cherche à mortifier personne, je voulais seulement savoir.... C'est une chose toute naturelle : on a quelqu'un chez soi.... l'on désire s'informer de ce qu'il a ; une chose en amène une autre.... Et en vérité je ne vois pas qu'il y ait rien

là-dedans qui puisse vous affliger.... Vous êtes pauvre, c'est un malheur; mais après tout, cela ne fait de tort qu'à vous.... Je vais vous envoyer ma fille, elle vous aidera à ranger tout cela. Allons, allons, ne pleurez plus : il ne faut pas descendre dans la classe avec des yeux rouges; » et mistriss Robertson ferma la porte sur elle.

Au bout de quelques minutes on frappa, et une jeune personne de dix-neuf à vingt ans fit, en entrant, une légère révérence, qu'Anna lui rendit avec plus d'embarras que de plaisir : elle aurait tant désiré rester seule; et l'idée d'ouvrir sa cassette et sa valise devant une étrangère lui rendait le cœur si gros, qu'il ne faut pas s'étonner s'il y eut un long silence durant lequel les deux jeunes filles s'interrogèrent des yeux et de la pensée.

Miss Nancy ne put s'empêcher de trouver Anna jolie, et cela lui déplut; elle compara sa taille élancée à sa taille courte et épaisse, et elle se sentit beaucoup

plus disposée à l'éviter qu'à l'accueillir.

De son côté Anna se disait : « Il n'y a rien dans cette jeune fille qui annonce la bienveillance, et, quelque désir que j'aie d'avoir une amie, je ne crois pas que je puisse espérer en trouver une en elle. »

« Ma mère m'envoie, mademoiselle, dit enfin miss Nancy, elle pense que je puis vous aider....

— Oh! je n'ai besoin de personne, s'empressa de dire Anna. Mistriss Robertson est bien bonne ; je vais descendre à la classe, et ce soir, quand tout sera fini, je rangerai ma petite chambre... Cela ne sera pas long, ajouta-t-elle avec un sourire plein de résignation.

— Comme vous voudrez, mademoiselle ; alors je vais vous conduire dans le jardin : on est à la récréation, et vous aurez à surveiller les élèves.

— Je vous suis, mademoiselle ; » et les deux jeunes filles descendirent en poursuivant leur muet examen.

Il y a en nous un instinct magnétique qui nous avertit, dès le premier abord, de l'impression que nous produisons, et qui nous rend ou maussades ou bienveillans les uns pour les autres, sans que nous puissions souvent nous rendre compte pourquoi. Mais parce que la chose est inexplicable, elle n'en existe pas moins, et il est bien rare que l'on revienne de ses premières impressions.

A la vue d'Anna, toutes les jeunes filles se groupèrent çà et là, chuchotant entre elles, et jetant à la dérobée des regards furtifs où l'on pouvait lire :

« Comment est-elle ? sera-t-elle sévère ? Allons-nous gagner ou perdre au changement ?

— Je leur fais peur, murmura la jeune institutrice.

— Tant mieux, reprit miss Nancy d'un ton sec, ce n'est pas un mal : il faut se faire craindre.

— Je tâcherai de me faire aimer. »

Nancy sourit dédaigneusement, et sortit après avoir dit, d'une voix sévère, aux petites filles rassemblées autour d'elle :

« Obéissez à mademoiselle, comme vous obéissiez à miss Hirvin : elle la remplace. »

Anna s'assit au pied d'un arbre, pencha sa tête sur une de ses mains, et regarda toutes ces jeunes filles, si fraîches, si riantes, courant par les allées et sur les gazons, comme si le ciel ne leur avait appris de la vie que l'insouciance et la gaîté. Elle se rappela le temps déjà loin d'elle où la vie lui apparaissait ainsi, où elle mettait tout son bonheur dans la possession d'un papillon aux ailes de pourpre ou d'azur; elle revit ces vallons, ces rochers, témoins de ses joyeuses courses; et parmi toutes ces jeunes filles courant devant elle, il lui sembla se voir courir elle-même avec ses cheveux flottans et ses belles couleurs effacées depuis long-temps. Mais bientôt les rires et les chants n'arrivèrent plus à son oreille qu'en sons brisés et indis-

tincts; son âme, bercée peu à peu par ce bruit où elle était étrangère, se laissa aller à une sorte d'assoupissement moral, qui l'isolait de tout et d'elle-même, pour la transporter dans ce monde idéal, dont notre âme ignorerait les divines émotions, s'il n'était qu'un vain rêve, un jeu de notre imagination.

« Elle a l'air bien doux, dirent quelques-unes des pensionnaires en venant à petits pas l'examiner de loin.

— Elle est toute jeune.

— Elle est bien jolie.

— Elle dort.

— Non, mais elle a l'air triste.

— Oh! oui, bien triste. »

Au frôlement de leurs robes, au léger bruit de leurs voix, car elles s'étaient approchées tout près d'elle, Anna souleva la tête, et les jeunes curieuses s'enfuirent derrière les arbres et les bosquets. Le charme était rompu, le monde idéal faisait place au monde réel. Anna

secoua sa belle chevelure noire, dont les longs anneaux cachaient en grande partie ses yeux mélancoliques; elle se rappela où elle était, et, se levant lentement, elle fit quelques pas vers un banc où trois petites filles, au regard mutin, aux joues rondes et roses, jouaient à la poupée. A son approche leur maintien devint grave et leurs jeux cessèrent.

« Pauvres petites! elles ont peur, » pensa encore Anna. Elle s'approcha davantage, se pencha vers elles, les embrassa et s'assit sur le banc; puis elle prit la plus jeune sur ses genoux et lui demanda son nom et son âge.

« Louisa Moldin, crièrent à la fois ses petites camarades... Et j'ai cinq ans, » balbutia la petite.

La connaissance ainsi commencée s'acheva rapidement, et lorsque la cloche sonna la fin de la récréation, Anna entra dans la classe en tenant ses petites amies par la main. Pauvre Anna! elle se sentait moins abandonnée, moins étrangère, de-

puis qu'elle s'appuyait sur ces faibles enfans dont les naïves caresses lui demandaient indulgence et protection.

Mistriss Robertson vint à elle : « Passez dans la première classe, mademoiselle; ma fille et moi nous tenons celle-ci; vous savez la marche que vous avez à suivre : le français d'abord, l'anglais après; pour le calcul, la géographie, l'histoire, vous êtes fort instruite, m'a-t-on dit.... »

Anna s'inclina et passa dans une chambre voisine; le cœur lui battait bien fort: elle craignait de s'attirer les moqueries de toutes ses élèves en les laissant s'apercevoir, par ses hésitations ou ses gaucheries, qu'elle tenait une classe pour la première fois; l'inquiétude qu'elle éprouvait lui donnait un air grave et préoccupé parfaitement en harmonie avec les devoirs d'une institutrice.

Il y eut un très-long moment de silence. Les élèves feuilletaient leurs cahiers, essayaient leurs plumes, se regardaient à

la dérobée : les unes souriaient, les autres faisaient la moue.

Enfin Anna, sentant tout le ridicule de sa position, si elle se prolongeait, fit un violent effort sur elle-même, et commença d'une voix mal assurée la leçon de français. Elle savait cette langue dans une grande perfection, et elle captiva bientôt l'attention des élèves par la manière claire et précise dont elle s'exprimait. Perdant alors de sa timidité, elle aborda avec aplomb les questions les plus graves, et sut ôter à la science tout ce qu'elle a d'aride et de fatigant. La classe n'était pas achevée, que déjà elle pouvait compter une amie dans chaque pensionnaire, et le lendemain et les jours suivans ne firent que resserrer le lien d'affection qui s'établissait entre elle et ses élèves.

Il y avait près de deux ans qu'elle était chez mistriss Robertson, et sans les tristes souvenirs du passé, et les relations pleines de gène et d'aigre politesse qu'elle avait

avec la maîtresse de la maison, elle aurait été heureuse. Elle était aimée, et elle jouissait d'un calme parfait quand, retirée dans sa petite chambre, elle écoutait, penchée à sa fenêtre, par un beau clair de lune, le rossignol chanter dans les arbres touffus, qui lui rendaient souvent dans une douce illusion les arbres du presbytère. Un soir que, tout entière à ses souvenirs, elle se laissait aller à cette douce rêverie qui nous rend présens les êtres que nous avons perdus, les lieux que nous avons aimés, elle chanta à voix basse et voilée un air de son pays, un air que son tuteur avait aimé et s'était plu à lui faire répéter, surtout après le départ du jeune Burner.

Le plus profond silence régnait autour d'Anna, et à mesure que sa voix apportait à son oreille les sons qu'elle avait perdu l'habitude d'entendre, son cœur se gonflait d'une douce tristesse, et sa voix s'éleva, pure et pleine d'une harmonieuse émotion, en commençant le second couplet de

la romance qui lui rendait tous ses souvenirs.

Il a quitté son vieux père,
Il a quitté son chalet
Pour une terre étrangère!
Et de son brillant reflet,
Le soleil de sa patrie
Ne colore plus ses jours!
Il a quitté son amie,
Il a quitté ses amours,
Comme si dans la vie
Quelque chose pouvait tenir lieu de patrie
Et d'amours!

Il était près de minuit, tout dormait, et les lumières s'éteignaient une à une, dans les maisons environnantes.... Personne pour l'épier, personne pour rompre par un mot, un regard, l'illusion qui l'emportait sur ses frêles ailes au milieu de cette Suisse qu'elle avait quittée pour toujours... Tout-à-coup une voix répond à sa voix. D'où vient-elle? on dirait que le vent léger qui souffle dans les arbres l'a seul ap-

portée... Anna respire à peine; ces accens vagues et en tout semblables aux siens ont suspendu les battemens de son cœur... Elle se tait, elle écoute; elle voudrait que son âme pût s'élancer vers cette autre âme qui s'identifie à la sienne; elle voudrait l'entendre, l'entendre toujours; elle vient du ciel; elle endort toutes ses douleurs! Mais la voix faible et timide se perd lentement et comme à regret. Tout rentre dans le silence; et la pauvre Anna, muette et tremblante, écoute encore.... Elle se demande si c'est une illusion, si elle ne vient pas de faire un rêve; elle veut en vain s'arracher de la fenêtre, un pouvoir plus fort que sa volonté l'y retient, et cédant à ce pouvoir qu'elle ne s'explique point, elle chante encore; mais sa voix tremble et se brise sous les palpitations de son cœur. Ah! c'est que la voix qui répond à la sienne s'élève plus forte et plus sonore à mesure que la sienne faiblit, et qu'elle entend distinctement le dernier couplet de la ro-

mance, qu'elle n'a plus la force d'achever.

A la terre étrangère
Il demande son chalet,
Son amie et son vieux père!
Mais c'est en vain... le reflet
Du soleil de sa patrie
Ne colore plus ses jours!
Il a perdu son amie,
Il a perdu ses amours;
Isolé dans la vie,
Rien à son cœur brisé ne tient lieu de patrie
Et d'amours!

La voix se tut; on aurait dit d'une harpe éolienne dont les cordes s'affaissent sur elles-mêmes, et ne livrent plus aux vents que des accords presque insaisissables. Deux heures sonnaient à Westminster, qu'Anna pâle et pensive était encore penchée à sa fenêtre, écoutant le bruissement des arbres, et se perdant au milieu d'une rêverie où le passé et le présent agitaient son âme et troublaient toutes ses pensées, sans qu'il s'y mêlât un seul rêve d'avenir.

Le lendemain et les jours suivans, elle appela en vain de ses vœux et de ses soupirs la voix aérienne et fugitive dont les accens vibraient toujours dans son âme. Le sommeil avait fui de ses yeux, et si elle s'endormait un moment le matin, fatiguée d'attendre et d'écouter, ses songes lui rendaient la voix qu'elle n'entendait plus.

« Vous êtes bien distraite, lui disait souvent mistriss Robertson. Il faut être à ce que vous faites, miss; autrement, vous finirez par apprendre à vos élèves, à la place du français, quelque langue imaginaire. » Anna sentit qu'elle méritait ces reproches, et elle redoubla de soins et d'aptitude à ses devoirs; puis le temps effaça peu à peu ses rêves et ses souvenirs : ils ne passèrent plus dans son âme que comme des objets qui se réflètent dans une glace ternie; et le soir, si elle ouvrait une fenêtre, c'était celle qui donnait sur la rue, et elle se refusait même le plaisir de voir les

arbres et d'entendre les derniers chants du rossignol, car le mois de mai finissait.

« Nous avons congé, s'écrièrent un matin, en sautant autour d'Anna, toutes ses élèves, nous avons congé; une nouvelle pensionnaire vient d'entrer, elle est chez madame avec son père. » Anna se réjouit aussi : le congé accordé à ses élèves lui assurait quelques heures de liberté.

Il faut avoir connu l'assujettissement pénible de toutes nos facultés aux volontés des autres ; il faut avoir passé par tous les ennuis de cette captivité morale qui enchaîne, heure par heure, minute par minute, nos actions et nos pensées, pour comprendre tout ce qu'une journée de congé peut causer de joie à une pauvre sous-maîtresse.

Anna s'enfonça sous les sombres allées du jardin, grave et pensive; elle lisait Child-Harold, et cette poésie, si neuve et si hardiment belle, captivait toute son attention ; elle n'avait pas vingt et un ans,

et toute la folle étourderie de son adolescence avait fait place aux pensées les plus profondes et les plus mélancoliques. Il eût été difficile de reconnaître en elle la riante fille des montagnes : ses traits avaient pris une expression de langueur qui leur donnait un charme inexprimable, et ses grands yeux noirs, à demi voilés par leurs longs cils, révélaient l'âme la plus tendre et la plus passionnée. Elle venait de s'asseoir sous un berceau de chèvre feuille, lorsqu'elle s'entendit appeler de tous côtés; elle se leva et se dirigea rapidement vers la maison ; elle n'en était plus qu'à quelques pas, lorsqu'elle se trouva en face de mistriss Robertson et d'une jeune personne de treize à quatorze ans. Elles étaient entourées de toutes les pensionnaires.

« Veillez un peu, miss, tout en vous promenant, sur les élèves : j'ai à sortir avec ma fille. Je vous recommande mademoiselle de Tavernel; elle ne fait que d'entrer, je désire qu'on ait pour elle quelques égards. »

A ce mot d'égards, toutes les pensionnaires jetèrent sur la nouvelle arrivée un coup-d'œil envieux et mécontent.

Mistriss Robertson s'était retirée avant qu'Anna eût assez recueilli ses forces pour lui répondre. Lorsque la première émotion fut passée, elle regarda la jeune fille qu'on venait de lui recommander. Elle était fort grande pour son âge, mais menue et frêle comme un roseau; sa figure, assez insignifiante, avait quelque chose de doux et de distingué, et des cheveux blonds retombaient en grosses boucles sur son cou. Il y avait une légère nuance d'orgueil dans son regard, et si rien ne repoussait d'elle, rien aussi n'attirait. Toutes ses compagnes se dispersèrent sans qu'aucune l'engageât à prendre part à leurs jeux, et elle resta seule au milieu de cette bruyante assemblée. Elle paraissait embarrassée, mal à l'aise, et elle tourna sur Anna des yeux presque humides de pleurs, comme pour lui demander compte de l'isolement où on la laissait.

« Pauvre petite! pensa Anna, elle ne m'a rien fait : pourquoi me vengerais-je sur elle des torts de son père? » et, s'avançant vers sa cousine, elle lui offrit son bras; toutes deux firent en silence quelques tours de jardin. Le cœur d'Anna était violemment ému. La voilà donc, cette jeune cousine dont Marthe lui a parlé! et c'est elle qui lui accorde protection et appui, au lieu de les recevoir de sa famille! Ses talens l'ont faite indépendante de son oncle. Son sein se soulève plus doucement à cette pensée; puis sa voix, pleine de bonté et de bienveillance, rassure la jeune fille, et lui montre, sous un aspect moins pénible, les devoirs et les ennuis qu'elle prévoit dans une pension. Bientôt elle sait son âge : quatorze ans; son nom : Clémence. Elle tressaille, et se demande ce si nom fut donné à dessein pour désarmer le ciel, ou s'il est dû au hasard.... Elle questionne adroitement la jeune fille, et apprend que son père, le comte de Ta-

vernel, habite un des plus beaux hôtels de Londres; qu'il a un fils âgé de dix-neuf ans, et que, malgré son immense fortune, il a toujours l'air sombre et ennuyé. Clémence ne parle de lui qu'avec crainte et réserve, mais elle s'abandonne en parlant de sa mère et de son frère : rien n'est bon, rien n'est aimable comme eux... Anna l'écoute avec le plus vif intérêt; elle ne se sent plus aussi isolée chez mistriss Robertson, et ce lien de famille, quelque relâché qu'il soit, n'en est pas moins un lien; mais elle se promet de ne jamais être pour sa cousine qu'une étrangère, et elle tremble à la seule pensée que son nom, si on le prononce devant elle, ne lui fasse deviner la vérité.

Ce qu'elle craignait arriva dès le lendemain; mais Clémence se contenta de lever sur elle ses yeux pleins d'un joyeux étonnement, et de lui dire en souriant : « Ah! c'est singulier, vous portez le même nom que moi. — Elle ne sait rien, pensa Anna; elle ignore même jusqu'à mon exis-

tence. Oh ! oui, je suis morte, bien morte pour tout ce qui porte le nom de Tavernel !

— Que vous êtes bonne et que je vous aime ! » lui disait souvent Clémence, qui se réfugiait près d'elle lorsqu'elle avait à se plaindre de ses compagnes ; ce qui arrivait presque tous les jours : car elles ne comprenaient ni ses manières de grande dame, ni son aversion pour les jeux bruyans.

Et Anna s'attachait à cette jeune enfant si frêle si disposée à l'aimer ; un jour qu'elles étaient ensemble, la cloche du parloir sonna, et l'on vint appeler mademoiselle de Tavernel : « C'était mon frère, miss Anna, lui dit Clémence une heure après, mon bon frère. Ma mère est souffrante, elle ne sort que rarement ; mais lui, il ne m'abandonne pas : il sait combien je l'aime. Oh ! je lui ai bien parlé de vous, miss Anna ! je lui ai dit combien vous étiez bonne pour moi, et il a bien envie de vous connaître ; je lui ai promis de vous le dire : vous viendrez avec moi au parloir la première fois, n'est-ce

pas? Oh! je parlerai de vous aussi à ma mère; je veux qu'elle sache avec quelle patience vous m'apprenez tant de choses que j'aurais dû savoir, et qui me semblent à présent si difficiles que, sans vous, j'y renoncerais volontiers. »

Clémence, huit jours après cette conversation, entraîna sa cousine au parloir, malgré la répugnance qu'Anna éprouvait à la suivre.

Charles n'était pas seul; un de ses amis l'accompagnait: la conversation fut courte, souvent interrompue, et presque toujours embarrassée.

Lorsque Clémence fut seule avec Anna, elle lui demanda ce qu'elle pensait de son frère.

« Il est fort bien; il a l'air doux et bon, répondit Anna en soupirant: je conçois que vous l'aimiez. Mon Dieu! que n'ai-je aussi un frère pour m'aimer, pour me protéger, pour m'empêcher d'être seule au monde!...

— Chère miss, interrompit Clémence

en l'embrassant, vous n'avez donc plus de parens? » Et comme Anna ne lui répondait que par ses larmes, elle ajouta d'un ton caressant : « Chère miss, ma famille sera la vôtre; voyez! nous portons déjà le même nom, et il me semble que je vous aime comme si vous étiez ma sœur.... Et dites-moi, chère miss, que pensez-vous de ce jeune homme qui accompagnait Charles? Voici la seconde fois qu'il l'amène; il m'en parle souvent, et s'est lié avec lui d'une tendre amitié; il est attaché à l'ambassade suisse; il est du même pays que mon frère et moi. Mon frère l'aime tant qu'il me disait un jour, en riant, il est vrai, ajouta-t-elle en rougissant, qu'il voudrait bien qu'il fût d'une haute naissance pour que je pusse l'épouser.

— Est-ce donc si nécessaire, Clémence, reprit Anna, s'il vous plaît, s'il vous aime?

— Oh! je ne puis me marier qu'à un homme titré, et mon frère ne lui connaît qu'un nom fort simple, et qui, bien cer-

tainement, n'annonce pas une noblesse même du second rang.

— Je vous plains, Clémence, continua Anna d'un ton plus grave, vous avez de l'orgueil; hélas! c'est la source de tous les maux. Croyez-moi, Clémence, l'orgueil et le bonheur sont incompatibles.

— C'est possible, chère miss; mais mon père et même ma mère, qui est toute bonté, m'ont toujours dit qu'il fallait sacrifier son bonheur à ce qu'on devait à sa naissance : ils appellent cela un devoir, et ne le nomment pas comme vous orgueil. »

Anna lui serra la main en silence, et elles se séparèrent.

Clémence s'endormit en pensant à ce qu'Anna venait de lui dire sur l'orgueil, et pour la première fois elle osa se demander si ses parens étaient parfaitement heureux, bien qu'ils eussent des titres et de la fortune.

Anna était plus préoccupée que de coutume, et elle ouvrit machinalement la fenêtre qui donnait sur le jardin.... Elle avait

sans cesse devant les yeux le frère de Clémence et le jeune ami qui l'avait accompagné. Ils sont bien tous deux, se disait-elle; mais le frère de ma cousine n'a ni la grâce ni la noblesse de ce jeune homme, à qui, selon elle, il ne manque qu'un titre... Que ses traits sont nobles! que sa taille est gracieuse, et que son regard est triste! Peut-être aime-t-il Clémence? Son cœur se serra à cette pensée: oh! non, il ne l'aime pas, s'écria-t-elle en rougissant d'avoir achevé sa pensée tout haut; s'il l'aimait, elle l'aimerait: son regard est si triste et sa voix est si douce, que l'on voudrait toujours l'entendre.

Elle avait à peine formé ce vœu, qu'une voix pure et harmonieuse arriva jusqu'à elle: c'était la même qui avait si long-temps troublé son repos; elle chantait un virelai plein de mélancolie, et jamais ses accens n'avaient été si tristes et si doux. « O mon Dieu! s'écria Anna, si c'était lui! oh! oui, il n'y a que lui qui puisse chanter ainsi! »

Et, toute tremblante, elle ferma la fenêtre, comme pour échapper à l'émotion qu'elle éprouvait... « Que je suis folle! se dit-elle alors; que me fait cette voix? que me fait cet inconnu? » Mais elle eut beau vouloir maîtriser les battemens de son cœur, effacer par de froids raisonnemens les rêves de sa mobile imagination, elle ne put goûter un moment de sommeil.

Le lendemain Clémence lui parla encore de son frère et de son ami; et comme elles arrivaient sur une terrasse placée au fond du jardin et qui donnait sur la rue, elle lui montra un très-bel hôtel qu'elle n'avait jamais remarqué. « Nous sommes tout près de lui, chère miss, ajouta-t-elle en souriant; cet hôtel appartient à l'ambassade suisse, et l'ami de mon frère l'habite... Voyez! comme ce bâtiment est vaste et beau; je ne connais rien de joli comme ce pavillon qui donne sur la rue, presque en face de votre chambre, je crois. Mais Anna ne voyait plus rien; elle était si ab-

sorbée dans une seule pensée, que Clémence lui demanda ce qui pouvait la distraire ainsi; elle se plaignit d'un léger mal de tête, et comme la récréation n'était pas encore terminée, elle courut s'enfermer un moment dans sa chambre.

Plus de doute, cette voix qui avait si longtemps troublé son repos n'était ni un jeu de son imagination, ni une vision céleste, comme elle avait presque fini par le croire; elle entr'ouvrit doucement la fenêtre qui donnait sur la rue, et elle reconnut le pavillon que Clémence venait de lui montrer; deux fenêtres dont les jalousies étaient baissées se trouvaient en face de la sienne à un premier et seul étage; Anna habitait au second, et si les jalousies avaient été ouvertes, son regard aurait pu pénétrer dans l'intérieur de l'appartement du jeune secrétaire d'ambassade. Un léger mouvement imprimé à l'une des jalousies la fit tressaillir, et elle s'enfuit au fond de sa chambre; elle était encore toute tremblante lors-

que la cloche annonça la fin de la récréation.

« Mon frère et son ami viennent de venir, chère miss, lui dit tout bas Clémence lorsqu'elle entra dans la classe; ils ne sont restés qu'un moment. Mon frère m'a demandé de vos nouvelles; il aurait désiré vous voir; vous lui plaisez beaucoup, il me l'a dit, chère miss : vous viendrez avec moi au parloir la première fois, n'est-ce pas?

— Ce n'était pas lui, » pensa Anna; et elle rougit en répondant à Clémence qu'elle l'accompagnerait au parloir, puisqu'elle le désirait.

Elle se leva plus tôt que de coutume le lendemain; le soleil ne s'était pas encore dégagé des nuages qui le cachaient; tous les oiseaux, volant de branche en branche, chantaient dans leurs mille langages l'amour, la liberté, l'air pur du matin. Anna ouvrit ses deux fenêtres; elle resta longtemps à celle qui donnait sur le jardin, puis, toutes ses pensées la ramenant vers le pavillon, elle courut à celle qui ouvrait sur

la rue : tout le monde dormait, il n'était que cinq heures. Quel fut donc son trouble lorsqu'elle aperçut le jeune homme qu'elle désirait et craignait tant de revoir; il était debout à sa fenêtre, les yeux fixés sur la sienne; il la salua en l'apercevant, et son regard disait : « Je vous attendais. »

Anna, sanstrop savoir ce qu'elle faisait, s'inclina aussi; puis jetant ses yeux sur le peignoir de mousseline blanche qu'elle avait passé à la hâte, elle rougit du désordre de sa toilette, et, repoussant vivement la fenêtre, elle tira son rideau et se laissa tomber sur une chaise en cachant sa tête dans ses mains. Les sons doux et plaintifs d'une flûte vinrent la tirer de sa rêverie : « C'est lui, pensa-t-elle encore, toujours lui. » Elle se leva, écarta doucement le rideau, et son regard furtif plongea dans la chambre du jeune musicien.

Il était toujours à la fenêtre, la tête tournée de son côté; ses beaux cheveux noirs, légèrement bouclés, avaient une grâce pleine

d'élégance lorsque le vent les soulevait, et sa figure, d'un ovale parfait, était empreinte d'une tristesse si douce et si profonde qu'il était impossible de le regarder long-temps sans être émue : tout en lui excitait l'intérêt; son teint pâle, sa taille élevée, mais svelte et prête à ployer au moindre souffle, comme un jeune arbrisseau, avaient un charme qui des yeux allait au cœur.

Il venait de poser sa flûte et de s'appuyer sur son balcon ; toute son âme était dans son regard, et la pauvre orpheline, fascinée par ce regard constamment fixé sur sa fenêtre, restait immobile à sa place, redoutant d'être aperçue au moindre mouvement qu'elle ferait pour se retirer.

Le temps passe vite lorsque le cœur oublie de compter les heures, et la cloche sonnait à grand bruit le lever des jeunes élèves, qu'Anna était encore derrière son rideau, et le secrétaire d'ambassade appuyé sur son balcon. La crainte de mériter les reproches de mistriss Robertson

l'emporta sur la crainte d'être apercue ; et Anna, laissant lentement retomber le coin de la draperie qu'elle avait écarté, se hâta de faire sa toilette ; mais sa main tremblante ne pouvait former les tresses de ses longs cheveux ; ils se mêlaient sous ses doigts, et son trouble était si grand, que sa toilette éprouvait retard sur retard : tantôt c'était un nœud qu'elle ne pouvait défaire, une épingle glissant entre ses doigts, un ruban mal attaché, et plus elle se hâtait, et moins elle avançait.

« Vous vous êtes levée bien tard, miss, lui dit sèchement mistriss Robertson; la classe devrait être commencée : que cela n'arrive plus, je vous prie. »

Anna s'inclina ; l'excuse erra sur ses lèvres, mais il fallait mentir, et elle s'éloigna rouge et confuse, sentant plus que jamais combien il est dur d'être chez les autres, mais bien décidée à sacrifier son bonheur à ses devoirs. Son bonheur! pauvre Anna!

elle nommait ainsi l'amour qui se glissait dans son âme, et les heures de molles rêveries qui berçaient son cœur, et créaient autour d'elle ce prestige d'illusions, miroir céleste qui reflète les joies du ciel, que le moindre souffle ternit, et que le temps brise.

Naïve enfant des montagnes, la jeune orpheline ne connaissait ni les préjugés du monde, ni ces chaînes dorées qui font aux femmes une prison dont elles ne peuvent s'échapper qu'en y laissant un lambeau de leur réputation; l'amour qui s'éveillait en elle, pur et simple, sans but, sans coquetterie, cet amour primitif que l'on cherche encore, mais qu'on ne trouve plus, faisait battre son cœur et rougir son front, sans qu'elle songeât à se faire un visage à l'abri des émotions.

Elle ne fuyait plus, et le soir sa voix se mêlait à celle du jeune inconnu.... Chants de l'âme, accens mélodieux, dont le vent

n'apportait que quelques mots brisés, mais dont l'harmonie avait une éloquence impossible à rendre.

« Sait-il que je suis de son pays? se demandait-elle un jour qu'à demi penchée à sa fenêtre elle détournait de lui son regard, par cet instinct de pudeur que l'art remplace trop souvent; sait-il que je l'aime, que je suis pauvre, abandonnée, et pourtant heureuse, oh! bienheureuse, car je le vois, je l'entends, je respire l'air qui passe sur son front, sur ses lèvres, cet air que, tout enfant, il a comme moi respiré dans les montagnes.?.. » Et, tout entière aux souvenirs de son pays, de son enfance, les yeux d'Anna ne se détournèrent plus, et tout ce qu'il y avait d'amour dans son âme passa dans son regard humide et voilé.

L'amour le plus profond est celui qui naît de ces momens fugitifs de muette contemplation, de ces extases de l'âme

où le regard se confond au regard, où la vie semble mourir en soi, faute de pouvoir exhaler en paroles tout ce qu'on a de félicités nouvelles au fond du cœur. Cet amour-là ne s'évapore ni en faux sermens ni en langage adulateur; muet et grave comme la tombe, il en a la fidélité : il peut tuer, mais il ne trompe jamais.

Oh! comme ils s'aimaient, ces enfans de la Suisse; elle, pauvre, délaissée : lui, riche et brillant : elle le croyait, du moins. N'habitait-il pas un bel hôtel! ne le voyait-elle pas monter dans un beau carrosse ayant armoiries et laquais en livrée! A la vue du luxe qui s'élevait entre elle et lui comme une digue entre deux ondes qu'elle sépare, son cœur se serrait, et elle avait quelquefois la pensée de dévoiler sa naissance à sa jeune cousine et de demander justice à son oncle. Mais une crainte mêlée d'horreur s'emparait d'elle à la seule idée de descendre jusqu'à la prière.

Cependant sa jeune cousine l'aimait tendrement, et son frère, qu'elle voyait souvent au parloir, lui exprimait, de la part de sa mère, le désir qu'elle avait de lui voir accompagner Clémence lorsque les jours de congé lui permettaient de venir passer quelques heures dans sa famille. Anna s'excusait sur son peu d'habitude du monde et sur son amour pour la solitude. Le jeune secrétaire d'ambassade ne venait plus au parloir ; Clémence, qui s'en étonnait souvent, en parla un jour à son frère.

« Nous nous voyons beaucoup moins : il est fort occupé, ce bon Victor; et puis il a dû partir ce matin pour la Suisse, répondit-il sans remarquer la pâleur d'Anna : il vient d'obtenir un congé.

— O mon Dieu! » s'écria Anna en joignant les mains involontairement.

Il y avait tant de douleur dans ce cri, que le frère de Clémence tressaillit et la regarda fixement... Elle s'appuyait chan-

celante au bras de Clémence, et semblait prête à se trouver mal.

Dans ce moment on sonna à la porte de la rue; et comme la chambre qui servait de parloir donnait sur la cour d'entrée, on entendit distinctement ces mots: *Pour mademoiselle de Tavernel, Fribourg. Deux schellings.* Et une domestique, entr'ouvrant la porte, présenta une lettre. Charles la prit, et après en avoir regardé l'adresse, il parut étonné et dit à sa sœur :

« Qui peut donc t'écrire, Clémence? tu ne connais personne à Fribourg.

— Oh! donnez, s'écria Anna en revenant à elle, donnez, c'est pour moi.

— Pour vous? mademoiselle, reprit Charles en hésitant à lui remettre la lettre. Mais l'adresse porte le nom de ma sœur.

— C'est le sien aussi, Charles, s'empressa de dire Clémence; je croyais que tu le savais, je t'en ai parlé; il y a déjà long-temps que je le sais.

— Mille pardons, mademoiselle ; et la main du jeune homme tremblait en présentant la lettre à demi décachetée.... Un mot, je vous le demande en grâce : êtes-vous de Fribourg ?

— Non, monsieur, murmura Anna, ne sachant plus ce qu'elle faisait, je ne suis pas de Fribourg.

— Pardon, mademoiselle, si j'insiste : n'avez-vous pas des parens à Fribourg ? n'avez-vous pas été élevée près de Fribourg ?

— Non, monsieur, je.. je ne connais personne à Fribourg ; » et elle s'assit, ne pouvant plus se soutenir.

« Mistriss Robertson vous demande, miss Anna, et vous aussi, mademoiselle Clémence ; le maître de musique vient d'arriver. »

Charles se retira pensif et troublé. Son père lui avait souvent parlé d'une cousine qu'il avait en Suisse, dans les environs de Fribourg ; il lui avait représenté cette cousine comme un empêchement à l'accrois-

sement de sa fortune, et avait essayé, par une foule d'adroits mensonges, de faire naître dans le cœur de son fils une partie de la haine qu'il ressentait pour la pauvre orpheline. Mais le cœur de Charles était noble et bon ; il ne comprenait pas cet amour de l'or, seul mobile des actions de son père, et l'affection réelle qu'il avait prise pour Anna s'augmenta à la seule pensée qu'elle pouvait être la jeune cousine dont il lui avait parlé.

« Vous n'êtes pas à ce que vous faites, miss, disait à Clémence un petit homme, à l'œil vif, à la tête sans cesse en mouvement par l'habitude continuelle qu'il avait prise de battre la mesure ; la leçon va mal, ce n'est pas cela : ô ciel ! vous attaquez une noire pour une blanche, et voilà que vous estropiez cette gamme chromatique que vous saviez hier presque aussi bien que moi. C'est votre faute, miss Anna ; rapprochez-vous de nous, je vous prie : elle tourne sans cesse la tête pour vous regarder. »

Le maître de musique avait raison de se plaindre; la jeune fille, tout occupée de la tristesse d'Anna, essayait en vain d'accorder son attention à la sonate qu'elle étudiait depuis huit jours, et faisait faute sur faute, après l'avoir déjà jouée presque couramment.

Anna, de son côté, au lieu de surveiller la leçon, restait morne et pensive, oubliant Londres, la classe, et n'existant plus que sur la route de la Suisse.

Certes, s'il avait pris fantaisie à mistriss Robertson d'entrer dans la chambre consacrée à la musique, elle eût été étrangement surprise de l'aspect qu'elle offrait. Toutes les élèves, au lieu de copier leurs leçons ou de mettre leurs cahiers en ordre, avec la grave retenue convenable à de jeunes miss bien élevées, riaient et jasaient, éparpillées par petits groupes, comme un essaim de mouches mises en liberté.

Mais le bon génie d'Anna avait écarté

mistriss Robertson, et avec elle la plus dure des réprimandes.

En général, et c'est une réflexion que l'on a dû faire souvent, le plus grand malheur qui puisse arriver à une maîtresse de pension, à un négociant, à un chef de bureau, à un ministre et même à un roi, c'est de s'apercevoir trop tard que l'amour a fait oublier à l'une la discipline de sa classe, aux autres les calculs, les envois, et jusqu'aux affaires les plus importantes de l'Etat.

« On vous demande au parloir, miss Anna, » venait de dire une domestique en accompagnant ces mots d'un demi-sourire; et Anna avait répondu: « Je ne puis quitter, la leçon n'est pas finie. »

Et quelques minutes après la domestique était revenue, et d'une voix insinuante avait répété : « On vous demande, miss Anna, on ne peut pas attendre. »

Anna ouvre la bouche pour dire: « Qui

donc me demande? » mais la domestique n'y est plus: elle se lève indécise, jette un coup-d'œil autour d'elle, rappelle à l'ordre, d'une voix qu'elle essaie de rendre sévère, toutes les jeunes filles qui profitaient de ses distractions, dit qu'elle va revenir, et descend rapidement un petit escalier conduisant au parloir; elle pousse la porte, et se trouve vis-à-vis du jeune secrétaire d'ambassade, aussi pâle, aussi tremblant qu'elle.

Ils veulent parler, et les mots expirent sur leurs lèvres. C'est presque la première fois qu'ils se voient ailleurs que d'une fenêtre à l'autre : ils s'apparaissent comme des êtres qui ne connaissent d'eux que l'âme, et qui craignent presque de se communiquer leurs pensées dans une langue dont ils n'ont pas eu besoin pour s'aimer et se le dire.

Assis près l'un de l'autre, agités de mille sensations qui les font tour à tour rougir et pâlir, leurs lèvres tremblantes

ne laissent échapper que leurs noms confondus à de légers soupirs.

La tête d'Anna reposait doucement sur l'épaule du jeune homme, les longues boucles de ses cheveux séparaient seules sa bouche de sa bouche, et le doux mot je t'aime mourut dans un baiser.

« Tu m'aimes, répétait-il avec délire, tu m'aimes, Anna!

— Il sait mon nom, murmurait-elle en souriant.

— Oh! oui, je le sais, et depuis longtemps : que de larmes il m'a coûté, que de joies il m'a données, qu'il fut amer et doux à mes lèvres! Anna, mon Anna, oh! n'est-ce point un rêve, est-ce bien toi?

— Oui, c'est moi, Victor (car je sais aussi ton nom), c'est moi qui le soir mêlais ma voix à ta voix, et mon âme à ton âme..... Et je suis de la Suisse comme toi; mais, ajouta-t-elle en pâlissant tout-à-coup sans que le sourire eût eu le temps de s'effacer de ses lèvres, je suis pauvre, je

n'ai ni asile ni famille ; et vous, vous, Victor, vous êtes riche, vous êtes un grand seigneur ?

— Et si je n'étais ni riche ni grand seigneur ?

— Oh ! alors, je serais heureuse, bien-heureuse.

— Et tu me suivrais dans nos montagnes ?

— Oh ! partout où tu irais.

— Je te conduirais à Fribourg, Anna ; c'est une belle et grande ville.

— Oh ! bien volontiers ; ma pauvre vieille Marthe est à présent trop infirme pour vivre seule ; on vient de la faire entrer dans l'hospice des vieillards. J'ai reçu une lettre d'elle aujourd'hui : le curé de Planafaye l'a écrite sous sa dictée. Mais que je suis folle ! tu ne connais pas Marthe....

— Je connais le curé de Planafaye, Anna... et quelques habitans du village, reprit Victor avec une légère émotion ... Te donne-t-on quelques nouvelles ?

—O mon Dieu! voici la lettre; » et Anna tire de la poche de son petit tablier noir la lettre du curé de Planafaye.

Le jeune homme l'ouvre lentement, et lit à mi-voix le passage suivant:

« Rien de nouveau, ma chère enfant, si » ce n'est que le vieux Burner a rouvert » son école il y a environ un an, et que la » joie et une grande aisance sont rentrées » dans son ménage, car le fils a fait for- » tune: il est revenu l'an dernier au pays, » où personne ne le reconnaissait, tant il » a pris les manières d'un habitant des » grandes villes. »

—Ah! je n'avais pas lu cela, interrompit Anna. Que je suis aise de savoir ces bons vieillards plus heureux! Avant de vous connaître, Victor, vous ne vous faites pas d'idée combien je pensais à eux souvent, et quel poids leur chagrin faisait à mon cœur!

— Chère Anna, murmura le jeune homme en la pressant sur son cœur, tu aimais donc les vieux Burner?

— Oh ! oui, beaucoup.

— Et leur fils?

— Leur fils! Victor,. . je l'aimais aussi... mais comme un frère; je n'ai jamais pu l'aimer autrement: il était cependant bien bon, bien dévoué.

— Et il t'aimait?

— Oh! oui, de toute son âme

— Pauvre jeune homme! qu'il a dû souffrir ! »

Anna ne répondit rien, et son regard erra sur le plancher.

« D'où te vient cette bague, Anna? reprit-il en cherchant à attirer à lui l'anneau que le pauvre Nicolas avait donné à la jeune fille.

— Ne m'ôtez pas cette bague, Victor! je l'aime, elle ne m'a jamais quittée; c'est un souvenir, un lien d'enfance; elle me rappelle les deux êtres qui m'ont le plus aimée, mon bon instituteur et le curé de Tavernel, mon tuteur bien-aimé.

— Comment nommiez-vous votre instituteur, Anna?

— Nicolas Burner, répondit-elle après un mouvement d'hésitation.

— Combien y-a-t-il de temps, Anna, que tu ne l'as vu?

— Il y a six ans.

— Et tu ne l'as pas oublié?

— Oh! je ne l'oublierai jamais; je lui dois tout ce que je sais : sans lui je serais sans pain, sans ressource; et je ne t'aurais jamais connu, Victor, car je ne serais pas venue dans cette pension.

— Qu'il soit béni! Anna, s'il en est ainsi, reprit avec une vive émotion le jeune secrétaire d'ambassade.

— Oh! oui, qu'il soit béni! » répéta la jeune fille; et tous deux tombèrent dans une même rêverie, leurs bras l'un à l'autre enlacés, et le cœur palpitant d'un bonheur qui leur ôtait jusqu'au souvenir du lieu où ils étaient et du temps qui s'écoulait.

« Que signifie ceci, mademoiselle! » et mistriss Robertson ouvrit précipitamment la porte. » Il y a une heure qu'on vous cherche partout, et sans Betzi, qui m'a dit que vous étiez au parloir.... Mais vraiment je vous dérange, ce me semble, ajouta-t-elle d'un ton plus aigre; ne vous gênez pas, mademoiselle, je me retire.... Vous comprenez seulement que les personnes que je prends chez moi et que je paie pour tenir mes classes doivent, lorsqu'elles ont d'aussi longues visites à recevoir, renoncer à rester dans ma maison: je pense, continua-t-elle en refermant la porte, que vous me comprenez. »

Anna s'inclina, sa langue s'était glacée, et tout ce qu'il y avait dans son âme, quelques minutes auparavant, de joie et de bonheur, avait fait place aux plus pénibles émotions.

« Ah! je suis perdue, » s'écria-elle enfin; et elle fondit en larmes.

« Perdue! reprit le jeune homme en s'a-

genouillant devant elle; tu ne m'aimes donc plus, Anna? Regarde-moi, mon amie, ma femme, et répète encore que tu es perdue !

— Mais où irai-je, mon Dieu, et que va-t-on dire de moi? il n'y aura pas assez de voix pour m'accuser; j'ai été bien coupable, bien négligente.... Adieu, Victor, adieu! quittons-nous, chaque moment augmente mes torts.

— Je vais courir chez madame de Tavernel, Anna : il est impossible qu'elle se refuse à te donner un asile.

— N'y allez pas, Victor! je préférerais mille fois implorer la pitié de mistriss Robertson, à devoir quelque chose à la famille de Tavernel. Oh! vous ne savez pas... Mais rassurez-vous, j'ai un asile, j'ai un bon vieillard qui, tout pauvre qu'il est, m'ouvrira avec joie sa maison et ses bras. Venez demain chez M. Sunder, petite rue Blanche, nº 10. J'y serai.

— Oh! ne m'en veux pas, Anna! c'est moi qui suis cause de tout ceci.

—T'en vouloir, ô mon Dieu ! et tu m'aimes ! et nous venons de passer une heure ensemble ! Ah ! je ne crois pas avoir payé trop cher le bonheur que je te dois.... A demain, Victor ; » et elle lui tendit la main.

« Oh ! oui, répétait-il en couvrant cette main de baisers : à demain ! à toujours ! »

Depuis deux ans qu'Anna était chez mistriss Robertson, elle avait, sur ses appointemens de six cents francs, envoyé régulièrement deux cents francs chaque année au frère de son tuteur. Cet argent avait ôté un peu de la gêne du pauvre ménage, et le vieillard disait souvent : « Mon bon Sunder m'a légué un ange ! » Anna envoyait aussi quelque chose à sa pauvre Marthe, et ne gardait que ce qu'il lui fallait pour faire honneur à la maison de mistriss Robertson, ce que la jeune Nancy lui répétait à tous les trimestres, en déposant sur sa cheminée les cent cinquante livres qu'elle faisait sonner bien haut comme pour en rehausser la valeur.

Les jolies jupes à corsages de velours, les cornettes de dentelles noires avaient été reléguées au fond de la petite caisse de bois blanc : il avait fallu prendre les modes anglaises, et tout est fort cher à Londres. Notre pauvre orpheline, en réservant pour cet objet la moitié de ses appointemens, n'avait donc que bien juste ce qu'il lui fallait ; mais l'ordre et le goût suppléaient à ce qui lui manquait.

Elle monta lentement l'escalier qui menait à la chambre de mistriss Robertson, se préparant de son mieux à subir ses reproches.

« Je vous attendais, miss, lui dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre digne, et qui n'était qu'acariâtre. Je ne pense pas que vous ayez jamais eu à vous plaindre ni de ma fille ni de moi. Vous auriez pu passer votre vie ici, miss : c'était une position honorable et lucrative, pour vous surtout qui n'avez, comme on dit, ni sou ni maille. Mais la jeunesse d'à présent suit

plus volontiers que tout autre le chemin de la perdition. A votre aise, miss; chacun est libre d'aller par où il lui plaît; seulement, afin que vous le sachiez, je vous dirai qu'il est toujours maladroit de s'attacher à plus haut que soi, et que le jeune homme en question de tout-à-l'heure a des vues sur mademoiselle Clémence de Tavernel. Je le sais de bonne source; je l'ai fort bien reconnu; et vous comprenez, je pense, que ce n'est pas ici le lieu pour filer une amourette. Ainsi donc, miss, voici le demi-trimestre échu de ce matin, soixante et quinze francs. »

Anna, pâle et tremblante comme une criminelle, ne trouvait rien à répondre à mistriss Robertson; une seule phrase de son long discours bourdonnait à son oreille et torturait son cœur :

« Il a des vues sur mademoiselle Clémence de Tavernel ! »

Elle allait se retirer sans prononcer un

mot, lorsque Nancy entr'ouvrit la porte d'un air inquiet.

« Qu'est-ce? lui dit sa mère avec humeur.

— Rien, maman, répondit-elle avec embarras.

— Comment, rien?

— Je voudrais vous parler seule, maman.

— Sortez, miss, et sonnez la domestique : elle vous aidera à faire vos paquets. Dieu merci, ils seront un peu plus volumineux que lorsque vous êtes entrée ici, » ajouta-t-elle avec ironie.

Anna saluait pour s'éloigner, le cœur plein de douleur et d'amertume, lorsque, sur un signe de sa fille, mistriss Robertson la pria de rester un moment.

« Qu'est-ce donc? répéta-t-elle en s'enfonçant avec sa fille dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Vraiment, reprit Nancy, c'est miss Anna qui porte malheur à notre établis-

sement. Tout le monde sait déjà qu'elle s'en va; je ne sais qui a pu en instruire la petite et la grande classe : mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne puis venir à bout de faire rentrer dans l'ordre et le respect les élèves de sa classe; et six d'entre elles, les plus grandes et les plus riches, ayant mademoiselle de Tavernel à leur tête, n'ont pas craint, tout-à-l'heure, de venir me dire que si mademoiselle Anna partait, elles ne resteraient pas un jour de plus qu'elle.

— Les petites impertinentes! s'écria mistriss Robertson avec une colère mêlée d'inquiétude. Mais je saurai bien les rappeler à l'ordre; je n'ai besoin que de me montrer pour cela : elles me craignent beaucoup.

— Oui, maman, et moi aussi. Pourtant tout ce que j'ai dit n'a rien fait, et elles sont au bas de l'escalier une trentaine à présent qui attendent miss Anna pour savoir d'elle s'il est bien vrai qu'elle s'en va. »

Mistriss Robertson comprit aussitôt la nécessité d'user de ruse, et, se rapprochant d'Anna, elle lui dit avec autant de douceur qu'elle put en appeler à son aide :

« Je désire, miss, que vous ne quittiez ma maison que ce soir à la brune, et que d'ici là vous ne disiez à personne que vous vous en allez; à moins que, et c'est dans votre intérêt, ma chère enfant, car je ne veux de mal à personne, et vous êtes libre après tout, à moins que... Vraiment oui, si je vous renvoie, ce n'est pas une raison pour que tout le monde vous jette la pierre ; ce qui ne manquerait pas d'arriver. Ainsi donc, par un reste de bienveillance pour vous, je vous autorise à dire que c'est de votre plein gré que vous quittez ma maison.

— Je n'ai jamais su mentir, madame, répondit Anna avec douceur.

— En voici bien d'une autre ! s'écria mistriss Robertson avec fureur : ayez donc des égards, des procédés pour des gens de cette espèce ! Allez, mademoiselle, allez

publier votre honte partout ; dites que je vous ai trouvée tête à tête, et beaucoup plus près qu'il ne convient de l'être, avec un jeune homme qui....

— Assez, assez, madame ! » s'écrie Anna ; et elle se précipite en pleurant hors de la chambre ; elle n'est pas encore au bas de l'escalier, que déjà une foule de jeunes voix s'écrient autour d'elle :

« Chère miss, qu'avez-vous ? »

Et des larmes se mêlent à ses larmes, et c'est à qui s'approchera d'elle pour l'embrasser et obtenir un mot, un regard. On l'entoure, on la presse, on l'emporte dans la classe ; et là, groupées, les unes à ses pieds, les autres dans ses bras, toutes ces jeunes filles au cœur pur et aimant donnent un libre cours à leur tendresse, à leurs regrets. On n'entend que ces mots entrecoupés de larmes :

« Si vous partez, nous ne resterons pas. Oh ! ne partez pas, chère miss ! restez, restez avec nous.... »

Mais mistriss Robertson et sa fille ont suivi de près Anna; elles entrent armées de toute la dignité que demande la grave circonstance où elles se trouvent, et leur apparition glace tous les cœurs : plusieurs des jeunes amies d'Anna s'éloignent timidement et vont se placer devant leurs pupitres. Mais Clémence, habituée à ne pas craindre mistriss Robertson, qui lui passe tous ses caprices en faveur de la grosse pension que paient ses parens, Clémence rallie du regard ses plus intimes amies, et s'avançant vers mistriss Robertson :

« Si vous renvoyez miss Anna, dit-elle d'une voix pleine d'émotion, mais de fermeté, nous prierons nos parens de nous retirer; c'est à elle que nous devons tout ce que nous savons, et nous n'obéirons jamais a une autre qu'à elle.

— Mademoiselle Anna sort de son plein gré, » murmura mistriss Robertson d'une voix mal assurée, mais en jetant sur la jeune fille un regard presque suppliant.

Anna comprit enfin.

Les larmes et l'amour de ses élèves avaient effacé l'amertume des paroles de mistriss Roberston : il est si doux d'être aimé! le cœur se réfugie si délicieusement dans les cœurs qui s'ouvrent à lui! Anna était presque consolée, et elle répondit avec douceur :

« Mistriss Robertson ne peut pas me garder, mes chères petites; il faut que je vous quitte, il le faut absolument, et vous auriez tort de lui en vouloir. Clémence, si vous m'aimez, vous resterez ici. »

Mistriss Robertson rougit de honte et de joie; elle espérait garder ses élèves, et elle souffrait de le devoir à la pauvre orpheline.

« Vous ne nous quitterez que demain, miss Anna, reprit-elle d'un ton mielleux; vous nous donnerez encore aujourd'hui. J'accorde congé à ces demoiselles pour qu'elles soient avec vous plus long-temps, ces chères petites : c'est qu'elles vous aiment

beaucoup! cela fait votre éloge et le leur. Venez m'embrasser, mademoiselle de Tavernel, et vous aussi, miss Clary. Je ne veux que votre bonheur, mes enfans; ce serait bien mal à vous si vous étiez ingrates envers moi. Miss Anna peut rester chez moi, certes, je ne demande pas mieux; mais je ne puis la retenir de force.

— Oh! restez, restez, » crièrent à la fois toutes les pensionnaires en battant des mains.

Anna jeta sur mistriss Robertson un regard plein de mépris; et, se tournant vers ses jeunes amies, elle dit avec un accent ému :

« Je pars pour la Suisse. »

« Que Dieu soit loué! s'écria mistriss Robertson lorsqu'Anna et ses élèves se furent dispersées dans le jardin. Voici la lettre que je viens de recevoir, Nancy : juge de mon embarras!

« Mistriss,

» Vous avez dans votre pension une

» jeune sous-maîtresse qui porte le même
» nom que ma fille; des raisons de famille
» que je ne puis vous expliquer m'obligent
» à retirer Clémence de chez vous, à moins
» que vous ne préfériez renvoyer votre
» sous-maîtresse, et cela sous le plus court
» délai possible.

» Je suis avec considération, mistriss,

» Jules, comte DE TAVERNEL. »

Nancy prit la lettre, la relut d'un air étonné, et la rendit à sa mère, après avoir épuisé le chapitre des conjectures et des rapprochemens.

Mistriss Robertson lui confia que sans cette lettre elle aurait fermé les yeux sur la visite qu'Anna avait reçue, la vérité étant de dire qu'il lui serait infiniment difficile de trouver une sous-maîtresse qui eût ses qualités et ses talens; mais Clémence payait une pension presque double des autres élèves, et il n'y avait pas à hésiter entre elle et miss Anna; c'est pourquoi elle avait été trop heureuse d'avoir un mo-

tif plausible pour la sacrifier au caprice du comte de Tavernel.

Anna achevait ses paquets, et ses élèves pleuraient autour d'elle, après lui avoir apporté ce qu'elles appelaient *un souvenir :* on ne voyait que bourses, pelotes, sacs à ouvrage, porte-feuilles, étalés sur le lit d'Anna, qui pleurait en contemplant tous ces dons de l'affection la plus vraie et la plus touchante. Clémence sanglotait et répétait sans cesse qu'elle ne resterait pas chez mistriss Robertson. Tout-à-coup des pas pressés se font entendre, la porte s'ouvre, et le frère de Clémence se précipite dans la petite chambre d'Anna:

« Chère Anna, chère cousine, s'écrie-t-il en la pressant sur son cœur, vous allez me suivre chez mon père, et toi aussi, Clémence. Victor nous quitte à l'instant. Je sais tout, Anna; votre place est chez votre oncle, en attendant qu'elle soit chez votre mari.

— Oh! mon Dieu! est-ce bien vrai? Anna,

chère Anna, êtes-vous ma cousine? » Et Clémence ne pouvait se détacher du cou d'Anna, qui, tremblante et se laissant entraîner par eux, ne savait plus si elle veillait ou dormait. Le mouvement de la voiture la rappela à elle-même; elle chercha à réunir ses idées, et ne put que s'abandonner au bonheur qui inondait son âme; elle retrouvait une famille, Charles, Clémence, cœurs purs et dévoués qui venaient effacer les haines du passé, l'amertume des souvenirs! Et Victor, Victor, qui leur avait avoué qu'il la voulait pour sa compagne, Victor, qui ne pensait pas à Clémence, comme mistriss Robertson avait voulu le lui faire croire! Oh! qu'elle était heureuse, et que la vie se déroulait belle et riante devant elle!

Dans un élégant boudoir, éclairé de bougies odorantes et de lampes aux reflets vagues et doux, une femme d'une quarantaine d'années, pâle et souffrante, reposait sur un divan de moire bleu.

Son regard, triste et inquiet, suivait les pas d'un homme qui se promenait de long en large en donnant les signes de la plus violente contradiction.

« Jules, ne sauriez-vous marcher moins vite? dit elle d'une voix timide : vous me faites peur et beaucoup de mal, je vous assure : mieux valait ne pas céder que vous en repentir après.

— Vraiment, madame, vous en parlez à votre aise! s'écria le comte de Tavernel ( car c'était lui ); mieux valait ne pas céder! et le moyen, je vous prie, le moyen de ne le pas faire? Malheureux enfans! ils vont détruire tout ce qui m'a coûté tant de peines, tant de tourmens! Ah! je suis maudit! » ajouta-t-il en frappant rudement du poing une table en cristal sur laquelle il s'appuyait : la table se brisa. La comtesse jeta un cri.

« Ah! qu'est-ce qu'une table? continua-t-il d'un ton plus sombre... Je suis maudit, vous dis-je! C'est le ciel qui la jette encore

sous mes pas, cette fille de mon frère, cet enfant qui vient dépouiller mes enfans! Je la crois en Suisse, et elle est ici! et elle est dans la même pension que ma fille! Ah! c'est l'enfer qui s'en mêle! Et vous êtes calme, vous, madame, calme comme s'il ne s'agissait que d'une chose toute simple, d'un flacon brisé, d'une robe manquée! ah! cela fait pitié... Et dites-moi, madame, comment auriez-vous fait, vous, pour ne pas céder? Charles a, Dieu merci, appris à votre école que les affections du cœur donnent plus de bonheur que la fortune : la sienne lui paraît suffisante; et si j'étais entré avec lui dans tous les détails du passé, au lieu de me remercier, qui sait s'il ne m'eût pas accusé d'injustice, de dureté, et peut-être... » Sa voix baissa, et sa pensée mourut sur ses lèvres... « Quoi qu'il en soit, madame, reprit-il un moment après, s'il n'y avait eu que mon fils, peut être aurais je persisté à assurer son avenir malgré lui. J'avais écrit à mistriss Robertson,

je lui demandais le renvoi d'Anna, j'étais sûr de l'obtenir... Mais ce jeune homme attaché à l'ambassade, cet ami de mon fils, qui s'avise de venir me demander un asile pour ma nièce; qui sait qu'elle est ma nièce; qui l'aime, et qui vient réclamer de moi sa main, sa main, entendez-vous? Il veut l'épouser, et elle n'a pas encore vingt-et-un ans; et si ce jeune homme est noble, ce qui peut être, quoiqu'il ne soit connu que sous le nom de Victor: si ce jeune homme est noble, tout est fini, l'héritage de mon frère retourne à sa fille après ma mort .... Et je ne puis vous le cacher, madame, j'ai fait des dettes, beaucoup de dettes: ce qui restera de ma fortune à mes enfans sera... oui, madame, sera fort peu de chose; et ils pourront, ajouta-t-il en souriant amèrement, ils pourront mettre en pratique l'amour de l'ordre et de l'économie que vous leur avez enseigné.

—J'entends le bruit d'une voiture, elle s'arrête, dit la comtesse de Tavernel en

essuyant ses yeux mouillés de larmes.

— Comment donc! ce sont eux, c'est la jeune orpheline que vos enfans ramènent en triomphe. Charles est allé la chercher. Allons, faisons-lui bonne mine; c'est ma nièce, votre nièce, madame : le moyen de refuser de recevoir sa nièce et de ne pas l'accueillir, le sourire sur les lèvres...., qu'on ait ou non la rage dans le cœur!...»

C'était elle, en effet. Pauvre Anna! oublieuse du passé, tout au bonheur présent, elle venait tendre son front pur et joyeux aux baisers de sa famille, et lorsque les lèvres de son oncle la pressèrent en frémissant, elle s'en voulut du froid mortel qui traversa son cœur, et elle lui sourit au milieu de ses larmes.

« Soyez la bienvenue, Anna, lui dit-il en la conduisant près de sa femme; voici votre tante; elle ne s'attendait guère au plaisir de vous recevoir chez elle : nous vous croyions toujours auprès de votre respectable tuteur, le digne M. Sunder.

— Hélas! il est mort, interrompit Anna, à qui la douce figure de sa tante inspirait un peu de confiance.

— Ah! il est mort! reprit le comte de Tavernel avec insouciance, vraiment!... il était vieux, et toute vie a sa fin. Si bien, Anna, que vous voici libre de vous-même, et dans l'intention, je suppose, de vous placer encore dans une maison d'éducation. Mistriss Robertson vous renvoie, m'a-t-on dit : à votre âge, et jolie comme vous l'êtes, la garde d'une fille est chose peu facile, et, comme je vous l'ai fait entendre il y a déjà long-temps, la vie religieuse est le seul port de salut que ce monde puisse offrir à une pauvre jeune fille.

— J'ai peu de penchant pour la vie religieuse, mon oncle, murmura-t-elle en rougissant.

— Et beaucoup pour le mariage, peut-être, reprit le comte de Tavernel avec une légère nuance d'ironie.

—Mais, vraiment, l'un vaut mieux que

l'autre, » se hâta de dire Charles, afin de venir au secours d'Anna.

La soirée se passa pleine de gêne et d'ennuis; le comte de Tavernel étouffait autour de lui la gaîté, l'affection, l'abandon; et lorsqu'on se sépara, et que Clémence conduisit Anna dans la chambre qu'on lui avait destinée, les deux jeunes filles respirèrent avec joie un autre air, et, se jetant dans les bras l'une de l'autre, elles se jurèrent une éternelle amitié.

« C'est vous, monsieur Victor! charmé de vous voir, disait, le lendemain matin, au jeune secrétaire d'ambassade, M. de Tavernel en lui avançant un fauteuil. Vous venez, je pense, dans l'intention de me parler de ma nièce? » et, sur un signe affirmatif de Victor, il ajouta : « Elle est fort jolie, ma nièce ; mais, par malheur, elle est aussi pauvre que jolie.

— Je le sais, monsieur.

— Mais peut-être pensez-vous que je lui ferai un sort... Là-dessus, monsieur, je

ne puis vous tromper : j'ai des enfans, je ne puis rien pour ma nièce, pas même la doter. J'ai subi quelques pertes de fortune qui s'opposent à ce que j'aurais eu tant de plaisir à faire dans tout autre temps..... Elle n'a donc rien, monsieur, rien du tout.

— Qui le sait mieux que vous, monsieur? interrompit le jeune homme avec un accent sardonique qui troubla long-temps l'âme du comte de Tavernel. Elle est pauvre, monsieur, continua le jeune homme, mais elle est riche de vertus ; son âme n'a pas une pensée qui ne puisse se refléter noble et pure sur son visage ; et le Ciel, qui ôte ou donne à son gré la fortune, a fait plus pour elle que vous ne pourriez faire, monsieur, même en la dotant du château de Tavernel, qui fait partie de vos biens, m'a-t-on dit.

— Que signifie cela, jeune homme? s'écria le comte de Tavernel, en modérant à peine le tremblement de ses lèvres et de sa voix.

— Absolument rien, monsieur : je prenais un exemple au hasard ; je ne désire ni dot ni fortune à venir, je ne saurais trop vous le répéter. Anna est au moment d'atteindre sa majorité ; d'ailleurs la mort de son tuteur l'a faite libre : c'est donc par un simple égard, dû à votre titre d'oncle, que je tiens à m'assurer de votre consentement.

— Et je ne puis vous le donner, monsieur, que je ne sache auparavant quelques détails sur votre fortune, sur votre famille surtout » Et sa voix tremblait en prononçant ces mots.

« Rien de plus facile, monsieur. Je ne suis pas riche ; mais j'ai, même en renonçant à la place que j'occupe, assez de fortune pour vivre heureux avec ma femme dans notre beau pays.

— Mais votre famille, monsieur ? votre nom ? Jusqu'ici on ne vous connaît que sous celui de Victor.

— Permettez-moi, monsieur, de vous

taire mon nom. Anna l'ignore encore ; je ne veux pas qu'elle l'apprenne d'un autre que moi : ma famille est aussi honorable par ses vertus que par son ancienneté. »

Le comte de Tavernel pâlit.

« Un seul mot, monsieur : votre famille tient-elle rang parmi la haute bourgeoisie ?

— Qu'importe, monsieur, qu'elle soit de haute ou de petite bourgeoisie ? Je vous dis qu'elle est honorable, et j'en engage ma parole d'honnête homme.

— Je ne puis consentir à votre union avec ma nièce ; je ne puis la conduire moi-même à l'autel avant de savoir si vous êtes noble. Répondez-moi donc, monsieur, sans plus d'hésitation !

— Non, je ne suis pas noble ! » Et le jeune homme sourit dédaigneusement.

« Il n'est pas noble ! » répétait le comte de Tavernel, incapable de réprimer la méchante joie qui dilatait son cœur et déridait son front.

« Non, monsieur le comte, je le répète, je ne suis pas noble. Mais ce n'est pas un empêchement à mon union avec votre nièce, je suppose; autrement, nous nous passerions de votre consentement, monsieur.

—Et qui vous le refuse, jeune homme? Comment donc ! vous l'avez, et du meilleur de mon cœur. Touchez là : ma nièce est à vous, et le plus tôt sera le mieux, je vous en donne ma parole.

—Ah ! monsieur, s'écria le jeune homme en lui serrant la main avec joie, je vous méconnaissais; pardon, mille fois pardon.

— Ne me remerciez pas, reprit le comte de Tavernel avec un sourire diabolique que le jeune Victor n'aperçut pas, absorbé qu'il était dans sa joie.

— Eh bien! ma nièce, dit le comte de Tavernel en entrant tout radieux dans la chambre de sa femme, où Anna et Clémence travaillaient à un ouvrage de ta-

pisserie, voici monsieur Victor, un jeune homme de votre connaissance; il me demande votre main, je la lui accorde; et, s'il n'y a pas d'empêchement de votre part, la noce se pourra faire d'aujourd'hui en huit.

— O mon oncle! balbutia Anna, est-il bien vrai? ne me trompez-vous pas?

— Eh! non, vraiment. Dites-le-lui vous-même, monsieur. » Et le comte de Tavernel pousse Victor près d'Anna.

Tous deux se regardent en étouffant leurs soupirs et en détournant leurs regards; ils donneraient des années de vie pour être seuls, pour fondre, en une seule joie, les battemens de leurs cœurs, et oublier l'univers dans l'enivrement d'un baiser.

« Que mon oncle est devenu bon! » répétait, vingt fois le jour, Anna à Clémence, qui s'occupait avec une grande activité du trousseau de sa cousine.

Charles courait de son côté avec Vic-

tor : c'était à qui hâterait le mariage. Le bon vieux Sunder devait bénir l'union de la pupille de son frère. Anna avait été réclamer de lui cette dernière preuve de tendresse.

Et la comtesse de Tavernel, en voyant tant de joie et de bonheur autour d'elle, semblait revenir à la santé : aussi voulut-elle, le jour du mariage d'Anna, lui servir de mère.

Quelques heures avant la cérémonie, Victor parvint à écarter Clémence, et, pour la première fois depuis dix jours, Anna et lui purent échanger, en liberté, quelques mots d'amour :

« O mon Anna! lui disait-il, encore deux heures, et tu seras à moi! et nul pouvoir au monde ne pourra t'arracher de mes bras! Mais cette bague, mon amie, il faut l'ôter de ce doigt : sais-tu qu'elle est là comme un anneau de fiançailles? Y as-tu jamais réfléchi?

—Oh! mon Dieu non, reprit Anna en la

changeant de doigt; il l'avait mis là, je l'y ai laissée. Victor, si tu me ramènes dans nos montagnes, je veux que Nicolas devienne ton ami; son amour pour moi a dû faire place depuis long-temps à l'amitié d'un frère, et, je le sens, je serai heureuse de le revoir.

— Tu le reverras, ma bien-aimée, interrompit Victor en la pressant avec passion sur son cœur : tu le reverras, et pour ne plus le quitter.

— Tu es comme moi, Victor, reprit Anna en se dégageant de ses bras, tu n'as ni père ni mère?

— Qui t'a dit cela, mon Anna?

— Mais, Clémence; tout-à-l'heure elle m'assurait qu'autrement ils seraient venus à ton mariage, ou m'auraient écrit une lettre de félicitations, ainsi que cela se fait d'ordinaire.

—Tu la recevras plus tard, cette lettre, mon Anna, répondit-il en souriant; le Ciel m'a conservé mon père et ma mère;

ils t'aiment, Anna, et comptent les jours en t'attendant.

—Quoi! Victor, tu as une mère?... Et je pourrai l'appeler ma mère, retrouver sur son sein toutes les caresses de la mienne, et t'aimer encore dans tes parens?.... O mon Dieu, merci : c'est trop de bonheur!

— Tu ne m'as jamais demandé mon nom, Anna, interrompit Victor en couvrant de baisers les mains de la jeune fille.

— Mais, tu t'appelles Victor : c'est un nom charmant; il y a long-temps que je le sais, et Clémence m'a dit que tu n'en avais pas d'autre. Cependant, en y réfléchissant bien, c'est impossible, il faut que tu en aies un autre : dis-le-moi.

— Oui, mon Anna, oui, je te le dirai.... Voici Clémence, je te quitte. Ne sois pas longue aujourd'hui à ta toilette, Anna, je t'en conjure. »

Ils sont à l'autel; deux coussins de velours cramoisi s'affaissent sous le poids de leurs genoux tremblans; une robe de

mousseline presse la taille souple d'Anna; un long voile tombe sur ses épaules, enfermant, sous ses plis, les longues tresses de ses cheveux noirs, et la fleur d'orange se balance sur son front et suit tous les mouvemens de son sein. Qu'elle est jolie! qu'elle est heureuse! et que son regard, humide de pleurs, prête de charme à son sourire!

Le comte et la comtesse de Tavernel sont auprès d'eux; Clémence et Charles viennent après, puis mistriss Robertson et sa fille, et bon nombre des amies d'Anna et de Clémence. Il n'y a pas jusqu'à la bonne gouvernante du vieux prêtre Sunder qui n'ait pris place dans un coin, après s'être revêtue de ses plus beaux habits.

Le suisse fait ranger la foule qui se presse, rétablit l'ordre de l'œil et du geste, et la cérémonie commence. La voix cassée du vieux prêtre a peine à se faire entendre, et l'émotion dont elle est remplie passe dans tous les cœurs, un seul excepté, celui du comte de Tavernel.

« S'il m'avait trompé! s'il était noble! » Cette crainte vient de le saisir, et il attend avec anxiété le moment où le prêtre dira les noms.

C'est au milieu d'un profond silence que le vénérable M. Sunder prononce ces mots :

« Nicolas-Victor Burner, consentez-vous à prendre en mariage, et pour légitime épouse, Anna de Tavernel ?

—Nicolas Burner! s'écrie involontairement Anna, à qui la surprise ôte presque l'usage de ses sens.

— Et vous, Anna de Tavernel, reprend le ministre sans paraître avoir remarqué l'exclamation de la jeune fille, consentez-vous à prendre en mariage, et pour légitime époux, Nicolas-Victor Burner?

— Oh! oui, » répond, à son tour, Anna, dont la main tremblante presse bientôt la main de son mari, car ils sont unis : l'anneau nuptial est à son doigt, et les anges ont inscrit dans le ciel leurs noms et leurs sermens.

« Quoi! mon cher neveu, vous seriez le fils de mon vieux maître d'école? disait une heure après, du ton le plus enjoué, le comte de Tavernel au jeune Burner.... Mais le tour est vraiment charmant! Qui pouvait s'attendre à cela? Certes, ce n'est pas moi; et si jamais surprise me fut agréable, je vous jure, mon cher, que c'est bien celle-ci. J'ai beaucoup aimé votre digne père. Habite-t-il toujours Planafaye, ou est-il mort? Je présume que oui; à l'âge qu'il avait, on obtient de bien courts sursis.

— Il vit, monsieur, et je vais aller le rejoindre, pour que sa vieillesse lui soit moins rude et moins pesante.

— Mais expliquez-nous, de grâce, comment vous êtes attaché à l'ambassade?

— Quelques talens, monsieur..., le hasard..., que sais-je! mon étoile; » et il regardait Anna. « Mon colonel, qui m'aimait, me présenta à notre ambassadeur; il voulut bien s'intéresser à moi; il racheta

mon congé, et je devins son secrétaire intime, son ami, j'oserai presque le dire.

— Et vous feriez la sottise de quitter Londres, de renoncer à une place qui vous classe honorablement dans le monde? J'espère que vous y réfléchirez à deux fois, et qu'Anna sera la première à vous engager à suivre votre nouvelle carrière.

— J'ai abandonné mes parens pour Anna, reprit le jeune homme avec émotion; j'ai beaucoup souffert pour elle.... Anna, mon amie, où veux-tu passer ta vie?

— Près de ton père, près de ta mère, dans nos chères montagnes. N'ai-je pas là tous ceux que j'aime; ils dorment sous la terre, et leurs tombes ont grand besoin de nos soins; et puis n'ai-je pas le château de mon.... » Un regard terrible du comte arrêta la parole sur ses lèvres.

Le surlendemain de ce jour, une chaise de poste attelée attendait dans la cour de l'hôtel du comte de Tavernel : des domes-

tiques y entassaient paquets sur paquets, et Clémence pleurait, dans les bras de sa mère, le départ de sa cousine, de sa chère Anna.

Charles et le jeune Burner paraissaient engagés dans une conversation pleine d'intérêt. Ils se promenaient de long en large dans le salon, se serraient les mains avec affection, et regardaient de temps en temps si la porte du cabinet du comte ne s'ouvrait pas.

Anna, sur un signe de son oncle, l'y avait suivi, et depuis un quart-d'heure environ ils s'y étaient enfermés.

« Vous voilà mariée, madame, lui avait-il dit d'un ton plein de sécheresse; vous avez pris un appui hors de votre famille; trouvez bon qu'à présent je m'explique avec la franchise qui m'est naturelle. Toute relation trop intime doit cesser entre votre nouvelle famille et la mienne. Vous venez de vous mésallier, Anna; vous avez annulé par là les bonnes volontés de votre

grand-père à votre égard. Lisez ce testament; » et il déployait un long papier jaune et usé à la place des plis.

« Je sais ce que vous allez me lire, monsieur, interrompit Anna en posant la main sur le testament de son grand-père; en épousant M. Burner, j'ai renoncé à tous mes droits, je ne l'ignorais pas.

— En ce cas, Anna, et j'en suis bien aise, vous ne devez accuser que vous-même.

— Je n'accuse personne, monsieur, et je ne demande rien. Puisse la fortune de mon père être légère à votre tombe, et Dieu vous pardonner ainsi que je le fais! »

Une pâleur livide passa sur les traits maladifs du comte, et Anna ouvrit la porte sans attendre qu'il lui en donnât le signal.

« Je suis prête à partir, mon ami; où est Clémence? que je lui dise adieu. » Ce fut un moment déchirant pour Anna; ses larmes et ses sanglots se mêlaient à ceux

de cette jeune fille qu'elle avait élevée pendant deux ans avec les soins et la tendresse d'une mère. Elle donna aussi des regrets sincères à sa tante et à son jeune cousin; mais toutes ses larmes retombèrent glacées sur son cœur lorsque son oncle, lui donnant la main pour monter en voiture, lui souhaita, d'une voix pleine d'une hypocrite affection, tout le bonheur qu'elle méritait.

La voiture sortit au grand galop de l'hôtel. En passant devant la pension de mistriss Robertson, Anna mit la tête à la portière, et, le cœur tout ému, elle s'écria : «Voilà ta fenêtre, voilà la mienne! » et des larmes de bonheur et d'amour jaillirent de ses yeux; tout le passé revivait pour elle à la vue de sa petite chambre, et elle maudit la rapidité de la voiture, qui, en moins de deux minutes, laissa derrière elle jusqu'au dernier pan de mur du jardin.

« On te salue, Anna: regarde par ici, » lui dit son mari avec émotion.

« O ciel! c'est le frère de mon bien-aimé tuteur! Pauvre vieillard! il a voulu me voir une dernière fois. Fais arrêter, Victor, de grâce, qu'on arrète! » et la petite main d'Anna saluait M. Sunder et sa gouvernante: tous deux étaient venus sur la grande place attendre la voiture au passage.

« Chère madame Burner, dit le vieillard en s'avançant avec lenteur, malgré ses efforts pour presser le pas, j'ai voulu vous voir une dernière fois, vous remercier de ce que vous m'avez envoyé hier. Vraiment, la somme est trop forte de moitié, et vous faites trop pour moi, qui ne peux rien pour vous que vous bénir. »

En disant ces mots, il passa le revers de sa main sur ses yeux et s'appuya sur le bras de sa gouvernante.

« Adieu! adieu! s'écria Anna, en voyant que le postillon fouettait ses chevaux; adieu! je ne vous oublierai jamais; » et

elle se rejeta au fond de la voiture en pleurant amèrement.

Le vieillard suivit long-temps de ses yeux affaiblis par l'âge et les chagrins, la chaise de poste qui emportait loin de lui le dernier être qu'il eût aimé, la dernière joie que le Ciel lui eût envoyée dans sa misère.

Sa gouvernante plaça vainement, durant bien des jours, son déjeûner devant lui : il n'y touchait que du bout des lèvres, et toute sa gaîté l'avait abandonné. Mais la vieillesse est comme l'enfance, elle oublie; et, à cet âge, la douleur ne creuse plus un large et profond sillon. Mystérieux et bizarre rapprochement du commencement et de la fin de la vie! Anna avait envoyé, la veille de son départ, au frère de son tuteur, un billet de mille francs que sa tante l'avait forcée d'accepter pour acheter quelques bijoux.

L'aisance était donc revenue dans le ménage du vieillard.

« Bonté du Ciel! disait souvent la vieille gouvernante, qui pouvait deviner que cette petite fille toute couverte de poussière, et qui sonnait si humblement à notre porte il y a bientôt quatre ans, serait pour nous la source de tous biens! »

Cependant Anna et son mari étaient déjà loin de Londres, et à mesure qu'ils se rapprochaient de la Suisse, leurs âmes se livraient aux plus pures émotions, et leurs cœurs, partagés entre les regrets qu'ils donnaient à ceux qu'ils laissaient derrière eux, et la joie du retour, arrachaient souvent à leurs yeux des larmes dont la trace disparaissait dans un sourire.

Mais lorsque l'air plus vif des montagnes souleva leur sein, lorsqu'ils saluèrent d'un long cri d'amour le plus beau canton de Turgovie, tout le reste s'effaça, pour quelques instans, de leur vie.

Oh! qui n'a pas senti ce délire de l'âme, cette plénitude de bonheur qui s'empare de tout notre être, lorsque, après une lon-

gue absence, on revoit son pays! les bois, les prairies, les villages, que le cœur reconnaît aussi vite que les yeux!

Amour inexplicable du lieu qui nous vit naître! amour que le temps, loin de le détruire, augmente, et qui n'a jamais poussé l'homme qu'à de nobles actions!

« O mon ami! disait Anna, j'ai vu bien des arbres, bien des fleurs; mais n'est ce pas que cela ne valait ni les arbres ni les fleurs que voici?

— Tiens, regarde, s'écrie-t-il en tressaillant, vois-tu là-bas, tout là-bas, ces deux clochers à l'horizon presqu'en face l'un de l'autre? Planafaye! Tavernel!.... » Et leurs larmes se confondent, et ils s'embrassent dans une muette extase.

Et la joie du foyer paternel, qui la dira? qui pourra peindre ces bons vieillards si long-temps abandonnés, et qui passent maintenant des bras de leur fils dans les bras d'une fille? L'école est en pleine acti-

vité : ce ne sont plus les mêmes enfans, à l'exception de trois ou quatre cerveaux plus durs que les autres ; ceux-là saluent Anna et son mari jusqu'à terre, et l'appellent Nicolas, comme s'il n'avait jamais eu d'autre nom... Et Anna sourit, et elle l'appelle aussi Nicolas. Ce nom fait battre son cœur : il le préfère, tout laid qu'on le trouve, à celui de Victor, et il remercie son Anna de le lui faire encore entendre.

Puis ils vont s'asseoir dans le petit chemin où elle a perdu sa bague, où il lui a donné la sienne...; et leurs baisers et leurs larmes d'amour les paient de tous leurs chagrins d'alors.

« O mon Anna! te souviens-tu de tes courses dans nos montagnes, de tes chasses aux papillons, de ton insouciante gaîté? Pauvre amie! que tu es changée! ah! que ton âme aimante a dû souffrir pour éteindre en toi toute cette étourderie que j'adorais et maudissais !

— Et toi, reprenait-elle en souriant,

toi, que je ne reconnaissais pas, même au pied de l'autel, dis-moi, Victor, Nicolas veux-je dire, où as-tu pris cette taille si noble et si gracieuse, ces manières que bien certainement tu n'avais pas lorsque tu tirais l'arc, et que moi je te boudais pour avoir été le plus adroit?

— Oui, je suis, en effet, mieux qu'alors, interrompit le jeune Burner en pressant sa femme dans ses bras avec un tendre orgueil, et je te pardonne de ne m'avoir pas aimé! j'étais si lourd, si pédant: je ne te parlais que de Grecs et de Romains; et pourtant je t'aimais, Anna, oh! oui, je t'aimais à en mourir. Ce fut une maladie, où la vie m'avait plus d'à-moitié quitté, qui développa tout-à-coup ma taille. Je ne me reconnus plus moi-même en me voyant dans une glace, et je t'assure que je bénis mille fois mes souffrances; car j'espérais toujours te revoir, et je me disais: Elle ne me reconnaîtra pas, et peut-être serai-je plus heureux sous un autre nom que sous

celui de Nicolas. Je m'appelais Victor, je ne voulus plus d'autre nom; et peu de temps après j'entrai chez l'ambassadeur, qui, je puis le dire, m'a servi de père. Là je vis le monde; je fis quelques écoles: j'avais encore tant de gaucherie! On se moqua de moi, l'expérience me corrigea; et puis je me liai avec Charles, qui, quoique beaucoup plus jeune que moi, me fut fort utile. Il me fit étudier la musique; ses maîtres devinrent les miens, et me donnèrent un talent que tu aimes, mon Anna, et auquel nous devons les premiers instans de bonheur que nous ayons goûtés l'un et l'autre.

— Tu m'avais donc reconnue? demanda Anna vivement.

— Je t'aimais trop, Anna, pour ne pas te reconnaître, quelque changée que tu fusses : car tu ne peux te faire d'idée combien tu es embellie..... Je crus rêver le ciel entr'ouvert quand tu m'apparus un matin à ta fenêtre; tu ne me vis pas, toi,

ma jalousie était baissée ; mais le soir nous mêlâmes nos chants, et notre bonheur date de ce jour.

— Et il durera toute notre vie,» reprenait Anna en l'embrassant; puis ils revenaient chez leurs vieux parens s'asseoir autour de la table de sapin, où brûlait une seule lampe; mais les chants et la joie égayaient la veillée.

Marthe vivait toujours. Anna l'avait recueillie chez elle et lui prodiguait tous ses soins ; aussi la bonne vieille répétait-elle sans cesse : « Dieu est juste, et te rendra le château de ton père : bien mal acquis ne profite jamais. »

Mais Anna ne partageait pas l'espoir de Marthe; elle savait que tout était fini de ce côté, et elle avait confié à son mari la clause du testament. C'est alors qu'il avait compris la joie du comte en apprenant qu'il n'était pas noble, et son empressement à conclure le mariage. Anna avait eu vingt-un ans un mois après.

«Que Dieu lui pardonne!» disait-il souvent avec sa femme; il viendra un moment où il sera plus malheureux que tous ceux qu'il a fait souffrir. »

Hélas! il était venu pour le comte de Tavernel, ce moment de justice suprême où la vie se débat avec la mort, où la conscience crie plus haut que les passions et établit dans l'âme du mourant cette horrible agonie morale que l'on confond souvent avec l'agonie physique. Pâle et sans voix, le comte de Tavernel luttait contre la mort sur un lit de velours, à crépines d'or; une sueur froide inondait son front, posé sur un oreiller garni de dentelles, et sa langue glacée murmurait des sons empreints de terreur. Il voyait passer sans cesse devant lui des figures fantastiques: elles se reflétaient dans toutes les glaces qui l'entouraient, et leur nombre semblait s'augmenter de minute en minute

« Grâce! » criait-il par instant, mais

d'une voix si faible que Dieu seul pouvait l'entendre.

Sa femme et ses enfans pleuraient autour de lui ; mais leurs larmes, rares et amères, venaient d'un cœur glacé d'épouvante plutôt que désolé. La nature parlait en eux, mais sans leur faire éprouver cet affreux déchirement qui nous arrache à ce que nous aimons, et cet affaissement sombre, qui succède au désespoir, et semble vouloir nous réunir à l'objet de toutes nos affections.

« Je ne veux pas mourir! s'écria-t-il un moment avant d'expirer, non, je ne le veux pas ! » Et il se leva en s'appuyant sur son fils, dont le bras tremblant fléchissait sous le poids de son corps.... « Un prêtre! je veux un prêtre!... M. Sunder?.... Non.... que personne ne bouge, je ne veux pas de prêtre...: que me dirait-il?...

— Que Dieu pardonne, murmura près de son oreille la douce voix de sa femme.

— Ah! il me dira cela! reprit-il en

promenant sur elle un regard éteint; qu'il vienne... Clémence, éloignez-vous, et vous, Charles, sortez aussi..... Je veux être seul... Vous ne me demandez pas ma bénédiction, enfans..? Ah! vous avez raison. Dieu! que je souffre!... Eloignez-vous, c'est pour vous que je souffre .... O mon père, grâce! et vous aussi, mon frère! Rendez cet or, enfans: je le veux, entendez-vous?

— Que dit-il? murmuraient, penchés vers lui, Charles et Clémence.

— Que faites-vous là? s'écria-t-il; ne vous ai-je pas dit de sortir? Rendez cet or, ou je vous maudis : la misère plutôt... et que mon âme soit en paix.... »

Quand le prêtre entra dans la chambre du mourant, il le trouva aux prises avec les dernières luttes de l'agonie, la terreur du crime empreinte dans tous ses traits; l'écume blanchâtre qui passait sur ses lèvres, et les cris étouffés qui s'échappaient avec effort de son sein, portaient l'effroi

dans l'âme de tous ceux qui l'entouraient.

Le bon pasteur s'agenouilla : il appela du fond de son cœur la miséricorde céleste sur cette âme prête à s'exhaler... Il implora de lui un moment de calme, un seul, pour qu'il pût faire passer une espérance, un repentir entre cette âme et la mort; mais le Seigneur fut sourd, elle s'exhala sans repentir et sans espérance.

On trouva dans les papiers du comte le testament de son père joint au sien.

Sa volonté expresse exigeait de ses héritiers que son corps fût porté au château de Tavernel, et déposé dans le caveau de ses ancêtres.

L'homme d'affaires fut appelé; Charles se fit mettre au courant de tout, et au bout de huit jours de travail et de recherches sans nombre, il put voir clair dans les affaires de sa famille. Des dettes considérables, des engagemens d'honneur qui restaient à remplir, diminuaient de plus de moitié la fortune du comte de Tavernel.

Il devenait impossible de vivre à Londres, ou du moins d'y continuer le même genre de vie.

Charles ne savait comment annoncer cette triste nouvelle à sa mère; et c'était surtout en pensant à sa jeune sœur qu'il s'affligeait.

Mais sa mère et sa sœur le pressèrent dans leurs bras, et Clémence s'écria qu'avec cinquante mille francs de rente on était encore fort riche. « Sans doute, reprit madame de Tavernel, si nous les avions, chère enfant!

— Mais nous les avons, ma mère, interrompit Charles en feuilletant vivement un registre : tenez, voyez plutôt, le calcul est facile.

— Oui, mon fils, je vois bien qu'il reste cinquante mille francs net des cent vingt mille que nous avions avant que ton père eût été entraîné à faire des emprunts. Mais si ton père n'avait eu que l'usufruit de la moitié de ces cent vingt mille francs,

dis-moi, Charles, que nous resterait-il aujourd'hui?

— Dix mille francs, ma mère, répondit Charles en pâlissant.

— Oui, mon fils, dix mille francs, et rien de plus. Lis ce testament, mon ami; lis-le tout haut pour que Clémence l'entende.»

Charles prit le testament de son grand-père. Il ne l'avait pas ouvert, sa mère ayant desiré le garder.... Il le lut, et à mesure qu'il lisait, sa voix devenait plus grave et son regard plus calme.

« Elle n'a pas rempli la clause du testament de son grand-père, interrompit, en regardant attentivement ses enfans, madame de Tavernel, sa fortune est à nous par la loi.

— O ma mère! s'écrièrent à la fois Charles et Clémence, ne dites pas cela; dites plutôt comme tout-à-l'heure, dites que nous n'avons plus que dix mille francs; avec cela on peut vivre, et vivre très-heureux, ma mère.

—Oh! oui, mes enfans, répéta-t-elle en les pressant sur sein; et cette fortune qui depuis vingt ans pèse sur mon cœur, avec quelle joie je vais la rendre, et oublier dans vos bras tout ce que j'ai souffert! »

Le voyage fut bientôt arrêté, les voitures, la plupart des domestiques renvoyés, les diamans convertis en or, et une humble chaise de poste précéda de quelques heures au village de Tavernel le cercueil de son orgueilleux seigneur.

En le voyant passer, les paysans accoururent sur leurs portes; mais aucun visage triste ne s'inclina devant lui, aucune larme ne salua sa dépouille mortelle.

Le château, si long-temps abandonné, s'ouvrit enfin pour donner passage à son ancien maître, et quelques serviteurs dévoués allumèrent du feu dans les appartemens, tandis que Charles courait au village de Planafaye annoncer à Anna l'arrivée de sa tante et la mort de son oncle.

La joie d'Anna fut pure et sans mélange, lorsqu'elle se sentit pressée dans les bras de sa tante et de sa cousine; aucune arrière-pensée ne vint troubler son bonheur, et elle bénit le Ciel qui ramenait près d'elle tous les objets de son affection.

Peu de jours après, la voix du curé de Planafaye résonna pleine et sonore sous les voûtes funéraires : il appela la miséricorde du Ciel sur les seigneurs de Tavernel; et l'eau bénite, tombant sur les pierres humides d'une mousse verdâtre, glissa lentement entre les fentes des caveaux, comme pour en purifier le sanctuaire; puis tout rentra dans le silence et l'oubli!

Un repas,... car elle est bien ancienne, cette mode qui fait succéder aux graves prières des prêtres, au bruit de la bêche creusant au cercueil son dernier asile, le choc des verres, et les propos enjoués des convives faisant l'oraison funèbre du mort entre le champagne et le café..... Un repas avait donc été préparé dans

la salle basse du château, et toute la famille, vêtue de deuil, entourait une longue table ; les vieux barons occupaient le haut bout ; la comtesse, ayant à ses côtés le curé de Planafaye et Nicolas, avait pris place dans le milieu ; Anna, Charles et Clémence se trouvaient en face. Jeanne et Marthe s'étaient assises au bas bout : la comtesse l'avait voulu ainsi.

Mais on fut grave et silencieux ; nul propos joyeux ne vint égayer cette fête funèbre ; et, lorsque la comtesse se leva à la fin du dessert en élevant son verre pour porter une santé, son air était si noble, son regard empreint d'une si vertueuse résignation, que tous les regards se tournèrent vers elle.

« Anna, comtesse de Tavernel, prononça-t-elle d'une voix calme et so-
» nore, je bois à votre santé, et je vous
» demande, pour mes vieux jours, l'hos-
» pitalité dans ce château, que je recon-
» nais vous appartenir. »

Charles et Clémence se levèrent aussitôt, et, se tournant vers Anna, ils la saluèrent du titre de comtesse de Tavernel.

« O sainte Vierge! s'écria Marthe en entendant ouvrir la porte, voici tous les vieux fermiers de mon bien-aimé maître. » C'étaient eux, en effet, parés de leurs plus beaux habits, et portant chacun un bouquet entouré d'un crêpe. La plupart de ces bons vieillards avaient tenu dans leurs bras la fille de leur maître, et leurs yeux se mouillèrent en appelant sur elle toutes les bénédictions du Ciel.

« O ma tante! ô ma mère! s'écriait Anna, suffoquée par ses pleurs; je ne veux rien, je n'accepte rien, si vous n'avez moitié de tout. » Et le jeune Burner, entourant de ses bras Charles et Clémence, répétait avec eux : « Ne faisons plus qu'une famille! que ce château, triste sujet de discorde, nous réunisse pour ne plus nous séparer! »

Ce ne fut, pendant tout ce jour, que larmes de joie, projets d'avenir et douces bénédictions.

Le château reprit son riant aspect; mais on respecta le vieux lierre qui tapissait ses tours et ses créneaux; on ne gratta pas ses murs noircis par le temps; on ne mêla pas le moderne à l'antique...; et le voyageur, qui passe encore par le village de Tavernel, peut arrêter sur lui son regard curieux et satisfait, sans qu'un regret vienne se mêler à la joie qu'il éprouve en trouvant sur son chemin un de ces vieux monumens auxquels les hommes ne devraient jamais toucher; car il est des choses que le temps devrait avoir seul le triste privilége de détruire.

— FIN DU TOME SIXIÈME. —

## TABLE.

—

M^me DE SENILHES.

Pages.

L'Amant singulier. 1

M^me MÉLANIE WALDOR.

Anna. 111


a39003 002286929b

